

Journal

2014

du vendredi 8 janvier 2014 au mardi 30 décembre 2014

Journal de Jean-François Peyret

www.tf2.re

mercredi 8 janvier 2014

Comment commencer l'année ? La Colline me propose de le faire en allant voir *Le Canard sauvage* mais, j'en prends bonne note, pas *Re : Walden*. Un peu gênant d'ouvrir ces pages par une note aigre. Donc, j'oublie. Cette institution (la théâtrale) ne se refuse aucune petite vexation à mon égard ; je crois que je survivrai puisque c'est la seule perspective, survivre, qui me reste.

jeudi 9 janvier 2014

Ma vie me paraît secondaire. Je veux dire : ce n'est pas elle qui m'intéresse au premier chef, même si l'instinct de vie est probablement intact. Je préfère écrire *Paludes*, autrement dit, je préfère m'intéresser à *Re : Walden* et à ce livre dont je suis à nouveau un *sojourner*. Séjourner dans une œuvre... Plus facile que d'être au monde.

Ceci est un peu exagéré ; en fait je séjourne à nouveau dans mon spectacle. Je séjourne dans un théâtre, dans mon théâtre qui loge dans un théâtre, serait plus juste.

vendredi 10 janvier 2014

Braunschweig vient nous voir dans notre grenier, inquiet du bruit que nous risquons de faire. Un accueil comme un autre.

Dans cette salle, le spectacle aura du mal à avoir du charme, à retrouver sa petite poésie. Difficile pour les comédiens de baguenauder dans cet espace comme à la Chartreuse (monument historique) ; le spectateur se sentira davantage au théâtre et curieux de ce qu'il entend, et juge du texte qu'on lui sert, qu'il écoute (hypothèse haute).

Ce qui m'excite : tous ces textes dans la mémoire des comédiens (leur cerveau). Mémoire qu'il faut entretenir et rafraîchir. La réserve de la mémoire. Ce que l'on peut resservir aussi.

dimanche 12 janvier 2014

Quelque chose de *heimlich* dans ces répétitions. Pas à la torture comme pour l'installation (*Walden Memories*). Pourtant la répétition est mauvaise ; ou je deviens sourd ou l'on n'entend pas le texte. Bouillie de citations sans lien.

La rigueur intellectuelle ; j'entends cette expression à la radio. Un pincement.

Encore du sentiment pour *Walden*. Quand même curieux. Une longue affection. Que puis-je en faire ? Encore des velléités d'écriture à partir de *Walden* ? En 2014. Je devrais avoir compris depuis le temps. *Depuis le temps* : ça ferait un bon titre. Mais il faudrait trouver une méthode. Difficile de projeter, de construire quelque chose de manière délibérée: il faudrait y aller au fil de la plume (plus facile qu'avec le clavier). Il y a un récit à faire, celui de cette aventure s'étalant maintenant sur cinq ans. Il est clair que pour moi, *Walden*, c'est la littérature (compliquée, cette névrose), pas le livre de la nature, dont je me fous un peu. Les premières lignes du livre : Thoreau y avoue que la cabane est d'abord un lieu où il s'établit pour écrire. Écrire qu'il s'est retiré dans une cabane fabriquée de ses mains pour des raisons existentielles (trouver l'essence de l'existence par soustraction de ce qui lui paraît l'inessentiel). Mais pourquoi la vie en société est-elle posée par Thoreau d'emblée comme inauthentique ? Déboires amoureux ?

mardi 14 janvier 2014

Séance moins désastreuse aujourd'hui. Mais ce n'est pas gagné ; pas d'effet poétique garanti, et c'est peut-être mieux ainsi.

De mon côté, le combat contre la solitude et la perte.

mercredi 15 janvier 2014

« Toute technologie suffisamment avancée est indiscernable de la magie ». (Arthur C Clarke)

jeudi 16 janvier 2014

Générale hier soir. Un mur d'incompréhension, d'après moi. Pas le théâtre attendu par le public. Requiert trop d'un spectateur vaseux et évasif. Je sens une nouvelle technophobie envahir peu à peu l'espace théâtral : « je préfère avoir trois comédiens de plus qu'un ordinateur », dit un jeune collègue. Toujours cette idée d'apeuré : le théâtre refuge. Il va bientôt falloir s'exprimer là-dessus.

vendredi 17 janvier 2014

Pendant la première, Jack Daniel's chez Rachid pour savourer le soulagement d'en avoir fini avec ce spectacle, et profiter de manière délectable et morose de l'angoisse que procure toujours ce genre d'événement. Un signe de vie aussi, cette angoisse. Si je me foutais de tout... Cette émotion, cette attente angoissée doit être le but de l'opération, le fin mot de l'histoire. Démontrer à la société que je suis en vie (un peu emphatique). Attente pour rien.

samedi 18 janvier 2014

Une triste erreur, comme la vie. Réception mitigée du spectacle, dissensuelle, ce qui pourrait être une bonne nouvelle si une dispute pouvait s'ensuivre, ce qui ne sera pas. Je ne suis pas dans l'air du temps. Un professionnel de la profession : « c'est un peu trop exigeant pour une œuvre d'art ». Je le connais sans le reconnaître : ce doit être un cultureux socialiste. Quelqu'un crie dans la salle : « On ne fait pas du théâtre avec de la pensée ». Il est quoi, celui-là ? Bien renseigné en tout cas.

mercredi 22 janvier 2014

Je dis : à la Colline, le charme ne prend pas. Est-ce que cela tient à la salle qui est vraiment difficile et qui est pleine des miasmes de théâtre traditionnel qui intoxiquent *Re : Walden* ? Du coup, le texte me paraît plus

présent, devoir être plus présent ; il y a ainsi quelque chose de la mélodie de la mémoire qui se perd.

Première « répétition » au 104, pour *Citizen J*. Impréparé. Je distingue trois massifs, trois dossiers : le biopic, le spectacle des présentations (SJ comme fabricant faiseur de spectacles) et la gestuelle à l'ère numérique (le corps).

Demain, il me faut dégoïser sur l'humain, trop humain à l'Odéon. Pas très concerné. Ce n'est pas une question que je me pose tous les matins. Et puis pourquoi l'humain serait-il l'apanage de ceux qui ont peur des machines ? Quand je voyage en Airbus ou que je pianote sur mon ordinateur, je me dis qu'il y a davantage d'humain dans ces machines que dans certaines mises en scène à quatre sous et deux chaises. De plus je ne saisis pas bien le distinguo que fait Banu entre le théâtre de l'humain et celui du trop humain. Chez Nietzsche, le trop humain est une façon de dire que ce n'est que de l'humain.

jeudi 23 janvier 2014

Qu'est-ce que la déconvenue ? Je ne saurais en donner une définition, mais l'éprouver ces temps-ci, je connais. Déconvenue et lassitude.

samedi 25 janvier 2014

Olender me rapporte que Rancière a parlé du spectacle « en bonne part », comme on dit. Ça signifie ? Et Alexandros, retour de Grèce, m'indique que Badiou viendrait bien ; il ne manquait que lui, après Latour, Stiegler, etc. On attend les autres.

Citizen J : qu'est-ce qu'un milliardaire ? Je me demande. J'ai du mal à comprendre ce que c'est que d'être immensément riche. Je crois que je n'aimerais pas ça
—ça tombe bien.

Il y a un classement pour distinguer l'homme le plus riche du monde. On pourrait imaginer d'honorer l'homme le plus pauvre du monde. La lutte serait vive.

dimanche 25 janvier 2014

Un rêve cette nuit : une éditrice s'intéresse à mon journal de travail, « malgré quelques longueurs ». Je lui déclare qu'il y a en fait deux versions du journal : deux versions pour chaque jour. J'ajoute : c'est comme si j'avais deux psychanalystes, balançant à chacun des choses différentes. Guérison assurée.

J'ai toujours pensé que je pouvais tout dire (dire ce que j'avais à dire, si jamais...) à partir de Montaigne, en dérivant à partir de lui, non qu'il eût tout dit mais parce qu'il me permettait d'écrire ce que je pouvais écrire. —il serait temps de s'y mettre.

Un SMS rageur de Sally Jane pour me dire tout le mal qu'elle pense du spectacle. Elle est déçue. Je suis désolé. L'Arnaud Laporte est déçu lui aussi, il y a des jours comme ça. Il préfère ne rien dire du spectacle dans l'émission plutôt que de le démolir. C'est moins fatigant et plus désobligeant. Mais, comme je dis souvent, je n'échangerais pas ma place contre la sienne.

Présenter Jobs comme un produit. Comment on le fabrique, comment on le vend. Le meilleur produit d'Apple, c'est encore Jobs lui-même. Comment montrer en même temps l'envers de la médaille : non seulement cette superficielle mystique du produit, Re : fétichisation de la marchandise, mais encore la violence des rapports sociaux, l'exploitation des autres, ses collaborateurs qui doivent le remercier parce qu'il leur permet, moyennant 90 heures de travail par semaine, de changer le monde avec lui, rien moins. Et je ne parle pas des ouvriers des usines en Chine.

Les produits et les choses. Qu'est-ce qu'un objet ? Penser à Thoreau : plus vous possédez de choses dans votre maison, plus vous êtes pauvre.

J'aurais dû lire *Valjoie* d'Hawthorne, une satire des Transcendantalistes. Je ne connais pas le titre original. Influence de Thoreau sur Yeats : *The Lake Isle of Innisfree*.

Pourquoi préférer l'homme comme créature de la nature plutôt que comme animal social ? Une joie sauvage parcourt l'homme dans la nature. C'est mieux que la cruauté (violence) et la bêtise dont on fait l'épreuve dans la jungle des villes ? Les deux menaces de l'homme des villes, si je comprends Thoreau: la dissipation et la volupté. À la tienne ! À bon lecteur, salut ! Je sais pourquoi j'aime vivre dans une ville.

La nature comme œuvre d'art si aboutie qu'on ne voit pas l'artiste. Ce n'est pas la poésie de Thoreau. Dans son œuvre on ne voit que lui.

Le renard comme homme rudimentaire. Cela suppose un certain sens de l'évolution. La mystique du rudimentaire : voir aussi Bond.

Thoreau : on peut toujours voir un visage apparaître dans les flammes du feu. Mieux que la télévision.

lundi 27 janvier 2014

Aphorismes Carambar:

- je me réjouis de l'existence des hiboux
- notre vie est gâchée par les détails
- comme s'il n'y avait de salut que dans la stupidité
- plus vous possédez de choses dans votre maison plus vous êtes pauvre
- on peut toujours voir un visage dans le feu
- on pense plus vite dans une gare que dans un relais de diligences

samedi 1er février 2014

Être incapable de penser de manière articulée, voilà ce qui me sera arrivé.

Après deux semaines au 104 autour de Jobs. J'ai du mal à aimer Jobs (il représente tout ce qui m'est étranger). Et pas beaucoup d'admiration pour lui, sauf pour l'espèce d'ascèse qu'il s'impose, qui m'intrigue. Admirer un PDG, difficile pour un intellectuel petit-bourgeois dans mon genre. Aucune familiarité possible avec le personnage qui est encore plus autre que les autres précédemment (autres figures auxquelles je me suis attaché). Aucun attachement possible a priori pour un personnage de cette sorte : il ne cherche ni la vérité, ni la beauté (il prétendrait que si), ni le bien. Il veut vendre des produits (il dit qu'il change le monde). Je me fais violence. Sa réussite m'indiffère un peu (je ne sais pas ce que c'est qu'un PDG). Mais c'est un héros de notre temps (voir les *Unes* des journaux lors de sa mort et le traitement de Chris Marker en a fait). Et à son occasion, il est possible de poser la question de la révolution numérique, pour dire ça massivement. Comment nous sommes devenus les outils de nos outils, version XXI^e siècle.

Quelle dramaturgie ? Ce n'est pas non plus une grande personnalité criminelle... Mais il peut y avoir un côté « résistible ascension » du caïd du trust des ordinateurs. Travailler la farce. Jobs et Gates comme numéro de clowns. Modèle Harms.

dimanche 2 février 2014

Gonçalves semble vouloir se lancer dans l'aventure *Citizen J*.

Un article en russe sur *Re : Walden*. Étrange, tout de même.

Hier soir *Le canard sauvage*. Qu'en dire ? De la littérature. Comme un roman.

lundi 3 février 2014

Que ce soit l'occasion d'aller faire un tour du côté de la sagesse orientale (pour le travail avec Agnès), ça compenserait le vide intellectuel sidérant (sic) de cette affaire Jobs. En quoi le cas Steve Jobs m'intéresse ? Je n'en sais plus rien. Le rapport entre la sagesse orientale et l'iPhone ? Le côté « Mythologie » à la Barthes du personnage. Du personnage ou de l'ordinateur ? Épisode intéressant : Jobs espère avoir la couverture du *Time Magazine* comme homme de l'année, et c'est l'ordinateur qui la décroche. L'homme de l'année est une machine. Jobs ou le mythe que notre temps mérite. Nous avons, ces quelques jours au 104, tenté de mettre au jour quelques mythes indispensables ; l'enfant abandonné, celui qui veut venir de *nowhere*, les études inachevées, le LSD, le voyage en Inde, le garage paternel, l'entrée dans le monde des affaires (le sens des...), etc. Mais qu'y a-t-il au juste dans cet etc. ? L'éviction d'Apple et son retour gagnant, les shows, la maladie, la fortune (combien vaut un homme ?).

Il y a la fabrication du mythe. Ou est-ce celle d'un produit ? Comment on fabrique un Jobs. On monte et démonte un personnage comme on fabrique et lance un produit. Le « meilleur » produit d'Apple, c'est Steve Jobs. Redite. Je bégaye.

Comment expliquer le charisme ? On n'explique pas un don.

mardi 4 février 2014

La théorie de l'information. Le personnage principal, Pascal Ertanger, s'inspire en partie de la biographie de Xavier Niel, fondateur de Free.

Aurélien Bellanger : La distinction entre information et divertissement est en train de disparaître sur le web. Quelle est la valeur de cette information et la qualité de ce divertissement ? Ce qui compte, c'est que ça marche ; on s'accroche à nos machines.

Questions :

Le web a changé l'écriture romanesque ?

Oui complètement. L'écriture est devenue du "cracking" d'informations. Ce qui ne veut pas dire pour autant que le roman est dévalué. Je trouve ça très bien d'opposer aux structures fluides du web la structure fermée du roman.

Moi : il n'est pas interdit d'avoir un peu d'imagination. Fictionner un brin.

mercredi 5 février 2014

Guelfe et Gibelin. Mac et PC.

Xavier Niel : « Personnalité Digitale influente de l'année » ! (en 2011)

Le groupe Iliad

jeudi 6 février 2014

La singularité technologique (ou simplement la Singularité) est un concept, selon lequel, à partir d'un point hypothétique de son évolution technologique, la civilisation humaine connaîtra une croissance technologique d'un ordre supérieur. Pour beaucoup, il est question d'intelligence artificielle, quelle que soit la méthode pour la créer. Au-delà de ce point, le progrès ne serait plus l'œuvre que d'intelligences artificielles, elles-mêmes en constante progression. Il induit des changements tels sur la société humaine que l'individu humain d'avant la singularité ne peut ni les appréhender ni les prédire de manière fiable. Le risque en est la perte de pouvoir humain, politique, sur son destin.

vendredi 7 février 2014

Hier soir prestation à la librairie Charybde où je dégoise sur sept livres choisis par moi... Mon discours sur la littérature me dégoûte. Je ratiocine sur l'impossibilité de la littérature en général parce qu'en particulier je suis incapable d'en faire (et que j'en lis très peu). Je parlais généralités et j'avais en face de moi des drogués. Je termine ma prestation par une belle connerie : « tant qu'il y aura des malades de la littérature, nous nous porterons bien. »

Déjeuner en compagnie de Nicky. Il faudrait que j'arrive (que j'aie les moyens) à/de le mettre dans le coup Jobs. Il revient avec son logiciel 3D sur les spectacles qu'il a faits. Pourquoi ne pas essayer d'inventer quelque chose sur le site à partir de ces « reconstructions » ? Le *Faust* par exemple; ça ne serait pas mal.

lundi 10 février 2014

Encore une semaine à tirer à la Colline . Le seul événement nouveau, c'est la lecture de *Moo Park* de Josipovici. Un côté Thomas Bernhard dans la rhétorique du « dit-il », (on rapporte le récit d'un autre...) et quelque chose de switcher, Moor Park oblige. Bien sûr, tout ça a un côté littérature sur la littérature, mais c'était bien vu de la part de Marianne de m'offrir ce livre après ce que je venais de dire sur mon mal de Montano.

Le Moral des ménages, hier au 104. Quelle misère que la littérature moyenne pour (et faussement contre) la classe moyenne. Mathieu fait son cinéma, et il sait faire. J'en ressors fort déprimé. Toute la littérature que je hais, celle surtout que je ne peux pas lire. Ah ! la littérature !

Re : Walden. Ceux qui déclarent : quelle belle promenade en forêt ! Je me suis laissé porter, transporter. Et ceux qui ne sont pas entrés dedans, comme ils disent, comme si l'accès leur était barré (c'est possible).

mercredi 12 février 2014 (encore mardi soir pour moi)

Retour du théâtre. Le charme du spectacle opère sur un certain nombre de spectateurs, sur d'autres pas du tout. Rien d'inexplicable. Il faudrait pourtant que j'analyse, pour ma gouverne, ce qui ne marche pas (à mes yeux). Les textes qui reviennent par la mémoire des comédiens et qui ne font pas sens (si cela a un sens de dire ça). Mais c'était le jeu du spectacle, le marché avec les comédiens. il ne fallait changer les règles en

cours de route. Au risque de (se) perdre un peu. Ai-je eu tort de ne pas fixer d'avantage les choses ?

Braque dit qu'il est facile d'être peintre à 30 ans et plus difficile à 50. Est-ce vrai pour le théâtre ? Et pas à 50 ans, mais à près de 70.

Stendhal qui a eu deux goûts durables, Saint-Simon et les épinards.

samedi 15 février 2014

Édifiant (d'après *Le Monde*) :

Un quart des Américains (26 %) ignorent que la Terre tourne autour du Soleil et plus de la moitié (52 %) ne savent pas que l'homme a évolué à partir d'espèces précédentes d'animaux. C'est ce que révèle une enquête aux résultats édifiants, menée auprès de 2 200 personnes par la Fondation nationale des sciences américaine et publiée vendredi 14 février.

Par ailleurs, près de 90 % des participants à cette enquête pensent que les bienfaits de la science dépassent tout danger potentiel. Enfin, un tiers des répondants estiment que la science et la technologie devraient bénéficier de plus de financements.

Selon l'enquête, plus de 90 % des Américains estiment que les scientifiques « aident à résoudre des problèmes difficiles » et qu'« ils travaillent pour le bien de l'humanité », souligne John Besley, professeur adjoint de relations publiques à l'université de l'Etat du Michigan.

Le tragique, ce sera pour une autre fois.

dimanche 16 février 2014

Dernière de *Re : Walden* à la Colline hier soir. Une bonne représentation. Jamais une dernière représentation ne m'a laissé un goût aussi amer. Tristesse face au révolu. Ce qu'on ne reverra plus jamais. On ferme une

fenêtre sur la vie sociale. Rideau. Mes spectacles sont les seuls moments où je suis ouvert à la société. Le reste du temps, je (me) tiens compagnie. Sentiment aussi qu'un but n'a pas été atteint. Compagnie, un mot qui a mon affection : du latin *compania* (« compagnie »), construit sur *cum-* (« con- ») et *panis* (« pain »), « ensemble de personnes qui partagent le pain », apprend-on. La question de la présence auprès de quelqu'un. Et l'amitié ne trompe même plus ma solitude.

Joli petit spectacle : bien coupé du monde (encore heureux) mais du coup quelque chose au rang de l'art floral.

Comment j'ai mal parlé de mes sept livres à la librairie : j'ai très vite oublié l'astuce que j'avais trouvée d'utiliser les livres des autres pour parler de mon propre travail. Ainsi derrière le portrait de Xavier Niel que cache *La théorie de l'information*, c'est le projet de faire quelque chose avec Steve Jobs, le tycoon du numérique, dont je voulais parler. Mais ce morne livre (roman ?) ne m'a pas inspiré une seule idée. Sans doute il est documenté, informé, -Google n'est pas fait pour les chiens- mais le simple rapport de juxtaposition entre les éléments de la fable (l'ascension d'un Rastignac de l'ère numérique- Bellanger se définit comme un « hyper fan » de Balzac), les morceaux diégétiques et les fiches sur la théorie de l'information fait qu'on est loin d'être devant une forme nouvelle, aussi bien du point de vue du contenu que du logiciel, pour parler comme l'auteur. Et tout est si plat ! À propos d'inspiration, Bellanger dit que 50% de celle-ci provient du hasard des recherches sur Google, le troisième hémisphère de son cerveau. Un site parmi d'autres : la "grande encyclopédie du jargon informatique". Google comme dieu omniscient, un être parfait inexistant et contradictoire. Bellanger en parle (pas mal) comme de la nouvelle révélation religieuse.

Quant à l'ambition de concilier sciences dures et poésie, elle est perdue en route, au profit, si l'on peut dire, d'une prose pesante et pédestre lestée par le document. Le document ne fait pas l'imagination. Au fond, je

m'attendais à me trouver devant, toutes choses égales bien sûr, une entreprise musilienne d'aujourd'hui ou pour aujourd'hui. Mais il aurait fallu une écriture. Pas un laisser-aller, systématique curieusement.

Beaucoup de choses dans ce que nous avons fait tournait autour de la question de la singularité technologique sans la nommer vraiment.

Un acteur se met carrément dans la peau de... De Thoreau par exemple.

S'il y a une voix qui m'est insupportable de préciosité et d'afféterie, -ça fait beaucoup- j'ajouterais de bonne conscience d'enfermé(e) dans son petit monde, c'est bien celle sur France-musique d'Anne Montaron. Je suis presque soulagé qu'elle ait détesté notre spectacle.

lundi 17 février 2014

Comment prendre congé d'un spectacle ? J'ai déjà dû poser cette question. Particulièrement délicat cette fois-ci. Pas beaucoup de vaillance aujourd'hui ; me vient l'envie de lire *L'Homme des bois* de Tchekhov.

Le meilleur exercice pour moi serait d'écrire toutes les pièces que je n'ai pas écrites. Pourquoi je n'ai écrit aucune de mes pièces. Un vrai *Faust*, un *Ovide*, deux pièces en trois tableaux sur Darwin. Et un petit *Galilée*, non ? Et que faire de Thoreau ? Pourquoi n'ai-je pas voulu être un auteur ? Par impuissance avant tout, mais par une espèce de désespoir aussi bien. À quoi bon franchement ? À quoi bon écrire une œuvre qu'il faudrait, tel le Virgile de Broch, détruire non parce qu'elle serait mauvaise mais parce que l'époque ne peut la comprendre. Un peu prétentieux.

Ce que j'aurais aimé : être l'auteur d'un seul livre et inachevé, comme le *De rerum natura* de Lucrèce. À propos de Lucrèce, il faudrait que je revienne à lui si le projet malgache sur la peste se précise.

Une parenthèse : est-ce que je ne suis pas un disciple conséquent d'Épicure qui conseillait de cacher sa vie. La vie : à la mort de mon père,

j'ai cessé de lui ressembler (« il ressemble à son père »). Quand j'ai vu ma mère sur son lit de mort, j'ai commencé à lui ressembler. Depuis, lorsque je passe devant un miroir ou une vitre dans la rue, son visage me fait signe dans le mien.

mardi 18 février 2014

Effet plafond. En près de vingt ans, pas le moindre "progrès" : je joue toujours dans la même cour ; pas la moindre percée. Il fallait durer ; c'est fait. Faut-il continuer ? Condamné à rester dans mon trou. Mon démon me dit que j'y suis sans doute bien au chaud.

mercredi 19 février 2014

Journée casanière. Quelques mails et coups de fil. Je m'ingénie à ne pas penser à *Re : Walden*. La meilleure façon de le faire, se plonger comme je fais dans l'horreur de *La fin de l'homme rouge*. Avec *Ida* hier soir à La Pagode, la coupe se remplit. On est loin de la pastorale thoreauvienne. Il était nécessaire de revenir sur terre.

jeudi 20 février 2014

Thoreau : parce que j'ai fui l'histoire pour trouver refuge dans son paradis innocent.

Toute lecture devrait être assassine.

J'ai commencé, sur le bloc-notes, à écrire sur *Citizen J*, mais je me suis vite arrêté. Il faudrait parvenir à faire un spectacle bien superficiel. Glisser vite dessus comme on fait sur les écrans de Jobs.

Je n'arrive pas à me faire à l'idée qu'un produit pèse plus dans le monde qu'une pensée, que des mots. « Une marchandise paraît au premier coup d'œil quelque chose de trivial et qui se comprend de soi-même ». (Marx) Un iPhone se comprend de soi-même, n'est-ce pas ? Mais je suis en même temps capable de comprendre, pour pasticher Marx, qu'un iPhone est

quelque chose de très complexe, plein de subtilités métaphysiques et d'arguties théologiques. Réfléchir sur le fétichisme.

La difficulté : un iPhone (je le prends ici génériquement) ne se réduit pas à sa valeur d'usage. Mais l'usage qu'on en fait n'est pas indifférent. Contrairement à Marx: le caractère mystique tient aussi à l'usage qu'on en fait. La question du fétichisme s'est compliquée. Il va falloir démêler ça. L'énigme de la marchandise, ici le produit. Pas si simple : comment le produit se convertit-il en marchandise ? Il ne faut pas privilégier l'échange au détriment de l'usage. Ce qui va faire la valeur de ce produit, c'est d'abord son usage. Objet utile et objet de valeur. Mais ici l'usage est aussi de l'ordre de l'échange.

La supercherie : c'est que tout ce qui relève du travail social, dirait Marx, est obturé et reversé à l'objet lui-même (le produit) comme une de ses propriétés. C'est vraiment un produit formidable, etc. L'astuce de Jobs : faire oublier le travail humain en le fétichisant : l'équipe se sacrifie pour le produit.

—qu'est-ce que Jobs obtiendra en échange de son produit ?

vendredi 21 février 2014

Denis B accélère le projet sur la peste à Madagascar. J'ai repris pour m'endormir *La Peste*. Assez déçu ; j'avais le souvenir d'un meilleur roman. Mais je vais continuer.

Citizen J : il faut surtout continuer à travailler. Ce spectacle est-il pour autant nécessaire ? M'est-il nécessaire, je veux dire.

samedi 22 février 2014

J'ahane sur *La Peste* au point de me demander si je ne vais pas laisser tomber. J'étais presque réconcilié avec Camus après avoir acheté dans l'aéroport avant de partir pour Venise ses *Journaux* de voyage, vraiment un truc d'écrivain, alors que je me sens tout empêtré dans cette *Peste* pédestre.

Je repense à la brève rencontre avec Maurice à la Casa Bini, qui dit à Julia qu'il va me faire travailler. Mais je ne sais toujours pas quoi lui proposer, comme si j'étais incapable d'avoir l'idée d'un livre. Avec ce manque d'imagination, il doit y aller de ma survie, ce n'est pas possible autrement.

Les nouveaux produits de Jobs considérés comme de nouveaux gags.

Un intellectuel dans mon genre se sent dépossédé de quelque chose quand on parle de Jobs comme d'un génie.

lundi 24 février 2014

Un artiste peut-il se satisfaire d'être « rare et secret », comme j'entends dire ?

Une offrande au public. Un grand mot. Hordé parle à la radio de l'art qui s'adresse à une multitude de minorités. Attention au nombre.

Plutôt que de relire *La Peste*, je ferais mieux de voir *Panique dans la rue de Kazan*, *Le Septième sceau* ou carrément *Nosferatu*.

Panique devant ma bibliothèque, tous ces livres autour de moi : combien en ai-je lu dont il ne reste aucune trace (consciente) dans ma mémoire. Combien me sera-t-il donné d'en lire ou relire d'ici ma disparition ? Avant que je disparaisse. Tandis que je disparaissais. Le temps qui reste.

mercredi 26 février 2014

La Peste : comme c'est bavard.

Hier discussion avec Julie sur un livre éventuel qu'elle écrirait sur le travail fait depuis le *Faust* de 1998. L'idéal serait de clôturer le livre par un autre *Faust*. Ce serait d'un Faust l'autre, quelque chose comme ça.

Le vent du boulet : l'ébauche du budget de *Citizen J* montre la difficulté à y aller seul. Il faudrait quasiment trois ans de subvention. Il faut affiner. Génisses maigres.

Genèse de *Citizen J*. Je ne sais même plus vraiment comment j'en suis arrivé là; comment j'y suis arrivé. Il y a au commencement le désir de continuer à travailler avec Jos, comme si *Re :Walden* nous avait laissé quelque peu sur notre faim. Désir aussi de repartir (de relancer un travail) non à partir d'un dispositif d'écriture (les machines plus une scénographie) mais à partir du comédien et du comédien seul. Et d'un seul comédien aussi, pour des raisons d'économie, « *thrifts, Horatio, thrifts* ». C'est une manière de dire aussi que la question du burlesque est présente d'entrée de jeu.

Restait à trouver le matériau, la matière à jouer. Pourquoi Steve Jobs ? Je ne m'étais jusqu'ici pas particulièrement intéressé au fondateur d'Apple. À la pomme entamée en revanche, si. Devant des Macintosh depuis près de trente ans (je me souviens avec tendresse, oui, de mon premier Mac +), force m'était de reconnaître que cet outil (ce produit, cette machine) avait pas mal changé ma vie intellectuelle, ma vie tout court, si j'ajoute l'iPhone plus tard, sans rien dire de l'iPad dont je ne suis pas un grand fervent. J'allais dire que cette machine avait changé ma vie...

Comment nous raconte-t-on ce mythe ? Ou quels sont les mythes indispensables ?

Pitch : le meilleur produit d'Apple, c'est Steve Jobs lui-même. C'est ce qu'il a le mieux vendu lui-même. Qui fait vendre qui ou quoi ? C'est la qualité des produits qui permet de vendre le mythe ou c'est la personnalité charismatique qui est vendeuse ? L'ère numérique (je n'aime pas beaucoup cette expression dont j'abuse) a besoin de récits, plus ou moins grands.

Le charisme, à creuser. Intéressante, la personnalité charismatique. Surtout s'agissant, comme disait Weber, des charismes spécifiques. Le charisme de la bonté, St Vincent de Paul. Qualifier le charisme. Celui de Jobs serait le charisme de quoi ? Robespierre et le charisme de la raison. Froid dans le dos, dans la nuque plutôt. Charisme de la personne, séduction de l'objet. Que « signifie » un Macintosh, pour parler comme Barthes ?

Burlesque : faire apparaître (ressortir) ce que le sérieux manque à coup sûr.

jeudi 27 février 2014

Présentation (suite ou reprise). À Gribouiller.

Le travail avec un acteur, une espèce de face à face, tête-à-tête avec Jos Houben. Ce qui veut déjà dire que le burlesque est déjà au programme. Et le bilinguisme aussi. Ce face à face « sec » (comme la guitare sèche) implique aussi et pour une fois l'absence de technologie.

Comment j'en suis arrivé à Steve Jobs ? C'est la deuxième chose. D'une pomme l'autre : de celle de Turing à celle d'Apple. Mais ce ne serait pas aussi que je vis dans l'environnement du Macintosh depuis 28 ans, je crois ? Évidemment le Mac a changé ma vie : est-ce qu'une autre machine, un PC par exemple, aurait pu opérer la même révolution ? Probablement, c'est l'ordinateur entrant dans ma vie qui compte et que cela ait été un Mac est sans doute anecdotique, mais ce fut un Mac. Mais si à l'époque j'ai fait le choix de mon Mac Plus, c'est parce qu'on m'avait expliqué que la machine était simple d'usage et ne nécessitait pas de formation préalable, qu'il suffisait de bien lire et dans l'ordre, le mode d'emploi et que l'usage venait avec.

Qu'Agnès m'explique comment Chris Marker a rencontré Apple et pourquoi il s'est tout de suite passionné pour ces machines. À l'autre bout, je pense au traitement sur Kosinski's Channel des unes du monde entier consacrées à la mort de Jobs.

Jusqu'à maintenant je n'avais pas trouvé d'intérêt particulier au fondateur d'Apple. Je considérais que c'était un capitaine d'industrie, un entrepreneur, c'est vraiment le mot, et j'avais lu deux trois choses sur Wozniak et Jobs, leur garage, etc. Je savais qu'il avait compris l'avenir de l'informatique domestique et avait le sens de l'ergonomie et du design aussi. Ce qui m'a alerté, c'est le bandeau de la biographie de Jobs par Isaacson : « la vie d'un génie ». Qu'est-ce alors qu'un génie ? Un savant, un poète, un peintre, un grand faiseur d'Histoire peuvent être dits des génies, mais un capitaine d'industrie, un vendeur de talent, quelqu'un qui nous persuade d'acheter ses « produits », un maître du marketing, ça fait un génie ? Pauvre Baudelaire avec ses phares. Quelqu'un qui ne cherche ni le vrai, ni le beau et je ne parle pas du bien (laissons cela au saint) peut-il avoir du génie ? Le génie du commerce ?

Cela ne s'arrête pas là : ce génie a changé le monde et nous a invités à penser différemment (je ne savais pas qu'il pensait, d'autant que ce n'est même pas un génie de l'informatique : s'il y a un génie de l'informatique, c'est Wozniak dans cette affaire). Regardons un des slogans publicitaires d'Apple, cité en exergue de la biographie en question, ces slogans qui sont l'expression aphoristique de la sagesse de Jobs : « Seuls ceux qui sont assez fous pour penser qu'ils peuvent changer le monde y parviennent » (Publicité Apple « *Think Different* », 1997). Ce génie a changé le monde ; il en était convaincu, il était convaincu de le faire et il a réussi, champ de distorsion de la réalité aidant, à en convaincre les autres. Un illuminé du marketing.

On pourrait se contenter d'une attitude vaguement condescendante, celle de l'intellectuel européen moyen qui sait ce que c'est que changer le monde (c'est un familier des révolutions politiques) ; il a fréquenté dans sa bibliothèque les plus grands génies de tous les siècles, et il sourit de la naïveté du milliardaire californien. Pourtant ce dernier n'a-t-il pas saisi quelque chose de la révolution numérique, qui a bel et bien changé nos vies, etc. ? Edison ou Mao ?

Que faire de ce citoyen ? Essayer de comprendre ce mythe et comment il s'est construit. Je ne cesse de me demander comment on fabrique Steve Jobs alors que c'est un self-made man ? Est-ce que le théâtre a quelque chose à en dire (le côté bête de spectacle, bête de scène du personnage).

La question du goût chez Jobs : il fallait que ses produits séduisent. Rapport avec le design et l'industrialisation du goût. (*Essai sur l'industrialisation du goût* d'Olivier Assouly, 2008). Pour qu'en achetant un Mac, on achète plus qu'un ordinateur, un mode de vie, il faut que le produit soit séduisant. De la séduction. Comment on fabrique une marque.

Resnais qui vient de mourir : « J'aime bien que, comme dans le muet, les acteurs aient l'air d'être acteurs. »

À adapter modestement :

—Le cinéma est un endroit où vous pouvez faire autre chose que du cinéma...

—Oui, mon mot d'ordre, en quelque sorte, c'est : profitons du cinéma pour faire tout ce qui nous passe par la tête puisqu'on en a la liberté !

Le théâtre est un endroit où je peux faire autre chose que du théâtre.

—ce n'est pas si sûr.

Comme AR disait : faire ce qui vous passe par la tête, tout ce qui vous passe par la tête. Je souscris.

Resnais travaillait à partir d'une pièce d'Alan Ayckbourn, le dramaturge le plus joué au monde (peut-être après Shakespeare, c'est à vérifier) et que je ne connais que de nom. Cela devait s'appeler *Rire boire et manger*, d'après *Life of Riley* (Vie de patachon). Pas certain que ce soit ma tasse de thé. Mais *Smoking/Non smoking* ou *Cœurs*, ce n'était pas si mal. Faut-il qu'un certain théâtre que nous dirions de boulevard, même si c'est plus compliqué vu d'Angleterre, passe par le cinéma, et celui de Resnais, pour être supportable. Quelle est cette opération ? Peut-être *Hiroshima mon amour* ennoblit *Cœurs* ?

Dans *Nature* un intéressant article sur les compétences intellectuelles (QI à 70 ou pas) requises pour être éligible à la peine de mort aux USA. La Cour Suprême stipule qu'il est cruel d'exécuter quelqu'un qui ne comprend pas les conséquences de ses actes et n'entend rien à la procédure judiciaire dans laquelle il se trouve pris. On lui montre la chaise électrique (ou ses succédanés d'aujourd'hui), et il ne comprend pas ce que c'est. Ça ne vaut vraiment plus le coup.

Voir *Panic in the streets*. Polar puissance deux ; il faut trouver l'assassin car il faut retrouver, urgence de la peste oblige, tous ceux qui ont côtoyé la victime infectée.

Tackels qui me dit que Nancy et Lacoue-Labarthe n'ont rien fait pour leurs élèves. Ils ont préféré tuer les fils. Antique et foireuse précaution tragique.

vendredi 28 février 2014

De la passion à la gloire.

Camus, l'amour, la souffrance et l'exil.

Le méchant coup de théâtre : derrière le narrateur se cachait le personnage principal. Je ne me souvenais pas de cette astuce.

dimanche 2 mars 2014

La pathologie du perfectionniste (vs le sagouin que je suis). Je laisse filer des choses (notamment dans le travail) ; de la négligence. Est-ce de l'ordre de la paresse? Ai-je fait le tour de ma paresse? Eviter toute activité. De la sagesse orientale quotidienne. Ou procrastination pathologique. Léthargie. Peur de l'échec en fin de compte.

Série : cancre, cossard, fainéant, flâneur, flemmard, indolent, inerte, lambin, mollasse, tire-au-flanc, unau. Personne ne m'a jamais traité d'unau, même mon père.

lundi 3 mars 2014

Homme/animal : je revois *Go West* pour rafraîchir ma mémoire keatonienne. L'amour que la vache porte à un humain ne réussit pas à ses congénères puisque ça les conduit, pas tout à fait directement, à l'abattoir. Quant au protagoniste humain (Buster), ses amours animales semblent bien le faire passer à côté de celui d'une femme.

Si je comprends bien un penseur de la radio, la vie est compliquée parce qu'elle est « multifactorielle ». Certes. Ça va être difficile de trouver les bons algorithmes.

La révolution numérique (pour faire simple) a ses mythes : pour moi Turing est un mythe tout autant qu'une énigme, c'est sur le registre de la tragédie aussi. Von Neumann ne serait pas mal non plus, irradié qu'il meurt (ça se dit ?) Ou alors on dirait que Turing est un martyr (mais ce n'est pas l'ordinateur qui le tue mais plutôt sa sexualité, -il y a un rapport ?). Jobs est un autre mythe, mais en quoi, de quoi au juste? Ça reste une énigme. Pas version martyr mais plutôt héros. Lui aussi le corps (c'est-à-dire la mort) le rattrape. Mais pour moi, qu'est-ce qui se cache derrière cette histoire ? Quelle est la nature de notre entreprise ? Approche par le burlesque (mais qu'est-ce que cela veut dire ?) du mythe Jobs, mythe étant à prendre ici au sens barthésien ? Je tourne en rond.

mardi 4 mars 2014

A supposer que nous venions à bout de ce *Citizen J* (trouver l'intérêt de la chose ou mieux sa nécessité), qu'y a-t-il d'autre à avancer ? Il semble que je doive rencontrer Quesne ces jours-ci : lui parler de quoi ?

mercredi 5 mars 2014

Cette nuit *Battling Butler* sur Youtube. Angoisse kafkaïenne : ne pas être celui qu'on vous demande d'être ou : tout un chacun est victime d'un qui

pro quo. Mais le qui pro quo est de l'ordre de la *burla*. Je est un autre, mais à condition que ce soit manigancé par les autres.

Déjeuner avec Hortense Archambault. Je dis du mal des « artistes » directeurs de théâtre. Ça ne me coupe pas l'appétit. A elle non plus.

jeudi 6 mars 2014

Le maire de Fontgombaut où se trouve l'abbaye bénédictine qui a abrité Touvier, dans une délibération du conseil municipal : « Considérant qu'il existe une loi naturelle supérieure aux lois humaines, d'après laquelle, depuis les origines du monde, aucune union n'a été célébrée officiellement entre personnes du même sexe, le maire et ses adjoints démissionneront de leurs fonctions dans le cas où ils seraient contraints (de célébrer des mariages entre personnes du même sexe). »

Dîner avec Alain chez Massimo (un peu confinés, nous étions). Je remets sur le tapis et éventuellement sur le métier *L'Art de ne croire en rien*. Cela ne dérange pas du tout un jeune biologiste de croire en un Dieu, quel qu'il soit. Dans le laboratoire d'Alain, il y en a pour tous les goûts, -Dieu de la Bible (1&2), du Coran, -sans oublier le Bouddhiste de service. Comment peut-on être biologiste sans être darwinien ? Comment peut-on être darwinien et croire en Dieu ? Un Dieu créateur ? Plus rien de galiléen dans tout ça (je fais allusion au Galilée des Lumières, pas au vrai) : ces jeunes chercheurs ont l'air de croire par pur conformisme social, peut-être sans illumination particulière, ou pour cocher une case sur des papiers d'identité. Biologistes, encore un effort pour être rationalistes. La science, un métier comme un autre. Et l'effroi devant le tragique que la science apporte (le tragique, pas l'effroi) ? Ou bien pas d'effroi du tout. Directement à la réponse sans que la question soit même posée. Ou bien encore : les pratiques scientifiques sont tellement spécialisées que les chercheurs ne savent même plus ce qu'ils font.

Sur quoi faudrait-il s'appuyer ? Quelles béquilles ? Sur l'opuscule *L'Art de ne croire en rien* ? Sur Sade, bien sûr. La mort de l'homme sans dieu, si ça continue.

Alain aimerait aussi s'en prendre aux animaux et à leurs adorateurs. Décidément.

Tout cela ne nous sort pas vraiment de nos ornières.

Comment travailler ?

Il faut que j'en revienne à la notule de présentation de *Citizen J* sur laquelle je peine depuis plusieurs jours. Je pense à relire le fragment (?) 13 de *L'Homme sans qualités* (tome1) : *Un cheval de course génial confirme en Ulrich le sentiment d'être un homme sans qualités*. Je tombe sur l'idée d'avancement : je n'ai jamais vraiment songé à mon avancement (social). « Les résultats de l'homme isolé sont peu de choses ».

La combativité psychique.

Il y a d'abord, de ma part, -c'est l'élément déclencheur-, le désir de continuer à travailler avec Jos Houben et de poursuivre un compagnonnage qui nourrit cette curiosité de voir ce que nous pouvons imaginer et fabriquer ensemble.

« Simplifiez, simplifiez », écrivait HD Thoreau avec qui nous avons passé pas mal de temps ces dernières années. Voilà pourquoi, il y a cette idée de ne faire fond que sur les ressources d'un comédien seul et de ne pas avoir recours aux dispositifs technologiques grâce auxquels nos spectacles s'écrivent habituellement.

vendredi 7 mars 2014

L'ordinateur personnel (individuel, comment on dit ?) comme la vraie révolution de la fin du XXe siècle.

Ce qui m'empêche d'écrire cette présentation de *Citizen J*, c'est que je ne parviens pas à justifier (à mes propres yeux ?) le choix de Steve Jobs. Parce qu'il y a un brin de rouerie là-dedans, pour ne pas dire cynisme : ça devrait marcher, etc.

Pas d'intérêt intellectuel : les génies qui ont occupé mon théâtre étaient d'une autre trempe que celle d'un vendeur d'ordinateur, si visionnaire qu'il ait pu être. Il faudrait savoir quelle énigme il pourrait cacher, pour ainsi dire.

Pour finir la journée, *The Grand Hôtel Budapest* avec le petit-fils pour lui inoculer le goût de la Mitteleuropa, de la Cacananie ? Ralph Fiennes, pas mal, mais plus Anglais (même s'il est Américain, ce que j'ignore) que Cacanien ou Tarockanien. Entre opérette et guerre mondiale ; ça, c'est juste. Ce n'est pas non plus *Hotel Savoy* et Lutz n'est pas Lodz.

samedi 8 mars 2014

Catherine Collard prétend que Fauré n'était pas croyant, ce qui doit être vrai, mais qu'il n'était pas pour autant sceptique. (Ce ne doit pas être flatteur, d'être sceptique). La pimbeche qui s'entretient (s'entretenait) avec elle à la radio dit qu'elle pense que tous les grands musiciens sont des esprits religieux, croyants ou pas croyants, ajoute-t-elle. Ne vous gênez pas.

La question de la forme de l'objet, de l'objet usuel. « Notre avenir sera avant tout affaire de design » (Vilèm Flusser) *Objet usuel et culture*. Mais ces machines sont plus que des objets usuels. Flusser prend toujours l'exemple de la petite radio japonaise : un Mac, c'est autre chose. Il rentre plus dans ma tête, mon cerveau. Et en quoi son design est-il important ?

dimanche 9 mars 2014

Jobs : il n'y a plus de succès que financier (ce que Jobs aurait refusé). L'argent fait le *winner*. Qu'est-ce que la réussite ; qui réussit aujourd'hui ? un artiste idolâtré par le marché de l'art, un capitaine d'industrie, un footballeur, un cheval de course (Musil).

A une plus petite échelle, celui qui a une « actu ». Comment faire parler de soi ?

Au lieu de me mettre au travail, je regarde *The Saphead* sur Youtube. Keaton affectionne les rôles de riches. Comédie du quiproquo dans le monde de l'argent.

Sous la douche, désir qui monte et se formule d'écrire un *Mes Années dans les bois de Walden*. Il y a des œuvres accueillantes (un livre d'accueil comme les familles du même nom), où l'on peut séjourner comme dans un paysage. Des œuvres paysages. Être ou avoir été un *sojourner* de *Walden*. On peut y camper et faire sa tambouille, comme Jonas Mekas a pu faire.

Modèle du théâtre de (la) mémoire.

Flusser parle dans *Petite philosophie du design* « des textes comme un paysage » (p.86) Ce n'est pas tout à fait la même idée que la mienne (qui est d'aller abriter des phrases à moi dans l'œuvre –la cabane – de Thoreau). La métaphore architecturale, s'agissant d'une œuvre littéraire, est somme toute de nature différente : d'accord, la *Somme* de Thomas d'Aquin est (comme) une cathédrale, et le *Tractatus* de Wittengstein est une maisonnette (à l'intérieur de laquelle on y voit que des miroirs), et l'image se conçoit aisément même si ce qui concerne justement le *Tractatus* ne va pas de soi (« le visiteur entre dans les pièces qui lui sont présentées, et son pied s'appuie sur des raisonnements solides. Et puis tout d'un coup, le temps d'une phrase, d'une seule phrase, le sol se dérobe sous ses pieds ; il tombe dans un gouffre sans fond. » tandis que l'idée de texte paysage est plus étrange donc plus productive, Aristote comme « un grand lac tranquille » ou Nietzsche comme « chute d'eau

impétueuse recueillie par le vaste fleuve du pragmatisme moderne » (p.86) Pour en revenir aux maisons, il est vrai que la maisonnette de Wittgenstein s'inscrit dans un paysage urbain, sur la place de la cathédrale Thomas d'Aquin. Il faut dire que le plus intéressant dans cette histoire, c'est ce à quoi cette métaphore amène Flusser, à dire que la cathédrale est « un vaisseau qui mène au ciel » tandis que la maisonnette est en fait un piège, « une chausse-trape sans fond ». (p.88) Mais voilà, juste après, que Thomas est « un grand bœuf qui ne laboure que le vent » ! et que le ciel au-dessus de sa cathédrale est le même trou noir que le gouffre dans lequel tombe le lecteur de Wittgenstein. Du coup, renversement de perspective, le *Tractatus* devient une cathédrale de notre temps...

Le bouquet : « nous ne sommes plus en effet que des nœuds de relations (les relations sont les fils du réseau) dépourvus de toute substance propre (d'un « noyau », d'un « esprit », d'un « moi » ou d'un « soi » quelconque auquel nous identifier. » (p.104)

La société, une entreprise de location de masques. La question du design de ces masques est la question politique par excellence.

La peste ne serait pas un mauvais sujet. Impliquant, outre Madagascar Marseille et Venise...

Ce mal qui répand la terreur fut pendant des siècles, un des pires cataclysmes qu'eut à affronter l'humanité, dirait le bon sens.

Un air d'apocalypse. Au XXe siècle, ce sont les guerres qui ont autant tué que la peste.

La peste noire a fait son apparition en Europe au XIVe siècle, lorsque les Mongols assiègent la ville ukrainienne de Caffa, haut lieu du commerce avec Gènes les cadavres des premières victimes de la peste sont catapultés dans la ville assiégée. A leur voyage de retour, les galères génoises apportèrent la maladie à Constantinople puis à Messine.

La peste bubonique, souvent décrite comme "peste noire" a balayé l'Europe durant la période médiévale tardive d'une épidémie qui a commencé en 1347

Aspects cliniques

Il existe trois formes de peste: bubonique, septicémique et pulmonaire. La forme bubonique est la plus souvent observée, résultant de la piqûre d'une puce déjà infectée par le bacille de la peste. Le germe pénètre par la morsure et envahit le système lymphatique provoquant l'apparition d'intumescence ganglionnaire inflammatoire.

La forme septicémique s'observe lorsque l'infection se propage à travers la circulation sanguine.

La forme pulmonaire s'observe lorsqu'il y a eu inhalation de gouttelettes infectieuses et s'avère donc particulièrement contagieuse.

Bactériologie

La peste est due à l'action d'un bacille qui porte le nom de Yersin (Yersinia pestis) en mémoire du grand bactériologiste franco-suisse qui en fit la découverte en 1894, Alexandre Yersin

Épidémiologie

Le principal vecteur de transmission en est la puce du rat (Xenopsylla cheopis) dont la régurgitation du sang prélevé sur le rongeur est contaminée par le bacille de Yersin.

La contamination humaine se fait par contact de gouttelettes (au cours d'un accès de toux ou d'éternuement), contact physique direct ou indirect (par contamination du sol ou en touchant une surface contaminée), par voie aérienne ou par transmission fécale (le plus souvent à partir de sources alimentaires ou de l'eau contaminée)

Yersinia pestis circule dans les réservoirs animaux, en particulier chez les rongeurs dans les foyers naturels d'infection sur tous les continents sauf l'Australie.

Des foyers naturels de peste sont situés dans une large ceinture qui englobe les régions tropicales et subtropicales du monde entier, entre le parallèle 55 ° Nord et 40 degrés au sud.

Le traitement de la peste recourt avant tout à l'antibiothérapie. Il existe un vaccin, mais ses indications sont limitées aux personnes vivant dans les zones d'enzootie tels l'ouest des États-Unis.

En fait, de nombreuses controverses ont eu lieu ces dernières années sur la nature véritable des grandes épidémies de peste du passé, mentionnées dans la Bible ou l'Histoire de l'Antiquité.. Certains épidémiologistes, tels Samuel Cohn aux Etats-Unis ont mis en doute le fait que les grandes épidémies de peste du passé aient toutes été dues au bacille de Yersin). L'éventualité qu'il puisse s'être agi d'infections virales a été discutée récemment.

Boccace : qu'est-ce qu'on fait pendant la peste ? On se raconte des histoires.

Culture :

Une jolie phrase : « Les peintres de Venise ont trouvé dans les épidémies de peste une source d'inspiration. »

Parmi les nombreuses victimes de l'épidémie de peste de 1575 à Venise, se trouvait le Titien. Malgré le contexte des événements dramatiques que vivait Venise, le Titien reçut des funérailles solennelles.

Véronèse : Le Christ arrêtant la peste à la prière de la Vierge.

Tintoret : Saint Roch guérissant les pestiférés, (1549) exposé à l'église San Rocco. Saint Roch, était né en 1295 à Montpellier et miraculeusement guéri de la peste, dont le corps fut transporté à Venise en 1485

Les "peintres de la peste" : Raphaël ("Peste en Phrygie"), Rubens ("Saint François de Paule apparaissent aux pestiférés", Van Dyck "Santa Rosalie, intercédant pour la fin de l'épidémie à Palerme", Nicolas Poussin "La peste des Philistins", Pierre Mignard : "La peste de l'Épire," Goya : "L'Hôpital des pestiférés ", Antoine Gros : " Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa ", David " Saint Roch intercédant la Vierge pour les malades de la peste et bien d'autres...

Les écrivains occupent une place à part : Boccace qui a mis la peste à l'arrière-plan de son ouvrage le plus célèbre, le *Décameron*.

Le souvenir de Pétrarque reste également rattaché aux épidémies de peste de Venise : Fuyant l'épidémie qui ravageait la plaine du Pô, il se réfugia à Padoue puis, en 1362, à Venise.

On pourrait également rappeler ici le souvenir du grand classique de la littérature italienne, *Les Fiancés* (I promessi sposi) de Alessandro Manzoni centré par l'épidémie de peste de Lombardie entre 1628 et 1630 dans la Lombardie est déchirée par la guerre et la peste ou encore, le célèbre livre de Thomas Mann *Mort à Venise* où la menace d'une épidémie choléra ? peste ?) est en permanence à l'arrière plan.

Musiciens

L'épidémie de peste de Venise a également été célébrée en musique Monteverdi *La Messe à quatre voix*, "da cappella" semble avoir été écrit pour la cérémonie de la fin de la peste du 21 novembre 1631.. Giovanni Battista Fontana Violoniste et compositeur est. Mort de la peste à Padova lors de l'épidémie de 1630

Alessandro Striggio, ami de Claudio Monteverdi se rend, Au cours de l'été 1630, à Venise pour une mission diplomatique. Dans ses bagages, sans le savoir, il transporte le virus de la peste.

En 1631, Monteverdi dirige à la Basilique St Marc la *Messe solennelle* pour rendre grâce à la Vierge le 21 novembre 1631, Day of the Presentation of the Blessed Virgin Mary : la plus belle Messe d'action de Grâce du siècle.

Alessandro Grandi (1586-1630 élève de Monteverdi et son Assistant à la Basilique Saint Marc mourut de peste en 1630

Un tour du malin : l'épidémie se répandait d'autant plus vite que les gens avaient pris l'habitude de se réunir nombreux dans les églises pour prier contre la peste ce qui facilitait la transmission de la maladie. La recommandation à l'époque était de rester très vêtu et, comme l'hygiène n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, les puces pullulaient et transmettaient elles aussi le virus à qui mieux-mieux.

lundi 10 mars 2014

Aujourd'hui nous devons avancer le dossier pour la Drac. Toast : À notre langue de bois ! Ou langue de bois, à nous deux !

Relevé de projets.

Citizen Jobs

Au commencement, il y a le désir de continuer le compagnonnage avec Jos Houben, et donc de construire ce nouveau spectacle comme un solo.

La Peste : ce projet peut déborder le cadre malgache (Marseille, Venise ?) Bonne piste que celle de la peste. Charge métaphorique assurée.

mardi 11 mars 2014

Le consensus est un consentement ; comment fait-on consentir des gens, peuples, masses. On les achète comment ? Supporter n'est pas consentir.

Cet après-midi, j'explique le projet *Citizen J* à Jean-Louis Perrier qui doit écrire un texte. Je ne suis pas très convaincant ou c'est que Jean-Louis ne veut pas se laisser facilement convaincre. Il est allé regarder « Citizen Jobs » sur Google : c'est un salon de l'emploi et des métiers belge exaltant les valeurs de l'humain... Mon intérêt pour le sujet n'est pas communicatif ? Il n'est peut-être pas assez grand.

J'ai eu au téléphone mon nouvel ami, le directeur de l'Estive à Foix : il me conseille de prospecter du côté de Perpignan et de Béziers, sans oublier Ohayon à Toulouse. Pourquoi pas ?

Cette nuit, revu le texte pour *Volailles*. Un truc de gâteaux.

Aucune nouvelle de mes éventuels coproducteurs.

mercredi 12 mars 2014

Toute la nuit à chercher le mot de procrastination qui caractérise bien mon état pathologique. Je ne trouvais à la place que temporisation. L'impossibilité de me mettre à quoi que ce soit, surtout à des corvées administratives ou à des tâches insignifiantes (remplir le bordereau de déclaration à la SACD) est devenu un handicap majeur. L'empêchement.

La stupeur, le saisissement.

L'attention et la justesse.

Des mots.

Lu un petit truc sur la peste dans un méchant livre sur Venise. Il vaut mieux que je reprenne *La Mort à Venise*.

Jeu de peste ? Peste sonore ?

jeudi 13 mars 2014

Un peu soulagé parce que Juillard m'a répondu et Quesne donné un rendez-vous. Mais quel calvaire. Ce que c'est que de ne pas être convoité : je me fais l'impression d'être une fille moche qui fait tapisserie dans un bal de campagne.

Frédérique Ehrmann à la Drac nous reçoit hier près de deux heures. Elle connaît bien notre dossier et manifeste de la compréhension pour nos difficultés. Ça nous change de l'hostilité pleine de ressentiment de mon précédent conseiller qui depuis est devenu un apparatchik encore plus haut dans l'organigramme, comme quoi il y a une justice. FE semble dire que je n'ai pas la culture de compagnie mais que ma démarche est celle d'un artiste solitaire, voire égoïste, obnubilé par la création et non par la constitution d'un répertoire susceptible de tourner. Elle n'a pas complètement tort. Reste que nos performances (quantitativement parlant) sont en dessous de la moitié de ce qui est demandé. Le sauvetage va être acrobatique.

Est-ce Mercier ou bien Camier qui dit : « Si j'avais 20 ans de moins, je me suiciderais » ? En parodiant : si j'avais vingt ans de moins, j'arrêteraient le théâtre.

dimanche 16 mars 2014

Je m'y remets :

Il y a d'abord, de part et d'autre, de la part de Jos Houben comme de la mienne, le désir de continuer notre compagnonnage, commencé depuis plusieurs années avec *Re:Walden*, la curiosité de voir ce que nous pourrions fabriquer ensemble. De là l'idée aussi de réduire le théâtre à sa plus simple et essentielle expression : le comédien, et pour une fois ne pas faire appel à des dispositifs numériques traitant le son, la musique ou l'image.

(désir de faire une cure de théâtre sans dispositifs numériques sophistiqués, sans musique, pas sans personne mais sans rien mais rien qu'un comédien, mais quel comédien!)

Restait à trouver un objet pour ce spectacle, un os à ronger, une pomme à croquer en l'occurrence. Un spectacle doit être nécessaire mais c'est souvent un hasard qui déclenche le travail. Ici, c'est le bandeau d'un livre, la biographie de Steve Jobs par Walter Isaacson : en lettres capitales sur fond rouge : « la vie d'un génie ». J'avoue humblement que si on m'avait demandé à brûle-pourpoint de donner la liste de mes génies préférés, je n'aurais pas pensé à Jobs, j'aurais dit, je ne sais pas, Einstein (j'ai appris que Jobs ne se séparait jamais d'une photo -poster- d'Einstein) ou Turing à qui Jobs a volé sa pomme.

Les temps ont changé et l'époque a les génies qu'elle peut ; je repense au trouble de Robert Musil découvrant dans la presse de son temps qu'un cheval de course pouvait être génial...

Alors que j'approfondis mon enquête, voilà qu'on m'apprend que, visionnaire, Jobs a changé le monde et la vie. Si on m'avait demandé abruptement incontinent ma *short list* de révolutionnaires, j'aurais encore eu tout faux en oubliant la révolution de l'iPhone...

Pourtant Steve Jobs est une sorte de mythe de l'ère numérique et du capitalisme et qu'une révolution qu'on appelle numérique et qui est une mutation et sans doute bien plus qu'un changement culturel et de société. Après tout, c'est peut-être de cela dont Steve Jobs est le nom ou le symptôme.

Le théâtre aime les mythes, pas seulement pour les raconter mais pour les démonter aussi bien.

Soit, Jobs est un mythe, mais le mythologue ne peut, en l'occurrence, s'exclure du nombre des consommateurs du mythe. J'écris à propos de Jobs sur un Mac ; près de moi un iPhone, et mon iPad ne doit pas être bien loin.

Re :Walden et *Citizen J...* sont comme les deux volets d'un diptyque sur l'individualisme américain.

dimanche 23 mars 2014

Retour de Venise où j'ai passablement perdu mon temps. J'en ai profité pour relire *Mort à Venise*, me demandant quel profit je pourrais en tirer pour le projet *Peste*, même s'il s'agit en l'occurrence de choléra. Ce qui m'a surpris, c'est l'accélération finale, comme si tout à coup Thomas Mann en avait assez et se débarrassait vite fait de son héros. Peut-être se souvient-il alors qu'il écrit une nouvelle ?

lundi 24 mars 2014

Voilà que Py pique une chaleur et déclare qu'il déménage le festival si les électeurs envoient le FN à la tête de la mairie. Sans trop réfléchir, je me dis que le coup n'est pas mal joué : toucher l'électeur frontiste, sans doute en grande partie les commerçants de la ville (mais je n'en sais rien) au porte-monnaie. Si vous votez mal, c'est 20 millions d'euros qui s'évaporent. Du coup je lui envoie un petit SMS de soutien avec salut reconnaissant. Et il est important de ne pas tomber dans le piège de la

banalisation (c'est eux qui y tomberont tout seuls quand ils seront au pied du mur) et du profil bas que les candidats adoptent pour cette élection.

mardi 25 mars 2014

Py me remercie en se fendant d'un texto. Ça m'étonne.

Encore une artiste qui parle de sa « propre identité » à la radio. Drôle de manière de dire je.

Petit-déjeuner avec Quesne aujourd'hui au Zéphyr. Je ressens un coup de vieux, d'abord parce que beaucoup d'artistes qu'il cite me sont parfaitement inconnus. Mais je connais mal la scène dont il me parle, laquelle du reste ? On dirait qu'il veut installer des paysages dans son théâtre (ça va avec le vivarium ?). En tout cas, il semble qu'il soit phagocyté par Latour, ce qui n'est pas forcément une bonne nouvelle (pour moi), le mot est peut-être trop fort. Mais Quesne veut avoir le penseur dans sa manche. Pourtant il n'y a pas moins d'artiste que lui. Il fera des colloques, soit, éclairés par Olafur Eliasson...

De quoi parler à Madagascar : art et science, one more time ? Sur le changement de paradigme. Est-ce approprié ?

mercredi 26 mars 2014

Encore un colloque. Parler de l'acteur et l'écran ; mais la question de l'écran ne m'intéresse pas. De l'image, oui. L'image (la vidéo) entre dans le dispositif, elle fait partie d'un dispositif ne peut se penser seule.

Bon, j'ai écrit les trois stupides lignes pour le colloque tarte à la crème « l'acteur et les écrans », quelque chose comme ça. Pas bien inspiré, et en plus, comme d'habitude, ça me tracassait depuis plusieurs jours au point que je me tirais pas un mot du cerveau. Aucune nécessité à parler de ça. Et maintenant je dois m'attaquer au résumé de la conférence de

Tananarive ! Comment ne pas mettre à côté de la plaque dans ce contexte.

La science est l'affaire du peuple, donc de l'art.

Freud disait que la science avait infligé trois gifles à l'orgueil de l'homme. Galilée lui montra que la terre qu'il habite n'est pas au centre de l'univers, Darwin qu'il avait des ancêtres communs avec le singe et Freud lui-même, non sans orgueil, lui apprend que son moi n'est même pas maître chez lui. Notre théâtre réfléchissant, modestement, au programme brechtien d'un théâtre de l'ère scientifique est revenu sur ces trois fameuses vexations en y ajoutant une quatrième, celle d'Alan Turing, la gifle que l'intelligence artificielle est en train d'infliger à notre intelligence. Une manière aussi de Cette enquête menée sur une série de spectacles nous a conduits à prendre la mesure du changement de paradigme auquel ont conduit les trois grandes révolutions scientifiques du XXe siècle, l'atomique, la biologique, la numérique, sous les espèces d'Hiroshima, Dolly et l'ordinateur (le code). De l'épopée d'une science des Lumières, émancipatrice, porteuse de progrès et de bonheur (bien-être), épique, on est passé à une science plus sombre, plus ambivalente, lourde d'une tragédie qui peut mener à la destruction de la planète, de la nature et à la fin de l'espèce. Notre destin scientifique et technique est peut-être tragique.

Titre : » *Prométhée* était vraiment une tragédie. » Un scoop.

Il n'y a pas si longtemps, la science nous promettait d'émanciper l'homme, de le libérer de la superstition religieuse, en lui assurant bien-être, santé et bonheur. Désormais, c'est-à-dire depuis le champignon d'Hiroshima dont l'éclair aveugla les Lumières, depuis Dolly et les tripatouillages sur le vivant, depuis que les ordinateurs ont reconfiguré nos cerveaux, la science et sa fille la technique (au fait, sa fille ou sa mère ?) alimentent nos peurs et nos doutes : on ne sait plus si elles sont

bonnes ou si elles sont méchantes. Cette science prométhéenne a rendu l'homme capable de faire sauter la planète, de rendre, en attendant, la nature invivable, et que dire de l'espèce humaine dont l'unité et la survie sont mises à mal. La science était l'épopée de l'esprit humain ; le destin scientifique et technique se raconte maintenant comme la chronique d'une tragédie annoncée. « Ça va finir, ça va finir encore », disait Beckett. Le théâtre qui a toujours été la boîte noire du tragique de la condition humaine ne peut rester indifférent. A-t-il pour autant les moyens de répondre à ce défi ?

Insomnie. Faire des exercices. Se souvenir de trois petits bonheurs avant de s'endormir. Dit la radio.

Que fais-je de ce mot : vendre ? Quels jeux de langage puis-je inventer avec lui ?

jeudi 27 mars 2014

Je reviens sur la présentation de *Citizen J* que j'ai du mal « à regarder en face » (trop peur de m'y voir), c'est-à-dire, à simplement relire. Triste névrose. Mais il faut que j'accentue la relation entre les deux entreprises : *Re :Walden* et *Citizen J* comme deux faces d'une même médaille consacrée à l'individualisme américain : le solitaire dans sa cabane du Massachusetts et le hippie californien capitaine d'industrie. Le second ferait horreur au premier et pourtant Jobs n'hésite pas à citer le premier. Il doit donc y avoir une secrète connivence, un lien obscur entre les deux... N'empêche que ce nouveau spectacle est le contre-pied du précédent et un pied de nez aussi qui lui est fait : *Re :Walden* est un spectacle qui fait un recours massif à la technologie numérique et *Citizen Jobs* réduit le théâtre à sa plus simple et essentielle expression : un comédien seul sur scène. « Simplify, simplify », nous conseillait Thoreau. Dans notre travail, s'il y a bien une relation de continuité et de consanguinité entre les deux

spectacles, il est évident que *Citizen Jobs* peut exister (être regardé) sans référence au précédent.

Pas de nouvelles de Venise : pourquoi ai-je été perdre mon temps dans ce décor désaffecté ? Une semaine ! Ce que j'avais à dire ne m'aurait pris qu'une journée. Un peu agacé par l'apparition de Heidegger dans le livret sur Homo Rudolfensis. Ce philosophe aurait établi que l'homme est mortel et qu'il le sait. J'ignore si Homo Rudolfensis avec ses 800 cm³ de cerveau aurait été sensible à l'argument. Heidegger s'ingénie à rappeler au Dasein qu'il est un être-pour-la-mort (on dit *vers* la mort désormais) ; on peut l'imaginer expliquant le *Sein zum Tode* à des détenus des camps d'extermination. Ils en auraient fait leur profit. L'ontologie a beau jeu, mais ne pèse quand même pas très lourd devant des millions de morts réelles. Il est vrai, qu'en bon nazi, Heidegger ne considérerait pas les Juifs comme des êtres humains. Sous-Dasein, ça existe ?

vendredi 28 mars 2014

Retour des Anciens dans *Le Monde* : Guyotat en gloire, et Pleynet fait l'esthète à Venise. Tout ce que je j'aime !

Chez Montaigne, il n'y a pas de projet politique. À comprendre en transposant : chez moi (comme chez les autres, du reste) il n'y a plus de projet théâtral.

« Sois toi-même ». Vieille histoire. Montaigne ou Thoreau. Mais comment je fais ? Qu'est-ce que cet impératif ? Que je sois moi-même ! Certes, de toute façon personne d'autre ne pourra être moi à ma place. Sois toi-même : et qu'est-ce que je fais d'autre, pour mon malheur ?

Apple lève sa censure sur un livre, écarté pour cause de seins nus...

Apple accepte finalement de diffuser la version numérique du livre de Bénédicte Martin, "La Femme", paru mi-avril, que le géant américain avait censuré en raison de sa couverture montrant une femme aux seins nus,

ont annoncé mercredi les Editions des Equateurs. "La société Apple a finalement accepté de diffuser cet ouvrage sur son magasin en ligne Apple Store", précise l'éditeur. Cette couverture est une création d'inspiration surréaliste du maquettiste Stéphane Rozencwajg.

D'autres ouvrages ont déjà été interdits à la vente, mais "il semble que ce soit la première fois qu'Apple accepte de revenir, après une semaine de polémiques, sur cette censure qui constitue une entrave grave à la liberté d'expression et de création", soulignent les Editions des Equateurs, qui "prennent acte de ce changement d'attitude".

Elles demandent néanmoins au Syndicat national de l'édition, au ministère de la Culture et à la Commission européenne d'adopter une position commune face à d'éventuelles nouvelles censures contre des couvertures de livres.

samedi 29 mars 2014

Lecture de Raymond Lœwy. Le début du livre me paraissait ne pas manquer d'alacrité, mais ça se gâte plus la *success story* américaine prend le pas sur le roman d'apprentissage à l'europpéenne (l'enfance, la guerre de 14, les débuts aux USA), et surtout quand l'humour américain est comme chez lui : cet « esprit », humour, qui transpire dans tous les discours que les puissants sont amenés à tenir : faire rire, mais de manière paternaliste (donner des exemples précis). Les scientifiques sont maîtres dans la discipline. Une fois de plus, je suis abattu face à l'homme qui réussit. Effondré par la médiocrité de ma vie. Une vie sans destin. Ceux qui ont une histoire. Qui ont vécu quelque chose. L'adhésion au système, sans la moindre distance (comme chez Jobs), ce qu'il faut de bonne conscience ou de pas de conscience du tout. Faire consommer les gens. Mais le pire n'est pas la réussite (après tout, c'est quelque chose), c'est la satisfaction de soi. Quelle horreur ! (Pour des raisons

métaphysiques). La satisfaction du bourgeois. Avec secrétaires, femme, enfants et yachts.

—et tout ça pour une sorbetière à rendre plus vendable.

—mais on vit au milieu d'objets ; difficile de se passer d'eux, qui plus est. Autant que ces objets soient beaux à voir

—c'est pour mieux te faire consommer, mon enfant.

—ou te faire consommer mieux.

Insoluble à moins d'être Thoreau, fringué comme c'est pas permis, et peu porté sur l'ustensile de cuisine.

L'hybris de Lœwy : 75% de la population américaine est directement affectée par son travail, « au moins une fois par jour ». (p. 248)

—ce n'est pas de l'hybris mais la réalité vraie !

Encore un qui a changé le monde. Au moins, c'est son propre talent qu'il exerce (ou vend) à la différence de Jobs qui fait travailler les autres. La laideur se vend mal, mais lui se vend bien. Dommage qu'il n'ait pas adopté les principes de son *industrial design* à la fabrication de son livre qui est vraiment mal foutu, comme l'est un objet avant qu'il intervienne et l'arrange un peu. Et quelle misère que le chapitre sur les histoires drôles que tout orateur américain doit glisser dans le sérieux de son propos (voir plus haut) !

Ce à quoi je suis renvoyé : pourquoi est-ce que je tiens tant à l'autocritique ?

—question d'élégance.

Le groupe Superstudio est fondé en 1966 à Florence en Italie par Adolfo Natalini et Cristiano Toraldo di Francia. Natalini écrit en 1971 : « si le design est plutôt une incitation à consommer, alors nous devons rejeter le design ; si l'architecture sert plutôt à codifier le modèle bourgeois de société et de propriété, alors nous devons rejeter l'architecture ; si l'architecture et l'urbanisme sont plutôt la formalisation des divisions

sociales injustes actuelles, alors nous devons rejeter l'urbanisation et ses villes... jusqu'à ce que tout acte de design ait pour but de rencontrer les besoins primordiaux. D'ici là, le design doit disparaître. Nous pouvons vivre sans architecture. »

samedi 5 avril 2014

À l'homme la justice, aux bêtes grâce et dignité, voilà ce que dit à peu près Montaigne.

Une parole gagée sur rien.

Ceci glané pendant l'émission du Finkie qui avait invité Frédéric Brahim (je n'ai jamais vraiment lu son livre *Le scepticisme de Montaigne*) et Pierre Manent.

lundi 7 avril 2014

Un lundi : ce serait une bonne occasion pour se mettre vraiment à *Citizen Jobs*. Je lambine depuis des semaines, tout accaparé par cette recherche de partenaires et de moyens qui me dévore le foie. J'ai trouvé mon vautour depuis que plus aucune grosse maison ne me protège. Des saisons en enfer.

Où en sommes-nous ? À peu près à zéro : j'ai eu un mal fou à écrire les quelques lignes de présentation du spectacle. Plus la foi, plus de jus ? J'ignore de quoi Steve Jobs est le nom, ce qui pourra éventuellement se révéler dans et par le travail. Mais nous peinons tant à mettre en œuvre les spectacles que j'en perds le goût de les faire vraiment. De l'usure aussi. Et les trucs en peau de chagrin, ça rend triste. Voilà, c'est le mot : il y a trop de tristesse dans cette vie d'artiste (et je n'en ai plus d'autre). Un petit succès ne m'aurait pas fait de mal, mais non, avec *Re :Walden*, j'en ai été une fois de plus privé. La fatalité de l'échec. Même pas l'échec, mais pas le succès. Entre les deux, dans cette espèce de purgatoire dans lequel je me tiens depuis des décennies, à durer, à durer et encore durer. L'art comme épreuve d'endurance pour ceux qui n'ont pas la grâce, qui n'ont

pas de réussite. S'accrocher à cela : ne pas disparaître. Mais je vais bien finir par disparaître. Personne ne s'en apercevra.

La question du biopic : qu'est-ce qu'il y a à chercher de ce côté-là ? Voir à nouveau le biopic consacré à SJ ? Il ne nous en dira pas plus. Seule chose qui me vient à l'esprit : on pourrait s'attendre de notre part à une critique, un portrait à charge de SJ (fait par des artistes ou intellectuels européens peu enclins à l'exercice d'admiration surtout s'agissant d'une telle personnalité). Nous pourrions au contraire en rajouter dans l'hagiographie. Modèle la vie des saints ou des hommes illustres. Un héros de notre temps. Imaginer Plutarque devant le fondateur d'Apple. Éloge de...

Trouver aussi l'astuce pour couper à travers champs
—cossard !

Le discours, la présentation, la conversation pendant la promenade.

Le théâtre comme raison sociale. Remarque d'après déjeuner.

Steve semble avoir été marqué par ce qu'Edwin Land (l'inventeur du Polaroid) a dit de la « conjonction » (carrefour) entre l'homme et la technologie. À retrouver ? Le Polaroid : résultat instantané. Pour la première fois on voyait immédiatement le résultat (comme on fait désormais avec les appareils numériques et les smartphones).

During his time at Polaroid, Land was notorious for his marathon research sessions. When Land conceived of an idea, he would experiment and brainstorm until the problem was solved with no breaks of any kind. He needed to have food brought to him and to be reminded to eat.[6] He once wore the same clothes for eighteen consecutive days while solving problems with the commercial production of polarizing film.[6] As the Polaroid company grew, Land had teams of assistants working in shifts at

his side. As one team wore out, the next team was brought in to continue the work.

Parcours hors du commun d'un manipulateur.

Idée de fonctionnalité. Des fonctionnalités nouvelles.

S'il ne s'agit que de n'avoir plus qu'à mourir, pourquoi ne pas rester tranquillement au milieu de mes livres ?

Elkan Blout, a close colleague of Edwin Land at Polaroid, wrote: "What was Land like? Knowing him was a unique experience. He was a true visionary; he saw things differently from other people, which is what led him to the idea of instant photography. He was a brilliant, driven man who did not spare himself and who enjoyed working with equally driven people."

La différence entre Jobs et Land, c'est que ce dernier était un véritable scientifique *and as such made sure that he performed "an experiment each day"*. Despite the fact that he held no formal degree, employees, friends, and the press respected his scientific accomplishments by calling him Dr. Land. The only exception was the Wall Street Journal, which refused to use that honorific title throughout his lifetime.

Intuitive marketing sense

When asked what market research went into the iPad, Mr. Jobs replied: "None. It's not the consumers' job to know what they want."

mercredi 9 avril 2014

D'accord, je lirai le livre de Manent sur Montaigne qui me paraît d'un autre niveau que la mondanité estivale de Compagnon. Je n'aurais pas aimé grossir les bataillons des commentateurs de Montaigne. L'entreprise est sans doute salutaire (de santé intellectuelle publique) mais ce n'est pas essayer Montaigne que de le commenter. Il faut se bouger un peu.

Critique du biopic : que le comédien ne ressemble à l'évidence pas du tout à son modèle mais semble ne pas s'en apercevoir ou ne pas en tenir compte. Le fou qui se prend pour Steve Jobs ou quelque chose comme ça. Peut-être une façon de dire que tout le monde pourrait être SJ. C'est évidemment faux mais peut être productif. Pour montrer que sous la personnalité exceptionnelle, il n'y a pas grand-chose : au moins Edwin Land était un vrai inventeur.

Je disais hier qu'il peut y avoir un malentendu : SJ est persuadé que ceux qui se pressent à ses présentations viennent le voir alors qu'il se peut que ce soit la curiosité pour la nouvelle machine qui les anime. SJ travaille 90 heures chacune de ces présentations ; pourtant le résultat est, il faut bien le dire, assez consternant : basses astuces, toujours les mêmes, bagout vulgaire, etc. Ou alors il fallait que le gars ait un charme fou (ce qui est possible). La curiosité pour le produit.

jeudi 10 avril 2014

Certains (pas très nombreux) se sont demandés pourquoi Melquiot faisait un rapprochement entre Jobs et Henry V. Cela peut paraître bizarre, et je n'ai pas encore lu le résultat (ni entendu l'opéra qui en est sorti) mais l'idée se trouve dans la biographie faite par Isaacson : « *Henry V* de Shakespeare – l'histoire d'un prince immature qui devint un monarque à la fois passionné et sensible, arrogant et sentimental, inspiré et infaillible – commence par cette déclaration : "Oh ! si j'avais une muse de feu qui pût s'élever jusqu'au ciel le plus brillant de l'invention ! » (p.25). Pourquoi le traducteur est-il allé chercher la version de Guizot ?

La radio m'apprend que Finkielkraut est élu à l'Académie française. Il ne l'a pas volé. On m'indique sur Wikipédia (qu'il ne doit pas beaucoup aimer) comme recherches associées Eric Zemmour, Alain Soral et BHL). Sévère. Le type est un accrocheur accroché, comment dire. Il s'est accroché. Et sa recherche d'identité (du mal de me mettre à sa place) l'a

fait croire aux institutions : la langue française, l'orthographe même, l'école, le livre, pourquoi pas l'Académie ? Je l'espère rassuré. Le petit ennui pour le fils de déporté, c'est de se retrouver dans le cas de faire l'éloge de Félicien Marceau, un collabo. Noces drôlement secrètes. Pierre Emmanuel doit se retourner dans sa tombe. Amère potion.

Domage aussi qu'il n'ait pas eu une idée de sa vie : rien que de la soustraitance d'Arendt pour la pensée et de Kundera pour les idées sur la littérature.

dimanche 13 avril 2014 (NYC)

À pied d'œuvre (sic) devant *Citizen J*, mais comment m'y prendre ? Je me demande parfois comment et surtout pourquoi je me suis lancé dans cette aventure, si jamais cela en devient une.

Par exemple : commencer par prendre la mesure du matériau/matériel biographique, car il faudra bien en passer par là, ne serait-ce que pour ne pas tromper les gens sur la marchandise, c'est le cas de le dire.

La vie d'un génie des affaires.

Raconter : pourtant raconter n'explique pas grand-chose ; SJ est un enfant abandonné mais tous les enfants abandonnés ne sont pas SJ, selon une rengaine connue.

Mais commençons à nous promener dans toute cette galerie de personnages. Le père biologique, un universitaire d'origine syrienne. Je ne sais même plus quelle était sa spécialité académique. Il séduit la mère, une jeune Américaine, pure souche, si on peut dire cela d'une Américaine. Nous sommes dans les années 50 et il arriva ce qui arriva. La jeune femme fut enceinte et pas question d'épouser. Le père de la jeune Américaine, de pure souche (d'origine allemande ou suisse, je ne sais plus), ne veut pas entendre parler du Syrien. L'enfant naîtra pourtant (si on ne le fait pas disparaître, un enfant a tendance à finir par naître. La jeune mère consent à confier l'enfant à une famille adoptive, à la condition

qu'elle appartienne à un milieu social tel que l'enfant sera assuré de faire des études supérieures.

Une famille est trouvée, qui finalement se désiste parce qu'elle préférerait une fille. Le petit garçon se retrouve dans une famille, les Jobs, pas du tout conforme aux vœux de la génitrice. Des gens bien, aurait dit ma mère, mais qui n'ont pas fait d'études. Dommage qu'ils n'aient pu avoir d'enfant. Dommage ou une chance, puisqu'ils tombent sur Steve qui va leur donner quelque célébrité. Ce que je retiens du père adoptif (il faudrait leur rendre leurs noms, aux uns et aux autres), c'est que son père à lui buvait et était violent. Curieusement il ne reproduira pas le symptôme avec son fils adoptif. Il me semblait que les fils dont les pères étaient alcooliques buvaient et que l'on est enclin à reproduire la violence que l'on a subie. Il faut croire que ce n'est pas vrai.

Les parents Jobs ne roulaient pas sur l'or, vraiment la classe moyenne moyenne ; lui avait fait la guerre et trouvé un travail assez modeste dans les assurances si je ne me trompe, mais, comme c'était un fameux bricoleur, il rachetait des voitures qu'il retapait pour les revendre. Ces voitures mirent du beurre dans les épinards. Il essaya d'intéresser l'enfant à la mécanique mais sans beaucoup de résultats. Mais l'important est qu'il lui donna une place dans le garage de la maison, le théâtre de ses opérations. Les Jobs mirent de l'argent de côté pour financer les études de Steve. Mieux : tout l'argent qu'ils pouvaient mettre de côté, c'était pour ces fameuses études que Steve ne fit jamais, du moins qu'il interrompit (je crois me souvenir qu'une partie de l'argent leur fut reversé.) Notons avant de revenir sur ces études inachevées, que Steve était un élève doué, capable de sauter une classe (une ou plusieurs ?). Il s'ennuyait sans doute.

Quand ses parents l'accompagnèrent à Reed, Steve leur demanda de partir avant qu'il pénètre sur le campus, pour y entrer seul, comme s'il n'avait pas de parents et surgissait de nulle part. Il veut être sans origine, peut-être parce qu'il n'en a pas.

À l'Université, il n'est pas un étudiant selon la norme. Ça ne l'intéresse pas. Il ne triche pas, et ne rentre pas dans le moule. Il s'agit de savoir ce qui va l'intéresser vraiment : ce sera la calligraphie et la sagesse orientale ; on n'est pas en Californie pour rien. Quelques trips au LSD vous en apprennent plus que les cours de quelques vieux barbons ; aucun musicologue ne vous expliquera comment un champ de blé se met à jouer du Bach. Il y a des expériences comme ça.

(J'écris cela, si ça s'appelle écrire, à New-York, en écoutant, sur France Musique, des extraits du nouvel opéra de Philippe Boesmans ; on dirait du *Pelléas*... Le chef n'a pas l'air de penser beaucoup de bien du livret de l'incontournable Pommerat auquel il n'accorde pas beaucoup de qualité littéraire.)

L'important à saisir, c'est le moment où s'exprime chez Steve le goût pour l'informatique : mais il ne profite pas de sa jeunesse, un âge où il pourrait se dire qu'il peut apprendre, à l'Université par exemple, l'informatique. Ce qui l'intéresse, c'est plutôt de bricoler, de rencontrer immédiatement l'expérience plutôt que la théorie. Est-ce parce que ce sont les machines qui l'intéressent ?

Et puis, bien sûr, il y a le voyage en Inde, avec son copain qu'il plaque par moments pour disparaître plusieurs jours, sans donner d'explication... Pas très aimable pour l'autre.

(Boesmans avoue la dette à l'égard de Debussy. Il dit que les compositeurs français ont peur de Debussy ; on a le droit de faire du post-Boulez éclaté, on ne vous dira rien, mais on vous tombe dessus si on sent l'empreinte de Debussy).

Il faudrait ensuite passer directement au garage d'où tout est parti. Mais sans Steve Wozniak, pas de garage.

lundi 14 avril 2014

Steve Jobs comme un Willy Wonka. (*Charlie et la chocolaterie*)

À la place des ouvriers chinois, les Oompas-Loompas, un peuple pygmée venu de l'Oompaland qui a accepté de venir travailler dans sa fabrique, car il peut leur fournir des quantités illimitées de leur mets préféré, la graine de cacao (ingrédient principal du chocolat).

(En réponse aux critiques de la NAACP, de l'auteur canadien Eleanor Cameron, et d'autres personnes indignées par la description des Oompa Loompas comme des pygmées à peau noire travaillant dans la fabrique Wonka pour des graines de cacao, Roald Dahl modifia certaines parties de ses textes, et Schindelman remplaça quelques illustrations (les illustrations de la version anglaise changèrent aussi). Cette nouvelle version fut publiée en 1973 aux États-Unis. Dans la version révisée, les Oompa Loompas sont décrits comme ayant de longs et étonnants cheveux marron-doré et une peau blanche rosée. Leur origine aussi a changé : d'[Afrique](#) on est passé au pays imaginaire de Loompaland !)

Mike Daisey is a monologue mastermind, and his latest project *The Agony and Ecstasy of Steve Jobs* is a smash hit on the theatrical scene. *The Agony and Ecstasy of Steve Jobs* tickets allow theatergoers to see how Steve Jobs, the CEO of Apple, makes decisions that affect the whole world, and the show will soon come to Berkeley!

Il suffit de taper *shenzen apple* sur Google :

A string of suicides at the heavily regimented factories have drawn attention to conditions faced by workers inside. Apple, Dell and Hewlett-Packard have all announced intentions to look into Foxconn's working conditions.

Steve Jobs really was a hero to Mike and I think there was a part of him that really hoped that perhaps the fact of this monologue might actually cause Steve to change the way that he practices business," she says. (she= Daisey's frequent director and also his wife)

Mike : "My job is to shine a light on and through something," he says. "My job isn't actually to stop people from buying devices. My job is to ensure that these circumstances are part of the conversation."

USA/Chine, aller et retour :

Siri Really Speaks Chinese, Just Don't Ask Her About Tiananmen

Chinese Siri might not have the smooth, sultry voice of her English counterpart, but Apple's virtual assistant is now fluent in both Mandarin and Cantonese. However, one topic she apparently can't seem talk about is the Tiananmen Square incident. According to the *Wallstreet Journal*, some users have been testing Siri's limits on free speech with questions such as, "Do you know about the Tiananmen incident?" Her answer: "I couldn't find any appointments related to 'Do you know about Tiananmen.'" Hmmm.

Rephrasing the question doesn't seem to help, either. "What happened on June 4, 1989?" Siri's response is even more off: "I'm sorry, the person you are looking for is not in your address book."

In fact, Chinese Siri can't even seem to give directions to Tiananmen Square. Siri does have issue with navigation to other locations that are less politically sensitive, but perhaps Apple's just being extra careful to not ruffle any Chinese feathers?

Foxconn employs about 1.2 million workers at a handful of massive plants in China which are run with almost military discipline, in which staff work for six or seven days a week and up to 14 hours per day.

Chinese workers at Foxconn now receive between 1,800-2,500 yuan (£180-£250) per month following the raises that became effective from 1 February, the company said.

'This is the way capitalism is supposed to work," David Autor, an economist at the Massachusetts Institute of Technology, told the *New York Times*. "As nations develop, wages rise and life theoretically gets better for everyone.

Une vraie question : Is your iPhone killing factory workers in China? See the Change.org petition

300 workers recently threatened to jump off the roof over a safety and pay dispute.

Mark Shields, a self-described member of the “Cult of Mac,” started a petition on Change.org demanding Apple exert its influence on its suppliers to improve working conditions for the factory workers that make iPhones, iPads and other Apple products.

According to the *New York Times*, workers at a factory in Shenzhen, China, owned by Foxconn (a company that manufactures iPhones, iPads and other devices for Apple) regularly work sixteen-hour, seven-day work weeks.

They stand until their legs swell and they can't walk, and they perform repetitive motions on the production line for so long that some permanently lose the use of their hands. To cut costs, managers make workers use cheap chemicals that cause neurological damage. There has been a rash of suicides at the Foxconn plant, and 300 workers recently threatened to jump off the roof over a safety and pay dispute.

In short, as one former Apple executive told the *New York Times*, “Most people would be really disturbed if they saw where their iPhone comes from.”

Apple knows it can play an important role in ensuring safe and fair working conditions for the workers at its suppliers, like Foxconn. In 2005, the company released a supplier code of conduct, and it performs hundreds of audits each year in China and around the world to confirm its suppliers are meeting the code's expectations.

But that's where Apple's commitment falters: the number of supplier violations has held steady year to year and Apple hasn't consistently publicly stated which suppliers have problems or dropped offending suppliers.

The bottom line, Apple executives admit, is that they're not being forced to change.

One current executive told the *New York Times* that there's a trade-off: "You can either manufacture in comfortable, worker-friendly factories," he said, or you can "make it better and faster and cheaper, which requires factories that seem harsh by American standards. And right now, customers care more about a new iPhone than working conditions in China."

That means public pressure is the only thing that can force Apple to ensure its suppliers treat workers humanely. If enough people sign Mark's petition — and tell Apple they care more about human beings than they do about how fast the company can produce the next generation iPhone — the company could be convinced to make real change for the workers at Foxconn and other factories.

[Click here to sign Mark's petition demanding Apple change the way it does business.](#) (cette pétition date de 2012 apparemment).

Il y a nécessairement un lien (de solidarité), une chaîne entre les ouvriers chinois à la chaîne justement et moi qui suis en train de taper ces mots sur un Mac que la jeune femme au regard triste que je vois dans sa blouse blanche, sous son bonnet blanc sur mon écran, justement. Elle semble suspendue, s'être arrêtée de travailler (est-ce vraiment possible ?) au mépris du règlement, regarde dans le vide ou nous (me) regarde ?

mardi 15 avril 2014

Reçu (c'est le mot) par les services culturels de l'Ambassade de France (Thomas Michelin et Nicole Birmann). M'ont bien baladé. Mais ça me fait du bien de rêver même si je ne crois pas un mot. En parlant je me convaincs moi-même de la validité et pertinence du diptyque *Re :Walden / Citizen J*. Ça aurait de la gueule de les faire vivre ensemble, et surtout de ce côté-ci de l'eau. J'en ai toutefois assez de recommencer chaque fois à raconter mon histoire depuis le début. Ou je suis en face de gens qui ne travaillent pas ou qui m'indiquent par leur nonchalance l'indifférence dans laquelle ils me tiennent. Cause toujours, nous ne bougerons pas. En rentrant à l'hôtel, je trouve un mail de Luis Croquer qui

me dit en gros que mon projet n'intéresse personne du côté de Seattle. Une bonne journée. Il pleut sur New-York.

Hier j'ai tenté d'y voir clair dans l'affaire Mike Daisey/Apple. Cook dit sarcastiquement que si le show n'est pas passé sur je ne sais plus quelle télévision, il ne l'a pas vu (je suppose qu'il se croît méprisant en disant cela ou qu'il remet les choses à leur juste place) ; Wozniak a assisté au spectacle et aurait pleuré... Adam Lashinsky dans *Inside Apple* semble dire que la polémique se serait dégonflée du fait que Mike Daisey aurait quelque peu bidonné ses informations. Je me dis que je vais y retourner voir : dans l'index d'*Inside Apple* pas de Daisey alors que le livre parle de lui. Est-ce le fait d'une négligence dans l'établissement de l'index ou c'est un coup de l'inconscient. Je vais chercher mieux et je reviens.

La citation : « Apple obtint même un répit : les critiques dénonçant le sort des ouvriers dans les usines de son partenaire chinois perdirent du poids quand on s'aperçut que l'activiste, écrivain et homme de théâtre Mike Daisey, avait truqué les faits présentés dans sa pièce, *The Agony and Ecstasy of Steve Jobs*. » (p. 232) L'auteur qui ne sait pas faire des index indique qu'Apple a rectifié le tir en prenant des « mesures pour se montrer plus ouvert et répondre aux critiques, notamment en publiant la liste de ses fournisseurs, et en participant à un comité de surveillance chargé de conduire une évaluation indépendante des conditions de travail », etc, etc. (ibid.) Lacune des sources de Daisey : on n'en saura pas plus.

The post was about an owner of a new iPhone finding a series of pictures from the factory in the camera roll of their phone. A few of the images even showed factory workers in their cleanroom jumpsuits. This changed everything for Daisey. Until that point, he had never thought about the actual people who made his gadgets.

Apple's iPhone 5 sold out in its first weekend, with consumers buying over 5 million units. But if you were hoping to get one, don't worry, because

Apple chief executive Tim Cook has assured us that, "We are working hard to get an iPhone 5 into the hands of every customer who wants one as quickly as possible." Nous, ce sont eux, les ouvriers chinois.

The time period between Apple's announcement of a new product and the sale of that product is extremely short, causing a spike in demand from consumers. As millions of orders pour in for a new product, Apple puts tremendous pressure on its supplier factories in China to rapidly meet production demands. This means quickly hiring waves of new young workers who must work long, extraordinarily demanding hours, without enough time to be properly trained.

Haunted Empire – Apple after Steve Jobs, de Yukari Iwatani Kane.

Réplique de Cook : *« Apple a plus de 85 000 salariés qui viennent tous les jours au travail donner le meilleur d'eux-mêmes, pour créer les meilleurs produits du monde, pour laisser leur marque dans l'univers et le rendre meilleur. C'est ça qui est au cœur d'Apple depuis le premier jour et qui y restera pour les décennies à venir ».*

L'iPhone 5 a beau être un « vrai bijou », comme s'enthousiasme le patron du marketing d'Apple, Phil Schiller, l'usine chinoise dans laquelle il est assemblé n'a rien d'une orfèvrerie de luxe. Le reportage d'un journaliste du « Shanghai Evening Post », un quotidien chinois, qui s'est infiltré pendant dix jours dans les chaînes de montage de l'entreprise Foxconn, installée à Taiyuan, en endossant le bleu de travail d'un ouvrier migrant fraîchement embauché, fait froid dans le dos.

Conditions de logement spartiates, hiérarchie aux méthodes militaires, désengagement total de l'entreprise en cas de maladie : la fabrication d'un iPhone soumet les ouvriers chinois à rude épreuve. La tâche confiée au journaliste infiltré, un « honneur » selon son supérieur, consistait à marquer, sur le capot arrière de l'appareil, quatre points à la peinture et

de remettre la pièce sur un tapis roulant. L'opération devait s'effectuer à un rythme infernal : six secondes. « Au bout de quelques heures, j'ai ressenti de violentes douleurs dans le cou et dans un bras, raconte le journaliste. Un ouvrier, en face de moi, obligé de s'allonger à cause de la fatigue, s'est vu obliger de se tenir debout dans un coin pendant dix minutes. »

Le Parisien (20.09.2012)

“But what’s morally repugnant in one country is accepted business practices in another, and companies take advantage of that.” said Nicholas Ashford, a former chairman of the National Advisory Committee on Occupational Safety and Health

Current and former Apple executives, moreover, say the company has made significant strides in improving factories in recent years. Apple has a supplier code of conducts that details standards on labor issues, safety protections and other topics. The company has mounted a vigorous auditing campaign, and when abuses are discovered, Apple says, corrections are demanded.

And Apple’s annual supplier responsibility reports, in many cases, are the first to report abuses. This month, for the first time, the company released a list identifying many of its suppliers.

But significant problems remain.

— “Apple never cared about anything other than increasing product quality and decreasing production cost,” said Li Mingqi, who until April worked in management at [Foxconn Technology](#), one of Apple’s most important manufacturing partners. Mr. Li, who is suing Foxconn over his dismissal, helped manage the Chengdu factory where the explosion occurred.

“Workers’ welfare has nothing to do with their interests,” he said.

In 2010, Steven P. Jobs discussed the company’s relationships with suppliers [at an industry conference](#)

“I actually think Apple does one of the best jobs of any companies in our industry, and maybe in any industry, of understanding the working conditions in our supply chain,” said Mr. Jobs, who was Apple’s chief executive at the time and who died last October.

“I mean, you go to this place, and, it’s a factory, but, my gosh, I mean, they’ve got restaurants and movie theaters and hospitals and swimming pools, and I mean, for a factory, it’s a pretty nice factory.”

Others, including workers inside such plants, acknowledge the cafeterias and medical facilities, but insist conditions are punishing.

“We’re trying really hard to make things better,” said one former Apple executive. “But most people would still be really disturbed if they saw where their iPhone comes from.”

Banners on the walls warned the 120,000 employees: “Work hard on the job today or work hard to find a job tomorrow.”

But the next year (2006), a British newspaper, *The Mail on Sunday*, [secretly visited a Foxconn factory](#) in Shenzhen, China, where iPods were manufactured, and reported on workers’ long hours, push-ups meted out as punishment and crowded dorms. Executives in Cupertino were shocked. “Apple is filled with really good people who had no idea this was going on,” a former employee said. “We wanted it changed, immediately.”

But ultimately, say former Apple executives, there are few real outside pressures for change. Apple is one of the most admired brands. In a national survey conducted by *The New York Times* in November, 56 percent of respondents said they couldn’t think of anything negative about Apple. Fourteen percent said the worst thing about the company was that its products were too expensive. Just 2 percent mentioned overseas labor practices.

Je dis que je suis pris au piège de Jobs parce que le défi est plus grand que je ne pensais en proposant le spectacle comme une farce légère. Et puis je n'ai pas le monopole de l'idée ; je ne suis pas le premier sur le coup. Normal ; je ne suis pas propriétaire de SJ, et il n'est pas étonnant qu'il tente des conteurs d'histoires (storytellers pour les dames). Ce qu'il y a de réconfortant, c'est que Melquiot est passé à côté du sujet (je ne préjuge pas du résultat, je n'ai pas entendu la musique ni vu le spectacle). Il a utilisé les basses astuces de celui qui écrit des pièces, une grande liberté par rapport au matériau et des petites idées : personnification du cancer, entrée bégayante de Billy Budd dans la fable. Je ne vois pas non plus le parti qu'il a tiré du rapprochement de SJ avec Henry V : aucun des deux n'a fait d'études, c'est ça ? Henry V a aussi dirigé une grande entreprise et si lui ne l'avait pas fondée, il la remise sur pied.

Ce qui me dérange davantage, c'est le monologue de Mike Daisey qui lui s'attaque au cas Job et met en cause Apple au sujet de l'exploitation des ouvriers chinois. C'est vrai, la scène se passe aux Etats-Unis et la France est bien ignorante de ce qu'il s'y passe, mais si nous ne voulons pas être trop provinciaux, nous ne pouvons faire comme si *The Excsasy and Agony of Steve Jobs* n'existait pas. Ainsi mon entreprise se situe entre l'opéra d'un côté et le monologue quasi documentaire de l'autre. Mike Daisey ne se cache pas derrière la licence poétique, il prétend dire la vérité, comme un journaliste d'investigation. D'où les ennuis qu'il a eus puisqu'il a tordu quelque peu cette vérité (*"My mistake, the mistake I truly regret, is that I had it on your show as journalism. And it's not journalism. It's theater."* Mike Daisey).

Doc :

Rob Schmitz: *Cathy says you did not talk to workers who were poisoned with hexane.*

Mike Daisey: *That's correct.*

RS: *So you lied about that? That wasn't what you saw?*

MD: *I wouldn't express it that way.*

RS: *How would you express it?*

MD: *I would say that I wanted to tell a story that captured the totality of my trip.*

Ira Glass: *Did you meet workers like that? Or did you just read about the issue?*

MD: *I met workers in, um, Hong Kong, going to Apple protests who had not been poisoned by hexane but had known people who had been, and it was a constant conversation among those workers.*

IG: *So you didn't meet an actual worker who'd been poisoned by hexane.*

MD: *That's correct.*

(extrait de l'émission **This American Life**. Voir, écouter plutôt, les archives sonores en ligne).

Mentir coûte cher aux USA. Daisey a dû se livrer à une véritable rétractation.

Trouver sa place entre l'esthète facile et l'activiste menteur ! Confortable.

Doc : Tears for Fears - *Everybody Wants to Rule the World*

[Gates vs Jobs - Jeux en ligne gratuits sur Jeu.fr](#)

Bataille rap entre Jobs et Gates : *Steve Jobs vs Bill Gates. Epic Rap Battles of History Season 2.*

jeudi 17 avril 2014

Pendant que je m'échine sur le numérique et sa révolution, je vois sur mon écran, qu'une des deux mamies du *Monde* s'extasie sur *Une Année sans été*. Si on reprend cette pièce où l'explosion intérieure rejoint l'explosion extérieure, entendons la Première Guerre mondiale, ça n'a rien à voir avec la commémoration en cours, juré ! La mamie s'illustre encore dans des phrases qui sentent la nouveauté et la hauteur de pensée, telles que : « Et c'est très beau, comme peut l'être une histoire émouvante quand elle est bien racontée. » Pas trop fatiguée ? Je me demande pourquoi je m'énerve : peut-être le fait d'être loin de la France rend les choses dérisoires encore plus dérisoires, donc choquantes à force. Si d'aventure j'avais un lecteur, il aurait le droit d'y voir du dépit.

Le problème avec Steve Jobs, c'est que je ne parviens pas à le détester. Après tout comme personnage, il vaut bien des héros de Balzac. Devrait-on lui en vouloir d'avoir existé vraiment ? Ah ! s'il était le produit d'une imagination romanesque, les commentaires ne seraient pas les mêmes et les éloges iraient au romancier. SJ, il faudrait l'avoir inventé. Si Bellanger a choisi le modèle romanesque balzacien pour écrire l'histoire de Xavier Niel, le Jobs français (?), ce n'est pas un hasard. En même temps, force est de reconnaître que ça ne marche pas. Qu'est-ce qu'écrire un roman à l'ère numérique et sur l'ère numérique ?

Dans ma dernière tentative biographique, je m'arrêtai au garage dans lequel les deux Steve préparent leur avenir. Pas autre chose à en dire que des banalités... Je parle de la fabrication de SJ comme d'un produit. Qu'est-ce qu'il faut comme composants pour que ça marche, sachant que ce mécanisme est nécessairement ridicule ? Ce ne doit être qu'une façon de raconter et une critique de l'entreprise biographique qui n'explique rien. Tous ces datas réunis ne font pas Jobs. Sartre parlait de la constitution de Flaubert.

La question cruciale : comment il rencontre l'électronique. Pourquoi cette passion pour ces machines, et cela très tôt ?

vendredi 18 avril 2014

Retour ce soir à Paris après cette incubation.

samedi 19 avril 2014

Je parlais d'incubation. C'est vrai que je n'ai pas fait grand-chose à New-York, mais j'ai mariné dans le sujet, à ne pas sortir de l'hôtel, comme je faisais.

Écrire le spectacle comme une programmation informatique. Trouver des instructions pour arriver à un résultat. Ce serait lequel ?

Exécuter des lignes de programme, l'une après l'autre.

Données d'entrée, algorithme, donnée de sortie.

L'exemple de la recette de cuisine. Comment préparer un Steve Jobs.

Ou la vérification de processus industriel. Chaque étape est une instruction.

J'aime bien l'idée de branchements conditionnels : certaines instructions doivent n'être exécutées que sous certaines conditions. Différents des branchements sans conditions : aller directement (*go to*) à un autre endroit du programme. Traiter la répétition (compulsion de) au moyen des instructions de bouclage.

Avoir une case mémoire.

Modèle :

"Si"

Si prédicat

Alors faire ceci

Sinon faire cela

"Tant que"

Tant que prédicat

Faire ...

"Pour"

Pour variable allant de borne inférieure à borne supérieure

Faire ...

"Pour" (variante)

Pour variable dans conteneur

faire ...

dimanche 20 avril 2014

« Vivre sans temps mort et jouir sans entrave ».

Steve J entre contre-culture hippie et technologie.

Selon [Charles Shaar Murray](#), « Le chemin qui mène des hippies aux yuppies n'est pas aussi tortueux que beaucoup aiment le croire. Une bonne partie de la vieille rhétorique hippie pourrait parfaitement être reprise par la droite pseudo-libertaire, ce qui s'est d'ailleurs produit. Rejet de l'État, liberté pour chacun de faire ce qu'il veut, cela se traduit très facilement par un yuppisme « laissez-faire ».

lundi 21 avril 2014

Un imam en chef, un an après l'adoption du mariage pour tous, demande de résister à ce bouleversement. Il s'étonne, qu'alors qu'on prône partout le retour à la nature, avec le mariage pour tous, on s'en éloigne un peu plus. Encore la nature. La famille conservatrice, comme phénomène naturel, *one more time*. Heureusement qu'il y a aussi l'ouverture du salon de l'auto à Pékin et que les Chinois ont envie d'acheter des bagnoles. Pas très naturel. Vive le petit 4x4 urbain.

Par hasard, mais il n'y a pas de hasard, j'ai visionné avec plaisir hier le *Traité des passions 3 Des Asters pour Charlotte*. Il y avait une esthétique

là-dedans, et, je trouve, du théâtre. Un peu passé à l'as, ce spectacle, mais on voit aux applaudissements, qu'il y avait un public pour ça. Et aussi, les moyens que ça impliquait ! Il y avait une maison de théâtre derrière. Mais gaffe à la nostalgie. Question dans tout ça de ce que Bourdieu appellerait le « point d'honneur ». Un point d'honneur tout personnel (à mes propres yeux, presque exclusivement). Ou tout simplement la question de la vie remplie (plus ou moins bien) ou de la vie vide (comment dire ?)

Un petit peu requinqué nonobstant. Comme si ma vie n'avait pas été complètement vide (ce n'est pas sans fatuité). Ça me sort de ces mois d'agonie pendant lesquels j'étais sec devant le sujet. En vérité, ce n'est pas de voir ce *Traité* qui m'a sorti d'affaire mais plutôt les idées qui me viennent pour traiter Steve J. Notamment de traiter le matériau biographique sur le mot du programme (?) informatique. Si SJ ne programme pas lui-même, on va, nous, programmer son existence, si je puis dire.

D'aucuns semblent faire la bonne bouche artistique (la gueule, quoi !) quand je parle de ce projet Jobs, comme si j'allais me salir en m'intéressant à un vendeur d'ordinateurs, à un bonimenteur, et, le pire, un type qui a fait fortune. Il a seulement l'inconvénient d'avoir existé réellement : si c'était un personnage sorti de l'imagination d'un Balzac de l'ère numérique, tout serait pour le mieux. Voir plus haut.

Brook : "As a young man, I experimented with everything," he says. Men, women, ideas, drugs. "LSD opened me to perceptions I did not know were there, though I only tried it once."

Gurdjieff.

mardi 22 avril 2014

Leonardo DiCaprio pour camper Steve Jobs

Le Point.fr - Publié le 22/04/2014 à 08:37 - Modifié le 22/04/2014 à 12:57

La star est le premier choix du réalisateur Danny Boyle, engagé pour reprendre les commandes du biopic consacré au patron d'Apple.

Ou :

Dany Boyle serait finalement le réalisateur du prochain film sur la vie de Steve Jobs. Ce ne serait pas exactement un biopic mais un zoom sur les moments forts de la vie du charismatique patron d'Apple.

Basé sur l'excellente biographie de Walter Isaacson dont Sony a acquis les droits après le décès du magnat d'Apple en 2011, le scénario d'Aaron Sorkin ne demande plus qu'à être mis en images. L'histoire ne serait pas véritablement un biopic mais retracerait trois longues scènes. La première sur les coulisses du lancement du Mac, la deuxième sur la période NeXT de Jobs après son départ d'Apple et enfin les dessous de la keynote sur l'iPod. Mais le scénariste de *The Social Network* prévient dans les colonnes de *Variety*, « c'est un peu comme écrire sur les Beatles... Il y a tellement de gens là-bas [dans la Silicon Valley] qui le connaissent et le vénèrent ». On s'attend donc à une histoire un peu mieux ficelée et surtout mieux filmée que le très décevant premier biopic « Jobs » de Joshua Michael Stern sorti en 2013.

Même si la ressemblance entre les deux n'est pas frappante, Boyle peut compter sur les talents d'acteur de DiCaprio, après son interprétation bluffante dans son dernier film, *Le Loup de Wall Street*.

L'exemple de Dylan abandonnant le folk pour passer à la guitare électrique au risque de passer pour un traître auprès d'une partie de son public. Jobs aurait dit : « Dylan ne faisait jamais de surplace. Les artistes qui sont vraiment bons arrivent toujours à un point où ils pourraient faire la même chose pour le reste de leur vie. S'ils continuent de défier l'échec, ce sont toujours des artistes. Dylan et Picasso ont toujours agi ainsi. » (*4 Vies* p.24)

mercredi 23 avril 2014

Deuxième jour de répétition. Quelques idées de ce qui pourrait se passer sur le plateau : qu'il soit le lieu d'une navigation. Dramaturgie du cliquage. À tel endroit, c'est le fichier famille qui est ouvert, à tel autre, le fichier spiritualité orientale, etc. Mais il n'y a pas seulement la souris : il y a le glissement tactile sur la surface de l'écran. Comment rendre compte de cette glisse ? Le brechtien (Google : *Brechtien : rideau coulissant, souvent actionné par les acteurs eux-mêmes pour permettre la distanciation*. Pas mal, non ?) peut-il rendre encore quelques services ?

jeudi 24 avril 2014

Que faire du *Whole Earth Catalog* ? Access to tools and ideas.

Le *Catalogue* faisait une définition large du mot « outil » : outils informatifs — livres, cartes, journaux professionnels, cours et leçons —, ustensiles spécifiques — outils de jardinage, de charpenterie, de maçonnerie, de soudure, des tronçonneuses, des matériaux en fibre de verre, des tentes, des chaussures de randonnée et des tours de potier — mais aussi premiers synthétiseurs et ordinateurs à usage personnel.

Le côté « Do it yourself ».

Mars 1969 : *Appel aux abonnés à écrire au Président des États-Unis Nixon exhortant l'établissement de la terre entière comme un parc national. Mise en place d'un soutien précoce pour les ordinateurs avec une photo d'un club informatique montrant deux calculatrices Commodore.*

1968 : *Men have become like gods. Isn't it about time that we understood our divinity? Science offers us total mastery over our environment and over our destiny, yet instead of rejoicing we feel deeply afraid. Why should this be? How might these fears be resolved?* (Stewart Brand)

Je sèche toujours pour savoir ce qui m'intéresse dans cette affaire Jobs. Quel statut a le comédien ? Il ne s'identifie pas au personnage. Simple

narrateur ? Mais quel intérêt de raconter cette histoire ? Intérêt romanesque : Jobs est un personnage. Au théâtre ?

Comprendre la fortune de Steve J, comment il est devenu millionnaire du jour au lendemain après l'introduction en bourse d'Apple III et malgré le fiasco relatif de l'Apple III.

Ce qui lie Sculley et Jobs, ce n'est pas l'informatique, c'est le *design*. Les charnières et les gonds chez Sculley.

L'usine impeccable : Jobs la visite en gants blancs. Pouvoir manger sur le sol de l'usine.

vendredi 25 avril 2014

Nicky et Stefan au 104. Steve Jobs est un homme du passé.

samedi 26 avril 2014

Steve J m'agace. Quand même pas très intéressant, le guy. Ça me fait des fourmis dans le cortex. Envie d'en finir. Sortie par le cabaret. Plus que par le modèle épique (cartons, etc.)

Steve J et l'art du superlatif. À l'opposé de l'homme ironique. Tout syntagme qui commence pas "the most" et se termine par "in the world".

Une machine peut-elle être conviviale ?

Comme dit Jobs, l'avenir n'est plus ce qu'il était. Du Karl Valentin.

dimanche 27 avril 2014

Les modalités de l'avachissement. J'aime bien ce mot et l'idée du devenir vache.

L'esprit est le chemin. Mais moi, je ne croyais pas à/en l'esprit. Il faudra que je fasse un jour le bilan des dégâts du marxisme sommaire de ma jeunesse. Que de privations intellectuelles là-dedans. La belle expression juive de la « maison d'études ». J'aurais pu faire un bon intellectuel ? Mais je ne crois toujours pas à/en l'esprit, Dieu merci.

Jobs : hier, bien envie de poser mon sac, comme dirait Alain. Vraiment ce type est sans intérêt (pour moi). Au fond, me servir des machines qu'il a aidées à faire naître devrait me suffire. J'ai utilisé toute ma vie des voitures sans me croire obligé d'écrire un tombeau de Ford.

Tombeau de Jobs. Trouver le moyen de parler d'autre chose, mais de quoi ?

À propos de 1989 : [Tim Berners-Lee](#) invente à cette époque le [World Wide Web](#) au [CERN](#) sur un NeXT Computer.

Susuki : « L'essentiel est d'oublier toute idée d'acquisition, toute idée dualiste. En d'autres termes, faites juste zazen dans une certaine position. Ne pensez à rien. Restez simplement sur votre coussin sans rien attendre. Alors vous reprendrez finalement votre nature véritable. C'est-à-dire, votre nature véritable tout simplement reprend » (66) Que se serait-il passé si Jobs était resté sur son coussin sans rien attendre.

Il est difficile de ne rien attendre, n'est-ce pas ? Voir Beckett.

lundi 28 avril 2014

Envie de m'intéresser à Jobs comme de me pendre. Une espèce de peur au ventre. Effet savonnette : je crois attraper quelque chose d'intéressant et ça fout le camp.

Jobs : la fête anniversaire de ses trente ans. Ella Fitzgerald et la mode vestimentaire : cravate noire et baskets. Du cinéma.

mardi 29 avril 2014

Du surplace au 104. Jos essaie valeureusement d'improviser des gags à partir de pas grand-chose et je reste passablement inerte en face de lui. Jobs, la fausse bonne idée ? Il ne suffit pas de dénoncer le néant culturel de toute cette affaire, le côté VRP insupportable et, au fond, méprisant de Jobs. Tout ça est débile, mais je vitupère cette sottise sur un Mac. C'est être sur un bateau et critiquer la navigation. Mais il est vrai que ce projet est vraiment l'envers de l'autre (*Re : Walden*) : gratification littéraire pour l'un, le bagout pour l'autre.

Ceci ne nous empêche pas d'analyser avec de mauvaises intentions le discours creux et infantilisant (mais très maîtrisé et, en cela, efficace) : la liste des adjectifs, le palmarès des machines (depuis l'Apple I jusqu'à l'iPad), la suite des fluctuations de fortune (combien vaut un homme ?). L'accessoire jambes/*apple II* permettant des moments de réflexion ; le jeu de cartes pour distribuer et battre des éléments biographiques, par exemple. Les gags burlesques pour traiter le duo des siliclowns, Jobs et Gates. Mais il faudrait pouvoir retourner par moments la crêpe et être capables de citer du Thoreau. Ou du Beckett ? De la littérature après toute chose.

Ce soir avec Jos aux Bouffes à la première de Brook, *The Valley of Astonishment*. Rien de bien neuf mais de la maîtrise, évidemment. Ça donne du théâtre même si la question du cerveau n'est pas traitée. Il reste au niveau phénoménal, c'est le cas de le dire. « Si nous allons au théâtre, c'est parce que nous voulons être surpris, émerveillés », dit le vieux maître. J'ai horreur de ces généralités. Et surtout, nous sommes tout sauf surpris. Pas émerveillés non plus, mais admiratifs tout de même. Le savoir faire du théâtre. Le public est content et pas trop troublé. Dans le programme, Brook parle de « cette nouvelle recherche autour du cerveau ». Peut-on vraiment parler de recherche ? Autour, peut-être ; à l'intérieur, certainement pas.

mercredi 30 avril 2014

Comment insérer le fichier Thoreau dans cette affaire ?

« Le matin, c'est quand je suis éveillé et qu'en moi il est une aube. La réforme morale est l'effort accompli pour secouer le sommeil. Comment se fait-il que les hommes fournissent de leur journée un si pauvre compte s'ils n'ont passé le temps à sommeiller ? Ce ne sont pas si pauvres calculateurs. S'ils n'avaient succombé à l'assoupissement ils auraient accompli quelque chose. Les millions sont suffisamment éveillés pour le labeur physique, mais il n'en est sur un million qu'un seul de suffisamment éveillé pour l'effort intellectuel efficace, et sur cent millions qu'un seul à une vie poétique ou divine. Être éveillé, c'est être vivant. Je n'ai jamais encore rencontré d'homme complètement éveillé. Comment aurais-je pu le regarder en face ? »

Quel ennui aussi !

La pommeraie, c'est une idée. La hache. Cueillir une pomme : bruit du Mac qui s'allume.

Timeline : la pomme de l'Eden, celle de Newton, puis d'Appleseed, Blanche Neige, Turing, Jobs.

Le héros du jour : John Chapman, né le 26 septembre 1774 à Leominster dans le Massachusetts. Pionnier et missionnaire, il a hérité de son surnom – Appleseed – car il a introduit et planté de nombreux pommiers dans de vastes régions de l'Ohio, de l'Indiana et de l'Illinois.

Des pommes et des ordinateurs. Une « brève histoire de la pomme » Il faudrait plutôt dire : des souris et des pommes.

jeudi 1er mai 2014

Ce spectacle (autour du discours de Jobs) est comme un adieu au langage aussi.

Smartphone tout dans la main ; tout dans les poches : une discothèque, une cinémathèque, une encyclopédie, des dictionnaires, une bibliothèque.

Les pommes pourries de Schiller qui incommodent Goethe

Un nouveau produit qui change tout (« changes everything »). Introduire de nouvelles idées dans le monde.

iPod : it changes the entire world of music industry.

iPhone : Three revolutionary products. Apple is going to reinvent the phone

Hier, nous avons démontré que Steve a été conçu le jour de la mort de Turing, Pentecôte 1954 (le 7 juin). Sans blague.

Au milieu de la journée : vraiment pas ma planète, Jobs. Ça ne lui ferait ni chaud ni froid.

Le [code source](#) et le [code objet](#) des logiciels est protégé par la [convention de Berne](#) concernant les œuvres littéraires.

Aujourd'hui (ce matin) séance d'agonie, pas une idée. On attend Fleury du Maillon ; c'était le Godot du jour. Courtoisie, courtoisie, courtoisie.

Timeline : comment raconter l'histoire de Appleseed et de Turing ?

Appleseed : *From Walt to Woodstock: How Disney Created the Counterculture*. Auteur : Douglas Brode

Neil Gaiman : *American Gods (American Gods, 2001)* - Publié en français en 2002 aux éditions Au Diable Vauvert et réédité en 2004 aux éditions J'ai lu. Prix Hugo 2002

For instance, when tomatoes were introduced into Europe, they were called "love apples".

During the Jewish New Year - [Rosh Hashanah] - it is customary to eat apples dipped in honey to evoke a "sweet new year".

Comparing apples and oranges.

His traveling song or Swedenborgian hymn ("The Lord is good to me..."), which is today sung before meals in some American households.

—"Ooooooh, the Lord is good to me, and so I thank the Lord, for giving me the things I need, the sun and the rain and the appleseed. The Lord is good to me. Amen, Amen, Amen, Amen, Amen

Mais comme Appleseed était contre la greffe (raisons religieuses), ses pommes n'étaient bonnes qu'à faire du cidre.

"Really, what Johnny Appleseed was doing and the reason he was welcome in every cabin in Ohio and Indiana was he was bringing the gift of alcohol to the frontier. He was our American Dionysus

Philip Roth's novel *American Pastoral*, the central character imagines himself as Johnny Appleseed when he moves from Newark to a rural community; in this case the figure stands for an innocent, childlike version of the American pioneer spirit.

John Chapman mourut d'un cancer des testicules.

Chercher autour de la question de l'algorithme.

Descartes : « diviser chacune des difficultés que j'examinerois, en autant de parcelles qu'il se pourroit, et qu'il seroit requis pour les mieux résoudre. »

vendredi 2 mai 2014

Jobs veut faire mentir Théophile Gautier qui proclame dans la préface à *Mademoiselle de Maupin*, que « tout ce qui est utile est laid ».

Essai de penser informatique :

Deux types d'instructions : les instructions conditionnelles, qui permettent d'effectuer une opération dans le cas où une certaine condition est satisfaite et les itérations qui donnent la possibilité de répéter plusieurs fois la même instruction (pour des valeurs différentes des variables !)

Il s'agit d'instructions permettant de n'effectuer une opération que si une certaine condition est satisfaite ou de programmer une alternative entre deux options.

```
if(C) I1  
else I2
```

La partie else I2 est facultative, elle est omise si la suite I2 est vide c'est-à-dire s'il n'y a aucune instruction à exécuter dans le cas où C est évaluée à false.

Une itération permet de répéter plusieurs fois la même suite d'instructions. Elle est utilisée pour évaluer une somme, une suite récurrente, le calcul d'un plus grand commun diviseur par exemple. Elle sert aussi pour effectuer des traitements plus informatiques comme la lecture d'un fichier. On a l'habitude de distinguer les boucles pour (**for**) des boucles tant-que (**while**).

Quelque chose qui ne termine pas (comme risquent de faire certains programmes).

Rechercher dans un texte ...

Il y a au moins un objet que l'ordinateur a tué : la machine à écrire. Tombeau pour la Remington.

La machine électrique de Heiner Müller pour *Quartett*. Celle de Brecht.

(Krzywkowski, Isabelle. *Machines à écrire : littérature et technologies du XIXe au XXIe siècle*. Bulletin des bibliothèques de France [en ligne], n° 3, 2011 [consulté le 02 mai 2014]. Disponible sur le Web :

<<http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2011-03-0107-006>>. ISSN 1292-8399.)

"Nos outils d'écriture travaillent aussi nos pensées", Nietzsche.

Autrement, Nietzsche n'aurait pas attribué le "style télégraphique", [7] qu'il développa en rédigeant *Le voyageur et son ombre*, à ses douleurs oculaires. Pour guider la cécité de cette ombre, il avait prévu d'acheter une machine à écrire dès 1879, année dite "de la cécité".

1889 est généralement considérée comme l'année zéro de la littérature de machine à écrire, cette masse de documents à peine étudiés, l'année où Conan Doyle publia pour la première fois *Une affaire d'identité*. Sherlock Holmes de retour avait trouvé le moyen de prouver que les lettres d'amour dactylographiées (signature comprise) reçues par l'une des premières dactylographes de Londres, ostensiblement myope, étaient l'œuvre de son beau-père criminel impliqué dans un mariage frauduleux. Un anonymat criminel rendu possible par la machine qui incita Holmes à publier, dix-sept ans avant les professionnels de la police, une monographie intitulée *De la machine à écrire et de sa relation à la criminalité*.

Nietzsche :

"Cette machine", fit-il observer, "est aussi délicate qu'un petit chien et source de beaucoup d'ennuis – elle procure aussi quelque divertissement. Maintenant, tout ce que mes amis ont à faire, c'est inventer une machine à lire : autrement je m'effondrerai et je ne serai plus capable de me procurer de nourritures intellectuelles suffisantes. Ou, plutôt : j'ai besoin d'une jeune personne intelligente et assez cultivée pour travailler avec moi. Je pourrais même envisager un mariage de deux années rien que pour ça."

cf. Friedrich Kittler, *Gramophone, Film, Typewriter*

La machine à écrire hier et demain. Textes présentés par Roger Laufer. Institut d'Etude du Livre/Solin, 1982.

Machines à écrire. Des claviers et des puces : la traversée du siècle. *Autrement* n° 146 (juin 1994). Dirigé par Monique Peyrière.

Machine à écrire : Henry Miller définit la sienne comme " a cooperative thing "

Sur son lit de mort, Henry James réclame qu'on lui apporte sa Remington. Paul Valéry affirme qu'il a recours à l'écriture manuscrite lorsqu'il écrit "pour lui" (dans ses *Cahiers*), tandis qu'il dit taper directement à la machine les ouvrages de prose qu'il destine à la publication¹

Kafka réservait l'usage de la machine (celle du bureau) à sa correspondance, notamment avec Felice Bauer, dactylographe professionnelle...

La Machine à écrire, pièce de Jean Cocteau, "Éloge de la machine à écrire" de Michel Butor (*Répertoires IV*, 1974)

Siegfried Kracauer : « Une touche en moins sur la machine à écrire »

Kurt Tucholsky : *Armé d'une machine à écrire*.

Fernando Campos : *L'Homme à la machine à écrire*

Au bout du rouleau : Paul Auster, *L'histoire de ma machine à écrire*

La machine à écrire a fait irruption (et scandale) en musique dès 1917 dans la *Parade* de Cocteau-Satie-Diaghilev-Picasso.

Pangramme :

"Portez ce vieux whisky au juge blond qui fume"

Vers faux.

Johnny Depp serait-il né sur autre planète ? L'acteur a confié au magazine *Look* ne jamais se servir d'Internet et utiliser encore une machine à écrire... Les gens que j'admire n'ont jamais été guidés par l'ambition. Ils étaient animés par la faim, la passion et le besoin, mais jamais l'ambition. Jamais par la question "Comment devenir célèbre ?"

1 "[Le matin] Je me mets à ma table et j'accueille mon état second. Plus tard la faculté d'extériorisation intervient. J'abandonne alors la plume pour la machine à écrire. L'écriture me fatigue, taper est pour moi beaucoup plus agréable." Paul Valéry, "Comment ils écrivent", p. 207-209.

— C'est un accident en ce qui me concerne, un risque professionnel.
Fâché avec les maths.

Johnny Depp, en marge de son métier d'acteur, est également musicien. L'amant de l'actrice Amber Heard, à qui il a promis de lever le pied en matière de fête, a collaboré avec de nombreux artistes au fil des années, jouant par exemple de la guitare sur un morceau d'Oasis ou étant membre actif du groupe P, formé avec des amis, dont l'ancien membre des Sex Pistols Steve Jones ou le musicien Flea du groupe Red Hot Chili Peppers. Quand on lui demande ce sans quoi il ne pourrait pas vivre, l'acteur dresse une liste surprenante de ses objets fétiches. "Normalement quand je voyage, je prends toujours une guitare acoustique, un tourne disque, et quelques vinyles, souvent des disques de blues. Et puis une machine à écrire, une Old Smith Corona très exactement. Voilà, c'est comme ça que je vis. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est d'un ordinateur", ajoute-t-il.

Qu'on pense à Chandler et sa Underwood imbibée de scotch ou William Burroughs qui en fera un objet de fétichisme dans le *Festin nu*, livre-délire (voir le long-métrage de David Cronenberg).

1873: Remington commercialise la première machine à écrire: la «Typewriter»

1914: Apparition de la première machine électrique.

1935: Les machines portatives arrivent sur le marché.

1950: Leroy Anderson compose *The Typewriter*, pièce pour orchestre et machine à écrire.

samedi 3 mai 2014

Ère numérique ou heure de l'hédonisme ?

Des petites séquences commencent à apparaître. La première (mais cela n'a rien de chronologique et ne présume rien de l'ordre des choses dans le spectacle), c'est la brève histoire de la pomme. Il faut que ce soit un peu naïf au commencement (le Paradis perdu), j'allais dire bête pour aller se compliquant jusqu'à introduire Jobs !

Cueillir le fruit défendu avec ses conséquences dont une peut se voir dans Guillaume Tell (2^e épisode), mais comme hors sujet. Mais c'est encore une histoire de violence à laquelle la pomme est liée. Il faut vite en venir à la 3^e station, celle de John Chapman, dit Johnny Appleseed. Jos peut commencer en mimant la scène (comment ?) comme pour les deux qui précèdent mais s'aperçoit que le public français ne comprend pas de quoi il s'agit. Il faut donc recourir aux mots. JC dit JA (1774-1845).

dimanche 4 mai 2014

Du mal à m'y mettre. Du coup, pour retrouver aliment meilleur pour mon esprit, je lis le livre de Janna Levi (*Un Fou rêve de machines de Turing*) que j'avais depuis un moment dans ma bibliothèque sans l'avoir jamais ouvert. Je n'en retiens pas grand-chose, sinon que je ne connaissais à peu près rien de la cinglerie de Gödel mais aussi que toute évocation de cette Vienne-là (celle de l'époque du « Cercle de... ») me ravit toujours. Surtout je ne comprends pas trop ce que l'auteur de ce livre voulait faire.

Vraiment Jobs, ce n'est pas mon truc. Du mal à le faire entrer dans mon écran radar. Je ne décide même pas si le spectacle doit être à charge ou pas. Ce n'est pas non plus un pitre.

Chercher un texte sur la technique ; peut-être : l'interface tactile multipoint...

Disparition des espèces : la machine à écrire.

mardi 6 mai 2014

L'ordinateur et la présence à soi particulière qu'il invente.

Gestes. Dramaturgie de l'instruction. Et celle de la commande. « Rechercher », « sauvegarder », « enregistrer », « insérer », etc. Des expressions comme "tu trouveras ça sur Internet".

Au cœur de ce spectacle, la question de notre rapport à la machine, *one more time*. Mon ordinateur, une extension. Ou nous ne faisons qu'un. « We », comme Lindbergh et son avion.

Jobs « présenté » par son ordinateur. Chacun son tour. Montre-moi ton ordinateur et je te dirai qui tu es. Pièce maîtresse de la conscience de soi. Mon beau miroir. Mon petit monde.

Aveu : mon ordinateur, ça, c'est quelqu'un pour moi. À la vie, à la mort. Je suis déjà plus indifférent envers mon iPhone : il ne sait pas grand-chose de moi : une correspondance (SMS et mails), la liste de mes correspondants et un album de photo, mais guère plus. Quasiment pas d'applications autres que celles fournies par la maison (quelques villes dont la météo m'intéresse). Quant à mon iPad, j'y suis complètement indifférent. Mais mon vieux Mac et moi, c'est une histoire. Dans la pièce à côté, le puissant MacPro flambant neuf est au chômage technique.

C'est la machine qui parle. Dans mon ventre (ma tête, mon cerveau ?) des mots, des mots. Mais des images aussi et l'invitation permanente à la navigation. Je ne voyage que dans mon ordinateur.

Technique et langage : les deux se trouvent dans l'ordinateur.

Tati présentant le dernier iPhone. À l'américaine.

Re : Walden et Citizen J, mon Amérique à moi. Le mot a encore pour moi toute sa charge de rêve. Faudrait-il relire Kafka ? Qu'est-ce qu'il aurait vu et qui nous échapperait ?

American way of life contre art de vivre à la française. Ici : prendre le temps de vivre ; moins travailler, lutter pour moins travailler. Ne pas donner le meilleur de soi-même au patron.

Nicky invente son iCabin. J'aimerais pouvoir nous la payer. Et cette façon qu'il a de venir faire le spectacle précédent dont, pour la première fois dans notre travail, il n'était pas. Tout cela part de la cabane d'Unabomber installée dans un hangar du FBI. De la suite dans les idées. Mais il faut que cette cabane soit parfaite, que Jobs ne devrait pas récuser. Donc elle doit coûter cher. La faire financer par Hermès.

Elle pourrait servir pour une installation récapitulatrice. Enfin la cabane numérique.

Révolution numérique : le personnage de l'Effarouché (Fink).

—(il éteint son ordinateur) Je veux penser en profondeur.

—mais qu'appelles-tu penser ? Si tu es kantien, par exemple, tu suis les instructions de l'algorithme kantien, etc.

À quelles conditions une pensée peut-elle être dite profonde ?

—Bienvenue dans le royaume des humanités numériques.

Ce qui se cache (un peu paranoïde) derrière le mot de *friendly* ? Mon ordinateur est-il vraiment mon ami ?

mercredi 7 mai 2014

"le ordinateur sera social et quotidien" annonce de Georges Perec à propos de l'ordinateur... en 1967

Paulette Percec est en juillet 1967 la destinataire de lettres où Percec découvre, à la Michigan State University où il donne deux conférences, qu'ils ont un ordinateur friand de linguistique sur lequel il se pourrait bien que j'aie un jour étudié les possibilités du PALF.

George Percec | *Le ordinateur pour tous* (1967)

« Ces débuts d'année étant propices aux vœux, je voudrais souligner aujourd'hui, à l'adresse des personnes compétentes, s'il en existe, l'intérêt qu'il y aurait à diffuser de façon massive l'usage domestique des ordinateurs.

J'entends par usage domestique, l'usage individuel, personnel et privé, opposé à l'usage public : les entreprises nationalisées et autres, le Club Méditerranée, la RATP, le PMU, la DST et la TABDT disposent de ordinateurs ; le « Plan Calcul », organisme officiel investi des pleins pouvoirs en application de la loi du 7 novembre 1882, a décidé, c'est-à-dire a calculé scientifiquement, c'est-à-dire avec un ordinateur (ce qui, en bonne logique, fausse le résultat obtenu, puisque, dans ce calcul, le ordinateur est à la fois juge et partie), que, d'ici moins d'un lustre, le ordinateur sera opérationnel, social et quotidien : il donnera l'heure, tirera des chèques, réservera des places, coupera sur mesure, il servira à tout. Eh bien, j'ose le demander : pourquoi pas nous ? A l'heure où le divorce entre l'individu et la société prend des allures de plus en plus tragiques et où fleurissent de partout les psychoses, névroses et acidoses, syndromes de malaises sociaux devant lesquels la science reste souvent désarmée, comment pourrions-nous accepter que l'homme de la rue qui, sitôt franchi sa porte, peut avoir à disposition ces merveilleux outils de la technique et s'en servir à tout instant – dans le métro (vous appuyez sur un bouton et, hop, la machine vous dit quelle est la première direction à prendre, c'est fantastique !), dans les bains-douches (vous tournez une manette et hop, voilà de l'eau chaude ou froide, c'est merveilleux !) – soit, chez lui, aussi désemparé que pouvait l'être feu le père de son père ?

Certes des efforts timides ont été faits pour programmer les machines à laver et les plaques de cuissons. Mais enfin, il est grand temps que la science abandonne les cuisines : il n'y en a que pour elles et c'est tout à fait injuste. »

par [Blandine Masson \(coordination\)](#)

[Le site de l'émission](#)

le samedi de 21h à 22h

58 minutes

L'ordinateur Fantôme de Bertrand Leclair

07.07.2012 - 21:01

Réalisation Michel Sidoroff

Max, conférencier surmené d'une quarantaine d'années, est persuadé d'être l'objet d'une manipulation dont son ordinateur personnel serait le médium, sinon l'ordonnateur : les textes de ses interventions changent du soir au matin, de nouvelles versions, nettement améliorées, s'écrivent pendant son sommeil, des mails aussi bien. Son ordinateur aurait pris la main, écrivant à sa place, lui dictant sa conduite. C'est, du moins, ce qu'il croit ou prétend.

L'ordinateur est-il manipulé à distance ? Mais qui manipule qui, de Max et de son ordinateur à la mémoire longue, tellement plus longue que la sienne ? D'autant plus ambivalent que ses derniers textes lui valent un succès grandissant, Max mène l'enquête, entre délire et réalité ; il multiplie les subterfuges pour piéger ce «horla» d'un nouveau genre, à la lisière du «paranormal», dans nos vies «normalisées» par l'informatique.

Bertrand Leclair a écrit une dizaine de livres, romans et essais, de nombreuses fictions radiophoniques pour France Culture et France Inter, ainsi que la pièce de théâtre Héritages, créée dans une mise en scène

d'Emmanuelle Laborit en janvier 2010, en tournée depuis. Derniers titres parus : *L'in vraisemblable histoire de Georges Pessant* (Flammarion, 2010) et *Dans les rouleaux du temps - ce que nous fait la littérature* (Flammarion, 2011).

Cher écran.... Journal personnel, ordinateur, Internet

[Philippe Lejeune](#)

La Couleur de la vie

Outil ou partenaire ?

Dans la nouvelle *l'Intransigent*(1), Isaac Asimov met en scène un auteur (nommé Abram Ivanov, je pense que l'on peut affirmer sans grands risques qu'il s'agit de lui-même) qui fait l'achat de l'un traitement de texte, et qui voit peu à peu le logiciel corriger automatiquement ses fautes, puis anticiper ses tournures de phrases et ses fautes de style, puis finalement écrire un roman pendant la nuit.

On ne lit pas de la même manière sur le papier et sur un écran. Là où N. Carr dénonce une perte de concentration, un abandon de la lecture linéaire au profit de la « super-navigation » qui court de liens en hypertextes au détriment de l'immersion profonde dans un texte, M. Wolf propose une explication neurologique. En s'appuyant sur le constat que nos circuits neuronaux sont malléables, et sans cesse remodelés par nos médiums de communication, elle montre l'incidence de la lecture web sur notre capacité de lecture approfondie et notre processus de pensée. Notre mode de lecture est ainsi en train de se modifier, par sa dé-linéarisation, et sa tendance à privilégier l'efficacité sur l'immersion et la multiplicité des sources sur l'unicité du contenu.

François Bon, par exemple, raconte dans un témoignage sur le site web de la BNF comment il en est venu à écrire sur ordinateur. Avec le traitement de texte informatique, dit-il, « aucun rituel n'est plus pareil, et [...] évidemment, les premiers à être mangés ont été nos 'brouillons'. Le texte

en cours n'est plus une épaisseur, qu'on gratte, où on coupe et recolle, qu'on feuillette, mais seulement un défilement ». Le brouillon disparaît, et avec lui certains rites dans l'élaboration du code, mais ce sont aussi de nouveaux périls qui surgissent : « Au début c'est dangereux : on écrit sous l'apparence déjà du livre, on pourrait ne pas le corriger, et la surprise serait sévère ».

Bref, le changement de support brise des fétichismes et en crée de nouveaux.

BON, F., « Écrire à l'ordinateur », Site web de la BNF, dossier « L'aventure des livres » [en ligne]. http://classes.bnf.fr/livre/arret/auteur-lecteur/brouillons/05_02.htm (consulté le 10 mai 2012). 6 BON, F., *ibid.*

William Gibson, qui expliquait en 2007 dans une interview à Amazon comment « écrire de la fiction à l'âge de Google ». Dans son dernier livre, *Zero History*, il évoque par exemple des pingouins volants qu'il a trouvés dans une vidéo sur Youtube, et se sert de cartographies en ligne pour insérer dans son livre des lieux

4 CARR, N., « Est-ce que Google nous rend stupides ? » sur InternetActu.net [en ligne]. <http://www.internetactu.net/2009/01/23/nicolas-carr-est-ce-que-google-nous-rend-idiot/> (consulté le 9 mai 2012). 5 BON, F., « Ecrire à l'ordinateur », Site web de la BNF, dossier « L'aventure des livres » [en ligne]. http://classes.bnf.fr/livre/arret/auteur-lecteur/brouillons/05_02.htm (consulté le 10 mai 2012). 6 BON, F., *ibid.*

Didier Van Cauwelaert, Thomas Drimm, œuvre à épisodes que l'éditeur SmartNovel fait paraître uniquement sur téléphone portable.

On compte aux États-Unis 250 000 livres autoédités pour la seule année 2011, soit presque l'équivalent de la production totale des éditeurs américains.

GUILLAUD, H., « Écrire avec les machines » sur InternetActu.net [en ligne]. <http://www.internetactu.net/2012/03/08/lift12-ecrire-avec-les-machines/> (consulté le 10 mai 2012).

GUGLIELMINETTI, B., « Le roman-feuilleton arrive sur le cellulaire » sur LeDevoir.com [en ligne]. <http://www.ledevoir.com/societe/science-et-technologie/257052/technologie-le-roman-feuilleton-arrive-sur-le-cellulaire> (consulté le 10 mai 2012).

<http://ascadys.fantasyboard.net/t11-les-recits-a-mille-mains-c-est-quoi> (consulté le 11 mai 2012)

1 0 <http://monblogessai.wordpress.com/2010/01/30/jeu-decritures-a-1000-mains/> (consulté le 11 mai 2012) 11 Conseil d'Analyse Stratégique, Note d'analyse n° 270 (mars 2012), « Les acteurs de la chaîne du livre à l'ère du numérique » [en ligne].

http://www.strategie.gouv.fr/system/files/2012-03-19-livrenumerique-auteurs-editeurs-na270_0.pdf (consulté le 11 mai 2012).

Dernier roman américain, le romancier Reif Larsen. Ainsi le romancier compare-t-il, avec une pointe d'ironie, les tenants du livre papier à « ces gens de l'ère victorienne qui défendaient les qualités de la bougie face au nouvel éclairage électrique permis par l'invention d'Edison ».

Compagnon : Demain, on aura une *Recherche du temps perdu* où l'on cliquera sur la petite phrase de Vinteuil pour entendre du Franck, du Fauré ou du Wagner.

L'idée repose sur le fantasme du livre infini tel que Borges l'exprime dans *Le Livre de sable* : « un texte dans lequel on entre et dont on sort comme on visite un espace de promenade, une exposition, un musée, une ville »

1964, Jean Boudot : *La Machine à écrire*.

François Bon, écrivain et cofondateur de la maison d'édition exclusivement numérique Publie.net : son blog Tiers-Livre.net constitue, selon lui,

davantage « son » livre, son œuvre totale, que la quarantaine de romans séparés qu'il a publiés sur papier.

Quand le roman de Paul Wilson, *The Tomb*, sorti en 1984, a été republié en 2004, il a retiré la mention de 'magnétoscope' pour lui préfère un 'lecteur de DVD'... Une comparaison : la grande encyclopédie soviétique. Dans les années 50, après la chute de Beria, le chef de la police secrète de Staline, tous les détenteurs d'une encyclopédie furent enjoins de retirer l'entrée 'Beria' et de la remplacer par un article allongé sur le détroit de Bering.

La caméra Beaulieu, véritable « stylo pour filmer » de Godard.

(<Ariane Mayer Sous la direction d'Alain Busson Mémoire de recherche HEC/MAC 2012)

Co-évolution des artefacts et de l'espèce humaine. Pas véritablement de progrès.

La loi de Kranzberg : la technologie n'est ni bonne ni mauvaise ni neutre. (cité par Manuel Castells).

jeudi 8 mai 2014

Que vaut-il mieux ? Un philosophe qui écrit des romans ou un romancier qui philosophe ?

—je préfère un romancier qui écrit des romans ou un philosophe qui fait de la philosophie.

Hier Nicky et son iCabin et Stefan au 104.

À propos de calligraphie (qui est désormais une capacité de la machine) ; on ne va tout de même pas calligraphier soi-même.

Umberto Eco : « Il est désormais bien connu que de nombreux enfants ne savent plus écrire à la main, sinon de laborieuses capitales d'imprimerie ». —ça a commencé avec le stylo à billes.

Voir aussi : *Comment voyager avec un Saumon* du même.

Le fait est que le monde est divisé entre les utilisateurs d'ordinateurs Mac et les utilisateurs d'ordinateurs compatibles MS-DOS. Je suis entièrement convaincu que le Mac est Catholique et le DOS Protestant. En effet, le Mac est contre-réformiste et a été influencé par le "ratio studiorum" des Jésuites. C'est un système gai, convivial, amical, il dit au croyant comment il doit procéder étape par étape pour atteindre - sinon le Royaume des Cieux - le moment où le document est imprimé. C'est une forme de catéchisme : l'essence de la révélation est abordée au moyen de formules simples et d'icônes somptueuses. Chacun a droit au Salut.

(voir aussi : [Et si les systèmes d'exploitation étaient des religions ?](#))

Umberto Eco : Je suis un utilisateur compulsif de Wikipédia, notamment à cause de mon arthrose. Plus ma colonne vertébrale me fait souffrir, plus il m'est difficile de me lever et d'aller chercher la Treccani. C'est pourquoi si je peux trouver la date de naissance de quelqu'un sur Wikipédia, je commence comme cela. Mais de même que j'ai une voiture et que je ne pourrais pas m'en passer, cela ne m'empêche pas de dire quels sont les défauts et les problèmes liés à son usage.

Umberto Eco : “Le livre est une invention aussi indépassable que la roue ou le marteau”

Ou la cuiller.

Robinson Crusoé sur son île aurait eu de quoi lire pendant trente ans avec une bible de Gutenberg. Si elle avait été numérisée dans un e-book, il en aurait profité pendant les trois heures d'autonomie de sa batterie. Vous pouvez jeter un livre du cinquième étage, vous le retrouverez plus ou moins complet en bas. Si vous jetez un e-book, il n'en restera pas grand-chose en bas.

L'homme d'Internet est un homme de Gutenberg parce qu'il est obligé de lire, énormément.

vendredi 9 mai 2014

Livre électronique-Shakespeare, Oxford (cf Isaacson)

The head of the parade : le devant de la scène

Le truc jamais fait avant vous (la première fois au monde)

Ça va être juteux pour vous

Jouer aux quilles (skittles)

Le geek mène une double-vie : « IRL » (in real life), il a son état-civil, et sur le net, il possède un ou plusieurs avatars, une identité virtuelle par laquelle il est connu de gens qu'il n'a peut-être jamais rencontrés. Et dans ce monde aussi mouvant et multiple que celui de l'hindouisme aux innombrables incarnations (avatars), le geek se meut comme un poisson dans l'eau. Par le biais d'Internet, des gadgets technologiques, des mondes imaginaires, le « no-life » aspire à une autre vie.

Brève mais vigoureuse critique d'une technophobie bien française, et bien présente dans les milieux universitaires ; cette critique est aussi salutaire que réjouissante, tant la position obligée de certains est le rejet méprisant, voire la dénonciation imprécatrice -comme si la raison commandait absolument de tenir la Technique pour une menace mortelle sur l'authenticité du « Dasein » : la Technique est le Destin de l'Occident, disent certains heideggériens, or elle représente un péril mortel, donc seul un Dieu pourrait nous sauver... La Technique se voit alors chargée de tous les maux, véritable bouc-émissaire, que -déploreront certains- on ne peut plus tuer, aujourd'hui, qu'en esprit.

Ce n'est que devant 2001, l'Odyssée de l'espace que l'on peut être ému de l'agonie d'un ordinateur. Dans la réalité, cela nous fait juste enrager.

samedi 10 mai 2014

10 mai !

Arts numériques : retard scolaire, comme dirait Alain.

Les arts visuels se sont bien plus emparés de l'informatique que ceux de l'écrit n'ont pris en compte la révolution numérique.

L'art à l'ère du McDo. Performance : Warhol mangeant un hamburger (4'27). Est-ce qu'on pourrait imaginer une performance de Beckett buvant un verre de whisky ?

Ou faisant un portrait numérique de Deborah Harry.

Aller voir, à ce compte, du côté de Cory Arcangel. Notamment pour la question du paysage : nous aurions pu bricoler bien davantage les paysages de Thoreau, il me semble. Réfléchir davantage à la question du numérique.

Un peu à côté : le confort comme idéal technique. Ne ressentir aucune sensation thermique.

dimanche 11 mai 2014

Banking on the Body (Kara W. Swanson). En 1929, on payait à Boston 60cts un « quart » de lait à une femme.

À propos de science, je n'ai pas trouvé dans *Nature* le papier sur la découverte de Floyd Romesberg qui a ajouté deux lettres (X et Y) à l'alphabet de l'ADN.

Voici ce que j'avais envoyé à Denis pour Antatanarivo:

Titre : » *Prométhée* était vraiment une tragédie. »

Il n'y a pas si longtemps, la science nous promettait d'émanciper l'homme, de le libérer de la superstition religieuse, en lui assurant bien-être, santé et bonheur. Désormais, c'est à dire depuis le champignon d'Hiroshima dont l'éclair aveugla les Lumières, depuis Dolly et les tripatouillages sur le vivant, depuis que les ordinateurs ont reconfiguré nos cerveaux, la science et sa fille la technique (au fait, sa fille ou sa

mère ?) alimentent nos peurs et nos doutes : on ne sait plus si elles sont bonnes ou si elles sont méchantes. Cette science prométhéenne a rendu l'homme capable de faire sauter la planète, de rendre, en attendant, la nature invivable, et que dire de l'espèce humaine dont l'unité et la survie sont mises à mal. La science était l'épopée de l'esprit humain ; le destin scientifique et technique se raconte maintenant comme la chronique d'une tragédie annoncée. « Ça va finir, ça va finir encore », disait Beckett. Le théâtre qui a toujours été la boîte noire du tragique de la condition humaine ne peut rester indifférent. A-t-il pour autant les moyens de répondre à ce défi ?

jfp, mars 2014

Il faut que je m'en débrouille maintenant.

Il y avait une promesse de Prométhée. Le paradis perdu de la science galiléenne.

lundi 12 mai 2014

Johnny Appleseed curieux Dionysos américain.

J'ai repris hier *1984*. C'était comme si je découvrais le livre, comme si je ne l'avais jamais lu... J'en suis même convaincu et puis je vois un trait de crayon page 48, signe d'une lecture antérieure, qui cochant la phrase suivante : « Il comprit que le tragique était un élément des temps anciens, des temps où existaient encore l'intimité, l'amour et l'amitié, quand les membres d'une famille s'entraidaient sans se demander au nom de quoi. » Je me reconnais bien là (dans le fait d'avoir noté une remarque sur le tragique). Autre temps. Un temps où je rêvassais à mon grand opus sur le tragique. Velléité, quand tu nous tiens.

Je ne sais toujours pas comment m'y prendre avec les Jobs après trois semaines d'agonie au 104. Rien ne m'intéresse dans ce personnage ; pas mon monde, décidément. Alors que Turing, oui, même si le cerveau de Jobs est davantage à la portée du mien que celui de Turing, évidemment.

C'est peut-être qu'entre intellectuels, on se comprend toujours. Où est le sujet ? Où y a-t-il un peu d'affect ? Mon ordinateur et moi ? C'est vrai que cette machine a changé ma vie.

D'où aussi ce truc pathétique de vouloir à tout prix marier Jobs à Thoreau. Les affinités, malgré tout, restent minces, la pirouette un peu grossière. C'est pourtant ce qu'il y a de plus solide dans l'affaire.

Madagascar. *Prométhée* était vraiment une tragédie. Allons bon : que faut-il que je raconte là-bas si loin ? Et comment inscrire mon petit travail dans cette aventure ? L'entrée est bien sûr Galilée, et mon approche somme toute paradoxale, parce que je ne parle pas vraiment du changement de paradigme dans ce spectacle. Ou de manière très périphérique.

Il est certain que, pour le dire de manière lumineuse, le champignon d'Hiroshima marque la fin des Lumières en tant qu'elles portaient un idée émancipatrice etc., de la science. S'ensuit une ambivalence de la science, car on ne peut pas dire non plus qu'il s'est agi d'un simple reversement du bien au mal. Mais une certaine croyance en la science s'est perdue. Celle que professait le Galilée de Brecht : je crois en la raison de l'homme. Les choses se sont compliquées. Je peux trouver un passage de *Tournant* à commenter. Les autres pièces à citer (à comparaître) : trouver quelque chose dans les Darwin : le cerveau trop gros. Et enfin *Ex vivo* pourrait être mis à contribution.

Remplacer la croyance par le vertige.

Je ne suis pas un enfant de la balle : est-ce rédhibitoire ?

mardi 13 mai 2014

Poe aussi avait des parents adoptifs.

Retrouvé dans un vieux carnet (fichier) :

La psychologie n'est pas mon fort.

Je ne redoute rien tant que l'exaltation.
Je ne vais pas bredouiller mon désespoir.
On me dit que mon incapacité à inventer des personnages trahit une
indifférence pour les personnes !
Payer la culpabilité d'être né par celle d'avoir enfanté.

Aimer par l'intelligence; comprendre par le cœur. (*rires*)

Entre un homme fait et un homme ni fait ni à faire, je choisis le
second.

Je ne puis douter que je doute, comme dit l'autre.
Pourquoi la question : pourquoi pense-t-on ? aurait plus de réponse
que celle : pourquoi vit-on?

Différence entre une erreur et un mensonge : le soleil tourne autour
de la terre; en 1939, la Pologne a envahi l'Allemagne. Et le triangle qui
rit?

Seules les bonnes gens sont capables d'avoir mauvaise conscience.

Pas beaucoup avancé depuis.

Retrouvé aussi l'idée de surséance chère à Montaigne (de surseoir),
suspension du jugement.

Qu'est-ce que ce geste mortifère de revenir sur mes pas ? Quelle reprise ?
Quel livre au bout ? pour le moment, la conférence.

mercredi 14 mai 2014

Le Monde nous explique que la communauté scientifique est de plus en
plus d'accord (avec elle-même ?) pour affirmer la continuité biologique
entre l'animal et l'homme. Ce n'est pas une découverte ! Le nouveau,
c'est ce qu'en fait la communauté des nouveaux curés.

jeudi 15 mai 2014

Déjeuner avec Gérard Berry. Il pense que Jobs fut vraiment un
visionnaire. The first are the winners. L'informaticien et le pataphysicien.
Pas un penseur tragique ; assez ravi de la vie. J'ai eu du mal à entrer en

matière (la mienne). Nous parlons plus de la croyance et du temps que de Jobs.

dimanche 18 mai 2014

Arrivé hier soir à Tananarive (Antananarivo). Tananarivé.

Demain la peste.

Omnia denique sancta Deum delubra replerat corporibus mors exanimis onerataque passim cuncta cadaveribus Caelestum templa manebant, hospitibus loca quae complebant aedituentes. Nec iam religio Divum nec numina magni pendebantur enim : praesens dolor exsuperabat. Nec mos ille sepulturae remanebat in urbe, quo prius hic populus semper consuevit humari; perturbatus enim totus trepidabat et unus quisque suum pro re praesenti maestus humabat. Multaque res subita et paupertas horrida suasit ; namque suos consanguineos aliena rogorum insuper extracta ingenti clamore locabant subdebantque faces, multo cum sanguine saepe rixantes, potius quam corpora desererentur.

aedituo, as, are : être gardien de temple **alienus**, a, um : d'autrui, étranger **cadaver**, eris, n. : cadavre **caelestis**, e : céleste, du ciel - subst. habitant du ciel **clamor**, oris, m. : clameur, cri

compleo, es, ere, pleui, pletum : remplir **consanguineus**, a, um : du même sang, consanguin **consuesco**, is, ere, sueui, suetum : s'habituer **cuncti**, ae, a : tous ensemble **delubrum**, i, n. : temple, sanctuaire **desero**, is, ere, ui, desertum : abandonner **divus**, i, m. : dieu, divinité **exanimus**, a, um : privé de vie, mort, inanimé **exstruo**, is, ere, struxi, structum : accumuler, construire, élever **exsupero**, as, are : s'élever, apparaître au-dessus ; prévaloir, l'emporter **fax**, facis, f. : torche **horridus**, a, um : hérissé, terrible **hospes**, itis, m. : l'hôte **humo**, as, are : enterrer, inhumer **ingens**, entis : immense, énorme **insuper**, inv. : au-dessus **loco**, as, are : placer

Il n'est jusqu'aux divins sanctuaires que la mort n'ait comblés de corps inanimés ; et ces temples des dieux célestes partout demeureraient chargés de cadavres, hôtes dont leurs desservants les avaient encombrés.

Ni la religion désormais, ni les puissances divines ne pesaient plus guère, la douleur présente les dépassait. Plus ne subsistaient dans la ville les rites de sépulture que ce peuple toujours observait pour l'inhumation. Tout à son trouble il s'agitait, et solitaire chacun, comme il pouvait, enterrait les siens dans l'affliction. L'urgence et la misère inspirèrent bien des horreurs. Sur des bûchers dressés pour d'autres, des hommes plaçaient à grands cris ceux de leur sang, approchaient la torche, engageaient des luttes sanglantes plutôt que d'abandonner les corps.

LUCRECE, De Natura Rerum VI, 1272-1286. La Peste d'Athènes.

Ou :

Tel jadis, emplissant d'épouvante les plaines
 Et les chemins déserts, s'abattit sur Athènes
 Un tourbillon de mort, sombre calamité,
 Fléau qui d'habitants épuisa la cité.
 Née au fond de l'Egypte, à travers l'étendue
 Des cieus, des vastes mers, la peste descendue,
 Vint se fixer aux murs de Pandion ; et tous,
 Tous, par milliers frappés, succombaient sous ses coups.
 D'abord un feu cuisant s'allume sous le crâne,
 Puis un éclat diffus des yeux rougis émane ;
 D'ulcères obstrués, les canaux de la voix
 Se ferment ; un sang noir inonde leurs parois ; 1160
 Le flux gagne la langue, interprète de l'âme,
 Qui, raide, appesantie, âpre au toucher, s'enflamme
 Et s'épuise. Bientôt, l'écoulement vainqueur
 Occupe la poitrine et, poussant jusqu'au cœur,
 Investit l'existence en son fort poursuivie ;
 C'en est fait des remparts qui protégeaient la vie.
 La bouche empoisonnée exhale un souffle impur,
 Rance odeur de voirie et de cadavre mûr.
 Les forces de l'esprit languissent ; tout succombe ;
 Le corps exténué touche au seuil de la tombe.
 Sur les victimes plane une anxieuse horreur ;
 Puis ce sont des sanglots et des cris de terreur,
 Compagnons assidus d'affres intolérables ;
 Raidissant, contractant les nerfs des misérables,
 Les soubresauts fréquents des muscles convulsés
 Épuisent nuit et jour des corps déjà lassés.
 La peau n'eût pas trahi le secret incendie ;
 La main n'y constatait qu'une ardeur attiédie ;
 Mais partout s'empourpraient sur le corps ulcéré

Des chancres sourds, pareils à ceux du feu sacré,
Calcinés en dessous par une flamme intense.
Car le feu jusqu'aux os dévorait la substance.
Au fond de l'estomac la fournaise couvait.
Le plus mince tissu, le plus léger duvet
Ne leur servait de rien contre un mal sans ressource.
Toujours au vent, au froid, dans l'eau, dans quelque source
Glacée, ils plongeaient nus leurs corps en feu. Souvent,
Inclinés sur les puits, ils tombaient en avant,
La bouche ouverte. En vain ! La soif inextinguible
Leur eût fait d'un déluge une goutte insensible.
Nul répit ; seulement une sombre torpeur.
Épuisés, ils gisaient. Muette de stupeur,
La médecine en deuil suivait leur agonie,
Pendant que, distendu par des nuits d'insomnie,
Dans l'orbite roulait le globe ardent des yeux.
D'autres signes de mort apparaissaient en eux :
Un grand trouble d'esprit dans l'angoisse et la crainte,
L'air hagard, la fureur en leur visage empreinte,
Le sombre froncement du sourcil, un bruit sourd
Qui tinte dans l'oreille émue, un souffle court 1200
Ou bien rare et profond, le cou toujours humide
Et comme reluisant d'une sueur fluide.
Une toux rauque arrache aux gosiers essoufflés
D'affreux petits crachats, jaunâtres et salés ;
Les doigts crispent leurs nerfs, le corps tremble, et sans trêve
D'un progrès sûr, le froid victorieux s'élève
Des pieds au cœur. Enfin, vers le fatal moment,
Le nez, pincé du bout, s'amincit, comprimant
Les narines ; l'œil rentre et la tempe se creuse ;
La peau rude se glace ; une ouverture affreuse
Entre les dents grandit ; le front tendu ressort.
Et les voilà couchés dans la rigide mort !
Rarement la blancheur de la huitième aurore,
De la neuvième au plus, les éclairait encore.
Quelqu'un d'eux passait-il ce terme par hasard,
Attendu par la mort il succombait plus tard.
Le poison était là, dans les hideux ulcères,
Dans le flux noir sans fin épanché des viscères.
Parmi de cruels maux de tête, avec le sang
Corrompu, comme un fleuve à plein nez jaillissant, 1220
Coulait la force vive et la chair tout entière.
Chez celui qu'épargnaient ces pertes de matière,
Le virus descendait dans les nerfs, dans les os,
Jusques aux profondeurs des conduits génitaux.
Ceux-ci, pris de terreur devant le seuil suprême,
Pour vivre, au fer livraient leur virilité même :

Ceux-là restaient sans pieds, sans mains, d'autres sans yeux :
Ce peu dévie encor leur était précieux,
Tant la peur de la mort possédait tout leur être !
Plus d'un ne savait plus même se reconnaître ;
D'avance l'oubli morne environnait leurs sens.
Les corps sans sépulture, affreux amas gisants,
Couvraient les places. Loin de l'odeur délétère
Fuyaient les animaux de l'air et de la terre ;
S'ils goûtaient au charnier, la mort suivait de près.
Nulle bête la nuit ne sortait des forêts,
Nul oiseau, dans ces jours, n'errait à l'étourdie,
Sans attirer sur eux l'horrible maladie.
La plupart languissaient et mouraient. Tout d'abord
Les chiens jonchaient la rue, attendant que la mort
Vînt arracher le souffle à leur troupe fidèle.
Sans pompe, les convois s'enlevaient pêle-mêle.
Point de commun remède assuré. Le trésor
Auquel l'un avait dû de voir les cieux encor,
D'ouvrir la bouche aux flots de la brise vitale.
Pour l'autre était la perte et la coupe fatale.
Mais le pire symptôme et le plus désastreux,
C'était qu'en se sentant frappés, les malheureux,
Comme des condamnés, défaillants, le cœur morne,
Dans la prostration d'un désespoir sans borne,
Ne voyaient que la mort et mouraient de la voir.
Pour comble, nul obstacle au morbide pouvoir ;
Par la contagion transmise sans relâche,
La peste accumulait ses victimes. Le lâche
Que l'amour de la vie et la peur de la mort
Entraînaient loin des siens, juste retour du sort !
Puni par l'abandon, la honte et la misère,
Périssait d'une mort sinistre et solitaire,
Comme un mouton des champs, comme un bœuf oublié.
Ceux qu'avaient retenus la pudeur, l'amitié, 1260
La caresse des voix gémissantes, prodigues
D'eux-mêmes, succombaient, trahis par leurs fatigues.
Oui, telle était la fin réservée aux meilleurs.
Quand ils revenaient pleins d'amertume et de pleurs,
Las d'avoir enfoui tout un peuple de frères,
Le chagrin les couchait sur leurs lits funéraires.
On ne voyait personne, en ces temps de malheur,
Qui n'eût sa part de maux, de morts, et de douleur.
La maladie au fond des chaumières se rue.
Pâtre, bouvier, vaillant conducteur de charrue,
Ils sont tous là, brisés, gisants sur leurs grabats.
La pauvreté les livre, ils n'échapperont pas.
Là, sur leurs parents morts les enfants rendent l'âme !

Partout la même horreur eût frappé tes regards.
Des campagnes aussi la mort de toutes parts
Avec les paysans refluaient vers la ville ;
A la première atteinte, ils y cherchaient asile.
Leur foule envahissait les cours et les maisons,
Entassant pour la mort de faciles moissons. 1280
Beaucoup, brûlants de soif, près de quelque fontaine,
Roulaient en pleine rue et râlaient, hors d'haleine,
Pour avoir abusé de la douceur des eaux.
Dans les quartiers du peuple, erraient, ceints de lambeaux
Sordides, tout couverts de répugnante ordure,
Des êtres demi-morts, tombant en pourriture ;
Les os saillants perçaient l'épiderme ulcéré,
Sous des croûtes de pus déjà comme enterré !
Les morts avaient rempli même les sanctuaires.
Des temples les gardiens faisant des ossuaires
D'hôtes inattendus encombraient les saints lieux.
Qu'importaient les autels? Qu'étaient-ce que les dieux,
Au prix de la douleur présente? Les usages
Par ce peuple observés durant le cours des âges,
Cessaient de présider aux obsèques.
Chacun, Seul et tout à son deuil dans le trouble commun,
Inhumait de son mieux son compagnon de peines.
Que d'étranges forfaits, que d'attaques soudaines,
Par l'affreux dénuement et l'audace inspirés !
Souvent, sur des bûchers pour d'autres préparés,
Des passants déposaient les restes de leurs proches :
Et, la torche baissée, en gardaient les approches ;
Et, parmi les clameurs, ils luttaient corps à corps,
Prêts à mourir, avant d'abandonner leurs morts.

samedi 24 mai 2014

Excursion dans un village pesteux hier. D'abord rencontre avec le docteur Rakotobe (Jean-Evariste) à Miarinarivo. Puis le chef de district nous reçoit (son fils a eu la peste). Ensuite village sous les geysers. La petite fille aux yeux métalliques. Et l'effondrement qui s'ensuit. Une petite misérable vaut bien un cheval qu'on bat.

La conférence de l'autre soir, moins désastreuse pour moi que pour le public (du reste inexistant).

La peste considérée par l’OMS (?) comme maladie négligée. Négligeable ?
—parce que vous n’êtes plus concernés, me dit Mino.

samedi 31 mai 2014

C’est ce qu’on dit, changer les meubles dans la chambre d’un aveugle.

Deaf (Rotterdam) : «Les technologies de l’information donneront accès à tout le savoir humain, où que vous soyez dans le monde»

«Tous ces gadgets électroniques ne sont que machines à aliénation qui nous séparent de nos corps et de nos sens. Dans chaque échange, chaque interaction, un média s’intercale désormais entre nous, fruit des fantasmes puérils d’adolescents mâles.» L’homme qui parle ainsi n’est pas un dangereux luddite, ni un membre de Stop the Cyborgs (l’association anti Google Glasses), mais un urbaniste américain, expert en informatique ubiquiste, Adam Greenfield. Auteur d’un pamphlet contre la ville intelligente, il dresse un tableau apocalyptique de la situation. L’environnement est devenu tellement toxique que, d’après lui, seuls survivront les méduses géantes, les bactéries et le cancer.

Ronald Wright, auteur du best-seller *A Short History of Progress*, constatait que «Homo sapiens est toujours précédé d’une sale odeur d’extinction»

Si trois millions d’années ont été nécessaires pour passer de la pierre taillée au fer fondu, trois mille ont suffi pour passer du fer à la bombe H, aberration d’une humanité au bord de l’autodestruction.

Re : Walden ? on pourrait logiquement être tenté de retourner vivre dans les bois, renouer avec ce pseudo Eden perdu, comme les familles photographiées par Lucas Foglia dans sa série *A Natural Order* présentées dans l’exposition.

Le designer Ruben Pater a réalisé *un Drone Survival Guide*, en 27 langues, pour se cacher des robots volants.

Les limites du toujours puces

Marie LECHNER Envoyée spéciale à Rotterdam 28 mai 2014 à 18:06

Les casques de réalité virtuelle de Monobanda permettent de se voir du point de vue d'un oiseau. Les casques de réalité virtuelle de Monobanda permettent de se voir du point de vue d'un oiseau. (Photo Monobanda)

FESTIVAL

Un festival néerlandais se penche sur la fuite en avant numérique qui mène l'homme à sa perte.

Ouvert en janvier 2013, le Het Nieuwe Instituut, niché à Rotterdam dans un impressionnant bâtiment dédié à l'architecture, au design et à l'éculture, accueillait la semaine dernière Deaf, le festival d'art électronique néerlandais qui, pour ses dix ans, passait au scalpel l'idéologie du progrès. «Les technologies de l'information donneront accès à tout le savoir humain, où que vous soyez dans le monde» : ce mythe de l'ère numérique, promesse de plus de liberté, de démocratie, de justice a du plomb dans l'aile à l'heure où le bourdonnement des drones a remplacé celui du frigo comme symbole de modernité et où l'on assassine des humains sur la base de leurs métadonnées.

. Depuis la nuit des temps, les civilisations les plus brillantes reproduisent les comportements qui les mènent invariablement au désastre, se précipitant dans ce qu'il appelle «the progress trap» (le piège du progrès, thème du festival), portées par cette «foi stupide» qui veut qu'innovation rime forcément avec amélioration. D'après le moraliste Wright, l'idée que les technologies vont nous sauver se perpétue en dépit du bon sens, dans une époque caractérisée par une accélération sans précédent : si trois millions d'années ont été nécessaires pour passer de la pierre taillée au fer

fondu, trois mille ont suffi pour passer du fer à la bombe H, aberration d'une humanité au bord de l'autodestruction.

Après un tel état des lieux, on pourrait logiquement être tenté de retourner vivre dans les bois, renouer avec ce pseudo Eden perdu, comme les familles photographiées par Lucas Foglia dans sa série A Natural Order présentées dans l'exposition. Réapprendre l'autosuffisance en chassant le cerf ? Pas sûr pour autant qu'on puisse échapper à l'étreinte électromagnétique. Les drones sont aussi utilisés pour repérer les braconniers et les fermes cannabiques, comme l'expliquait le lieutenant-colonel Pietr Mink, de la défense néerlandaise, invité au passionnant séminaire The Drone Salon, rassemblant juristes, défenseurs des droits de l'homme, architectes et artistes pour discuter de cet objet qui plane en zone grise. Ce qui a amené le designer Ruben Pater à réaliser un Drone Survival Guide, en 27 langues, pour se cacher des robots volants.

Projet Electronic Countermeasures du think tank londonien Tomorrow's Thoughts Today.

Rinie Van Est : *Intimate Technology*.

dimanche 1er juin 2014

Essai d'investigation cinématographique, dit Godard. Casser toutes les techniques de constitution d'un discours ou d'une œuvre d'art. Une caméra pour chaque œil. Nihilisme pour finir ? Il reste à peindre ce qu'on ne voit pas, comme dirait Monet. Le chien est l'avenir de l'homme. Cynisme avant d'éteindre tout. Bien aimé l'utilisation de l'iPhone. Google pour Soljenitsyne et Ellul. Pas mal.

Promiscuité ? À force, le chien de Godard (d'Anne-Marie M) a le même regard que lui.

JLG : On ne peut pas tout sauver. Vous n'allez pas transformer les pyramides d'Egypte en tour Montparnasse. On peut les entretenir, un peu

mais pas trop. On ne va pas sauver chaque saison les feuilles qui deviennent automnales.

Monet, qui a écrit : *«Ne pas peindre ce qu'on voit, puisqu'on ne voit rien, mais peindre ce qu'on ne voit pas.»*

lundi 2 juin 2014

Et il va falloir (j'aurais aimé écrire : et il faudrait avec un point d'exclamation à la fin) que je m'humilie à demander aux membres de la commission de la Drac (certains) de m'épargner et de ne pas tenir compte des mes insuffisances d'artiste bureaucratisé (je n'entre pas dans les normes de production). Mieux vaudrait une retraite orgueilleuse dans je ne sais quel Rolle de département, de même que j'ai été considéré comme un Godard de département, le neuf-trois, en l'occurrence. A l'époque, ce genre de formule n'avait pas encore cours.

Ce soir : discussion avec Julia sur la fille d'alliance à Bordeaux. L'intéressant au théâtre serait de faire entendre le discours très masculin (sens ?) de Montaigne dans la bouche d'une femme.

mardi 3 juin 2014

« Le manque de narratif » ; on entend de telles expressions.

mercredi 4 juin 2014

Le chat de Chris Marker ou le chien de JLG ?

Le 1/3 de la population chinoise est né après juin 1989. Je relis *1984*, ce qui résonne bien, consonne avec l'oblitération du passé en Chine.

—qu'est-ce qui s'est passé le 4 juin 1989 ?

—tais-toi et fais tes devoirs si tu veux faire des études.

—qu'est-ce qui s'est passé le 4 juin 1989 ?

—je ne vois pas.

—qu'est-ce qui s'est passé le 4 juin 1989 ?

—si tu veux commémorer ça, tu n'as qu'à aller à Hong-Kong.

1984 toujours : un journaliste de l'AFP s'est vu ordonner d'effacer les photos prises lors d'une échauffourée entre des policiers et des piétons chinois désireux de se rendre sur la place et exaspérés par ces contrôles.

Une société heureuse dans laquelle on aurait supprimé le mois de juin.

Les machines et moi.

Désir technique : enfant (ou presque adolescent), je me souviens d'objets ardemment désirés par moi : vers 12 ans, le petit appareil Brownie Flash (que j'ai encore). Je notais au jour le jour dans mon journal de l'époque : « j'ai de plus en plus envie de la Brownie Flash ». C'était sincère. J'aimais sa forme (elle ne ressemblait pas à un appareil de photos traditionnel), sa matière (la bakélite était un indice de modernité), le goût du design déjà ! En regardant une photo de cet appareil sur Internet (le mien est à La Roque, dans le vide d'une table de nuit, visible depuis ma table de travail), je suis encore ému. Et j'ai tout à fait en mémoire la boîte en carton de chez Kodak (aux couleurs de Kodak) qui renfermait l'objet qui avait été tant convoité. Je faisais des économies pour me l'acheter. Doux supplice de l'attente.

J'eus ensuite (vers 15-16 ans) un coup de foudre pour un petit magnétophone à vendre chez le vendeur de radios et télévisions du coin. Enregistrer me fascinait : hélas ! la machine était assez moche et fonctionnait très mal : c'était une déception permanente. Il me fallut quelques années avant que je puisse m'offrir un Uher, acheté en Allemagne, si je me souviens bien, et qui m'accompagna longtemps. Je ne sais pas ce que j'en ai fait. Bel objet aussi.

J'entretins des relations moins affectueuses (moins pleines d'affects) avec mes machines à écrire et plus tard mes ordinateurs. L'usage de l'ordinateur transforma ma vie intellectuelle, favorisa mon travail théâtral, mais, bien que j'aie conservé et machines à écrire et ordinateurs, il n'y a

pas beaucoup de fétichisme là-dedans. Peut-être ma première Remington, historiquement entre la Brownie Flash et le magnétophone...

Quant aux autres machines, ma préférence maniaque alla longtemps (jusqu'à il y a une dizaine d'années) aux mécaniques roulantes. Du Vélosorex à de plus fortes cylindrées. Le bruit d'un moteur à explosion, surtout son démarrage, m'émeut toujours.

La Brownie Flash est un *device* qui a dû ou aurait pu plaire à Jobs.

jeudi 5 juin 2014

Ah ! se relire !

vendredi 6 juin 2014

Je regarde (visionne) jusque tard certains de mes spectacles (alibi, la traque aux écrans pour jeudi) avec un brin de complaisance et pas mal d'émotion. On dit qu'au moment de mourir on se repasse sa vie en accéléré.

samedi 7 juin 2014

Lavage de cerveau par le tennis à la télévision (iPad, en fait). Hier aussi feuilleté *Le Bluff technologique* en regardant Roland Garros. Je suis étonné par le manque de sérieux d'une analyse guidée surtout par les préjugés. C'est vraiment très approximatif (la preuve, il s'appuie sur Edgar Morin), peu lucide sur l'avenir, etc. Et quel curé ! « La foi et la pensée de la foi obéissent à d'autres règles que la pensée scientifique, mais ce sont bien des règles de la raison ! » On dirait du Benoît 16 ; ça nous avance. Il dénonce à tout bout de champ l'idéologie de la science, mais, question idéologie, justement, on le prend la main dans le sac à chaque page.

Testart à la rescousse, of course : « c'est en amont de la découverte qu'il faut faire des choix éthiques ». Il faudrait donc connaître la découverte et ses effets avant de la faire.

Impuissance de ces discours dénonciateurs. Qu'est-ce qu'ils veulent qu'on dise à ceux qui les tiennent ? Qu'ils avaient raison ?

Il y a 60 ans, Turing croquait sa pomme. Jos m'a signalé il y a quelques jours qu'Arte consacrait un moment à Turing et son craquage de code pendant World War II. Les coïncidences, je suppose.

dimanche 8 juin 2014

Depuis que je fréquente Turing les week-ends de la Pentecôte sentent le suicide. Godard disant, dans une espèce de sourire apparemment (dur de voir un sourire à la radio) à Patrick Cohen qu'il a conservé par devers lui un exemplaire de *Suicide, mode d'emploi*. Je me souviens d'en avoir vu un, jadis, dans la vitrine d'une librairie près de Censier quand j'allais y faire cours. Quand je repassais devant après avoir délivré mon enseignement (de quoi se flinguer), le livre avait disparu, vendu. Dommage. Car le difficile avec le suicide, c'est de le commettre. Problème technique. Surtout si on ne dispose pas d'une arme qui permet d'expédier la chose d'un coup sec.

En marge : non content d'avoir réussi un coup avec un Montaigne estival (une lecture de plage ?), on veut réitérer avec un Proust de vacances. Ça devient répugnant, comme la sexualité, un marronnier pour l'été. Comme si on ne baisait pas l'hiver ; ça devient un loisir ou quoi ?

lundi 9 juin 2014

Théâtre : *La pièce de rechange*. Un titre. Mes romans, ce sont mes romances (ou l'inverse?) ; mes essais, mes spectacles (ou l'inverse?).

Ne pas faire une analyse savante des spectacles. Je dis ça à propos des fadaises que je dois débiter au colloque du Lira sur les écrans (one more time). Du remâché. Je n'ai qu'à faire don de mon œuvrette à la science, et qu'on ne me demande rien de plus.

mardi 10 juin 2014

Nuit transfigurée et *Concerto à la mémoire d'un ange*, en boucle comme dans le temps. Ouvrir les portes du souvenir : une œuvre de jeunesse et une œuvre de la fin, cela doit signifier pour moi quelque chose.

Un trouble léger plutôt que le leurre.

vendredi 13 juin 2014

Ne pas oublier de mettre noir sur blanc (quelle expression !) le texte *Mind the Gap* avant qu'il s'évapore complètement.

J'ai manqué de présence d'esprit au moment des réponses après la conférence Gulbenkian. Je n'aurais pas dû me laisser embarquer dans une réponse fumeuse à la question sur l'éthique que je n'avais même pas bien entendue. J'avais pourtant mon gilet pare-balles : le tragique (un vrai bouclier). Pareillement, ma réponse sur les ressorts dramatiques était bien foireuse ; je devais objecter qu'on ne fait pas des spectacles sur programme. Il faut attendre l'élément déclencheur. Donc j'attends de voir. Gulbenkian : il n'y avait pas foule, mais j'étais bien, pas comme le matin chez les « chercheurs » à Paris 3. Quelle misère ! J'aurais dû refuser de me commettre dans un truc aussi médiocre ; en plus, je n'intéressais personne. Je pouvais rester chez moi. Éviter le Resto U. Comment ai-je pu enseigner (sic) pendant toutes ces décennies ? Quel monde sinistré !

samedi 14 juin 2014

Présentation de la saison du 104 : dernières interventions publiques de la semaine. Ouf ! Improvisant à l'invitation de José-Manuel Gonçalves, alors que je n'étais pas prévu, je parle de la différence de la pomme et de la cerise, puis de la pomme et de la prune. Comprenne qui pouvait. Ensuite rencontre avec une fraction attentive du public. J'aurais dû parler du « mythe » de Jobs de manière plus précise...

« Tenir une fourmi entre les pouces sans l'écraser et sans la laisser s'échapper »

Je vais lire des contes zen pour me changer les idées.

« Il n'y a qu'une seule et unique chose qui compte ! » répéta toute sa vie le grand maître zen Ryoji. Mais il ne dit jamais laquelle. »

Kafka : *Devant la loi*.

« Maître, pourquoi dit-on que la doctrine du bouddhisme zen n'est pas la doctrine du bouddhisme zen ?

—Parce que la réalité ne peut être saisie par le concept. Elle n'est elle-même que lorsqu'elle n'est pas nommée.

—Alors, Maître, si je dis que je m'appelle Suzuki ?

—Tu n'as pas l'esprit zen, et tu n'entreras pas dans le monastère !

—Et si je dis que je ne m'appelle pas Suzuki ?

—Tu as compris le *tahata*, tu es contact direct avec la réalité, sois le bienvenu.

—Bien, Maître, et par où entrerais-je ?

—Entre par « "la porte sans porte !" »

dimanche 15 juin 2014

À propos de *l'Anatomie de l'instant* de Javier Cercas, Bourlanges parle de héros de la défaisance. Dont Gorbatchev. Mais défaisance est une notion boursière ?

Un spectacle comme réponse à un *koan*.

Ne pas faire un livre d'idées. Maurice me demande de me relire. Bien joli, mais relire quoi, au fond ? Faire un livre avec mes sutras. Je ne sais pas si le mot est juste dans la mesure où il n'y a pas d'enseignement dans ce que j'écris.

lundi 16 juin 2014

Chapitre 1 : je ne suis pas un enfant de la balle. Je ne me trimballe pas beaucoup ni ne trimballe mes spectacles.

Impression d'être en vacances, après cette rude semaine. Soulagement. Ou délivrance ? C'est le mot.

Je ne cesserai jamais de m'étonner : Stéphane B à propos de sa candidature au Français : « j'ai quand même un autre CV que Ruf ! ». Dans le monde dans lequel nous vivons un artiste parle de son CV, le met en avant. Beckett n'avait pas de CV, une œuvre plutôt. Stéphane aurait pu parler de son travail, au moins. Mais un CV ! Comme si du reste, c'était la question, et non celle de magouilles à l'Elysée. Ruf est l'homme de Podalydès qui a soutenu Hollande. Résultat ?

Préserver son intégrité : le comédien augmenté a perdu son intégrité. Le comédien entier.

mercredi 18 juin 2014

Hier soir dîner avec Ansermet après un apéritif avec Alain. Je raconte l'histoire de Jobs du gibier pour notre Lacan du lac. Nous évoquons, à la Rank, la naissance sans origine du héros.

Réfléchir aussi à l'indifférence sexuelle.

Grands systèmes ou philosophie de détail. Je parle aussi de Musil et de la « crainte de penser trop ». (HSQ 304)

dimanche 22 juin 2014

Je ne dis qu'une chose, ne fais qu'un avertissement : *mind the gap* ! Défiance à l'égard de l'œcuménisme. Mais je ne dis pas grand-chose d'autre. Devrais-je davantage entrer dans les détails ? Dès ce texte revu pour Gulbenkian ?

lundi 23 juin 2014

Angoisse à l'idée de relire le pensum sur le *gap*. Le truc médiocre qui ne tient pas le choc. En vérité, je ne vois pas l'intérêt de dégoïser sur tout ça. Rhétorique inconsistante. Je ne suis pas doué pour discourir.

jeudi 26 juin 2014

Ce que j'ai oublié dans ma reprise de la conférence Gulbenkian, c'est la question : y a-t-il une écriture de la science, autre que celle des articles pour les revues spécialisées ?

vendredi 27 juin 2014

Quel est l'avenir de l'extermination de masse ? Auschwitz et Hiroshima, années zéro de la nouvelle éthique selon Anders : « tu tueras ». (*Hadès* p.186)

Déjeuner avec Thierry C qui me retoque comme tocarde ma cabane augmentée. Cinq ans de retard. Il n'a sans doute pas tort, mais quelle pourrait être la solution simple (*simplify*, etc), aussi simple que la cabane augmentée ? Elle a ou avait son évidence. Dématérialisons tout, nous aurions davantage de problèmes matériels pour faire l'installation.

Je lis dans *Nature* (2014 vol 507) un article sur le remplacement mitochondrial. Une autre façon de se mettre à trois pour faire un enfant. (« The power of three »)

Autre article, sur le développement du symbolisme mathématique : « does one need language to have mathematical thought ? »

Ce sur quoi j'aurais dû insister : pourquoi les scientifiques se sont-ils éloignés de la « science pure » pour aller s'expliquer sur la place publique ? (cf. *The Social Function of Science*, J.D.Bernal, 1939) Bernal va loin et affirme que la science est le communisme. Débat avec le Hongrois Michael Polanyi, un chimiste qui prône individualisme et libéralisme : plus

le chercheur mène sa recherche individuelle, plus il est utile à la science et à la société.

Autre thème sur lequel ce ne serait pas mal de se pencher : nous n'avons plus à accepter le fatalité de l'extinction (des espèces). À commencer par la nôtre ? Voir ce que pense le « de-extinction movement ». Non seulement on ne supporte plus que des espèces disparaissent, mais on veut faire revivre les défunes. Quel plaisir à les faire revivre ? Une lutte contre la mort, un refus, un déni de nos limites. Ah ! Voir un mammouth... Démiurgie négative, prométhéisme à rebours. Cela peut poser des problèmes environnementaux et aussi aux espèces qui n'ont jamais eu affaire aux anciennes. Transmission de maladies et invasion biologique.

Gros cerveau parce que nous avons évolué dans des groupes sociaux importants. Créer du lien, comme disent les bureaucrates. Cerveau social.

Samedi 28 juin 2014

Enzensberger : « Alors, quitte à faire un roman, je préfère parler des autres plutôt que de moi. C'est intéressant, les autres. À travers eux, on découvre des milieux inconnus, qui sont comme des terrains à explorer. »
et :

« Avec La Boétie, j'ai découvert évidemment Montaigne, les moralistes français tels que Chamfort. Et par la suite Diderot, « mon » grand écrivain. Si j'aime la compagnie des auteurs des siècles passés, c'est parce que, parfois, je préfère l'anachronisme. Ne pas être totalement en phase avec le moment où on vit. C'est une migration dans le temps qui vous aide à mieux voir l'époque où vous vivez.

Vous avez été marxiste. C'était sans vrai élan ?

Dans l'Allemagne de la guerre froide, le marxisme était tabou. On ne l'enseignait pas à l'université. Je l'ai découvert tout seul. Les prophéties marxistes ne m'ont jamais vraiment convaincu, mais comme outil d'analyse, les théories de Marx sont précieuses pour comprendre

l'économie du capitalisme. Vous savez, de façon générale, je ne suis pas un bon croyant – en rien. C'est une grande force, la croyance, quelle qu'elle soit, religieuse ou utopique. Cette force-là, je ne l'ai pas. D'un autre côté, les plus grandes bêtises, de droite comme de gauche, ont été commises au nom de ces croyances... De la même façon, je ne suis pas, et je n'ai jamais été, un de ces bons camarades comme on en rencontrait dans la culture de gauche. J'ai toujours gardé mes distances. Cela a peut-être aussi à voir avec le métier d'écrivain. »

Je pourrais signer ce texte, sauf que je ne suis pas écrivain.

Il faudrait que je relise Rank sur le héros (mais je ne retrouve pas le livre).

Philippe Sellier : « Les récits dans lesquels s'est exprimé le désir d'héroïsme, d'arrachement à la banalité de la vie, de supériorité sur le reste du monde, d'élévation à une condition quasi divine, forment un genre littéraire reconnaissable entre tous, l'épopée ; l'analyse de ces productions conduit à discerner, sous les variations, un thème fondamental, un « modèle » (en anglais, pattern) : la manifestation de plus en plus éclatante du héros par des naissances successives jusqu'à sa naissance immortelle. La progression est rythmée par l'alternance naissance-mort-renaissance. » (*Héros. D'Achille à Zidane*, catalogue de l'exposition).

Notre héros ne naît pas de parents illustres. Une espèce quand même de double paternité. Il y a un secret de la naissance. Donc des circonstances particulières liées à la naissance sont nécessaires. Difficultés des parents ; un nouveau-né rejeté par ses parents, ce n'est pas mal non plus. Un héros peut ne pas être sauvé par des animaux : d'humbles gens suffisent. Situation conflictuelle avant la naissance. Le garçon exclusivement élevé par des parents adoptifs. Dérive de l'enfant (thème du coffret) jusque

chez les Jobs. La générosité des parents (un peu des animaux) sauve l'enfant (générosité).

Bernard Juillerat : « La pensée mythique crée ici un clivage franc entre la procréation et le rôle nourricier et éducateur, comme si la sexualité originelle ne pouvait que compromettre l'amour parental mais aussi comme si la filiation biologique était seule porteuse des tensions œdipiennes. »

Les moments de vie obscure. Puis une initiation est nécessaire. Autre question : comment le héros est-il révélé au monde ? Arcs et flèches ou *devices* électroniques (ou machines tout court). Le père mécanicien. La socialisation. Bon chasseur, combattant valeureux, fondateur de société. Accès à l'autonomie.

Vainqueur de monstres, sauveur de l'humanité, porteur de civilisation, etc. La descente aux Enfers. Chassé de son royaume. Autre ingrédient : après des exploits, le héros va récupérer le pouvoir (royal, par exemple) qu'il avait perdu. Il faut « revenir ». Reparaître dans le monde des vivants. Mort : ne pas oublier que le héros est humain ; il est comme rattrapé par son humanité, la finitude humaine. Une mort humaine (cancer du pancréas) est un passage obligé. Le héros aime aller seul au devant de la mort : est-ce la raison pour laquelle SJ refuse de se soigner ? Choisir de se laisser tuer (Rodrigue). Quelque chose aussi de l'ordre de la démesure. Vaincre la mort : mais il faudrait trouver l'herbe d'immortalité.

Importance du compagnon : Steve W...

Gilgamesh : son père est un souffle...

dimanche 29 juin 2014

Une avancée donc du côté du héros et de sa fabrication. Quasiment un algorithme. Spécificité du héros américain.

Souvenirs brechtiens de l'an passé. Un bout de papier retrouvé (*Journal d'Amérique*) : survivre de manière périmée (246). L'appétit de savoir est mortellement dangereux dans la société. (252)

La dénonciation comme genre littéraire obsolète. Obsolescence des choses.

lundi 30 juin 2014

Après la Seconde Guerre mondiale, quelqu'un avait dit : « la guerre a donné de l'importance aux gens ordinaires. »

mardi 1^{er} juillet 2014

Je ne commence pas la deuxième partie du journal avant d'être à La Roque ? Pas beaucoup d'activité cérébrale ce jour. Quelques contes zen dans le métro (*Le bol et le bâton*). L'obsession de l'inceste (« Le fils dans le lit » p. 117). La figure de la jolie nonne travaillée par la sexualité. Et disons, de la sexualité en général.

A l'opposé de tout ça, dans *Le Monde* de ce soir, un article sur les logiciels écrivains. Bonne pitance pour moi. (cf. « A l'avenir, chaque article aura un seul lecteur. ») La technique de l'écriture automatisée développée à l'université de Northwestern où enseigne Larry Birnbaum, un des inventeurs du système Quill : « les ordinateurs savent écrire en anglais depuis longtemps. S'ils ne le faisaient pas, c'est qu'ils n'avaient rien à nous dire puisqu'ils n'avaient pas accès à une masse suffisante d'informations. » Voir aussi la *Narrative Science* (Kris Hammond). Euphorique, le Kris qui attend beaucoup du mariage de l'écriture automatisée avec le traçage individuel.

Société Automated Insights (système Wordsmith) : plate-forme de génération de langage naturel.

Société française Yseop : a mis au point un système capable de parler anglais, français, espagnol, portugais et bientôt japonais...

Les humains assistants des logiciels qui s'arrêtent s'il leur manque une donnée pour la demander aux humains.

Le robot écrivain ignore la névrose littéraire. Voir Marlowe (son blog : Prosperologie.org/mrlw/blog)

Décidément il y a de la pâture pour moi dans le journal : un article pas mal sur les « 7 plaies de la recherche scientifique » de Yehezkel Ben-Ari auquel, il me semble, on ne peut que souscrire. Un autre se demande comment parler de la science dans une société du divertissement. Enfin on me rappelle qu'il y a 120 ans à Hong Kong, Alexandre Yersin identifiait le bacille de la peste. Il se tient à Hong-Kong justement une grande exposition commémorative (*Plagues* au musée des sciences médicales). Quelle est la part de Kitasato Shibasaburo dans la découverte ?

mercredi 2 juillet 2014

Qui est Yehezkel Ben-Ari ? Demander à Alain . Il me semble que nous avons parlé de lui à Marseille. Rapport avec Luc Moullet (*L'hippocampe électrique*) ? Je ne comprends pas bien.

lundi 7 juillet 2014

Épisode Grignan. Je lis surtout *L'Emprise numérique*. Nous serions colonisés par Internet et les NT ? En général le colonisé n'aime pas trop ça. Après la servitude volontaire, la colonisation volontaire. (Celle qu'on subit)

mardi 8 juillet 2014

J'ai commencé dans le métro à lire *Peste & Choléra* de Patrick Deville. J'aurais pu y penser plus tôt. Pas certain d'aimer ça.

dimanche 13 juillet 2014

Arrivé à La Roque jeudi dernier. Mal aux yeux avec les nouvelles lunettes. Un peu étourdi et le foie qui donne sa position. Salem et l'Enthoven

parlent du plaisir à la radio. Épicure et Lucrèce. Il pleut dehors ; j'attends que ça se passe. Butel me dit que Bollack parle de moi page je ne sais pas combien dans *Au jour le jour*.

Il existe une mission pour la transformation numérique de l'économie. Ça manquait.

La peste et le choléra : un roman sur la vie de Yersin. Bel exemplaire de celui qui veut tout savoir. Un aventurier (il patrouille dans nos colonies) : le désir de savoir (mais aussi d'expérimenter toutes les machines de son temps) fait partie de l'aventure. Ce que ne dit pas le roman : comment Yersin se débrouille avec la sexualité ; il doit bien en avoir. Homosexuel ? Se taperait ses assistants indigènes ? Ou il va aux putes. Il faut vraiment que les biographes soient contraints et forcés pour aborder ce sujet. Mais le côté extrêmement célibataire du personnage me flanque le cafard. J'entends un témoin qui dit que Yersin aurait déclaré que « rechercher une femme » lui aurait pris la moitié de sa vie, et qu'il avait besoin de toute sa vie pour assouvir son insatiable curiosité, comme l'enfant d'éléphant de Kipling.

Je ne sais pas si j'aime ce livre. Je n'en viens pas à bout ; je ne le lis donc pas comme un roman : alors pourquoi est-ce un roman (parce qu'il est écrit par un écrivain, c'est-à-dire un romancier et non un historien) ? Quelle est la part de la littérature dans cette affaire ? Si j'avais du temps, je tâcherais de souligner les phrases qui ne pourraient figurer dans une biographie canonique. Licence romanesque : mais si cette liberté consiste seulement à ne pas commencer par le début, la naissance, nous sommes bien avancés. S'agirait-il d'éviter le pont aux ânes du savoir objectif ? Le biographe prétend parler au nom de la vérité (c'est la visée de sa recherche) ; le romancier rêve. Surtout il peut ramener sa fraise, s'invite dans le tableau et se promène, ici, avec son calepin de cuir (je crois, je n'ai pas le livre sous les yeux) en « fantôme du futur ». Mettre un peu de piment, mettre son grain de sel. Son style ? Mais ici, c'est bien

morne. Je me dis que Deville a fait, sur les traces de Yersin, de beaux voyages. Mais peut-être c'est que je comprends pas la démarche de Deville.

Je crois que je préférerais une vieille biographie avec illusion causaliste rétrospective, comme d'habitude. Et un héros aussi positif (il est le savant parfait, comme on dit gendre parfait) n'est pas un bon client pour le romancier.

Yersin est allé à Madagascar ; en 1895, il est envoyé sur la petite île de Nossi-bé (Nosy-Be en bon malgache) où il autopsie des malades atteints de fièvre bilieuse hématurique.

lundi 14 juillet 2014

Pour horizon : n'avoir d'idées sur rien. Est-ce Anders qui dit qu'il ne faut pas trop penser ? Ça ne l'empêche pas d'avoir des idées, mais nécessaires, sur les urgences que l'époque impose. Penser dans l'urgence de l'époque. Être dans le même bateau, parler à ceux qui sont dans le même bateau. Je vois aujourd'hui dans le journal que des bien-pensants pétitionnent contre la GPA, Delors et Jospin en tête, jeunes gens d'avenir ; Frydman en est, respectueux, je pense, de la loi naturelle, comme tous les curés. Si on me demandait quelle est mon idée sur la question, je serais assez en peine de répondre. N'aimant pas trop les idéologues et les hypocrites, je serais assez pour, une GPA encadrée (et en France on est bon pour ça) vaut mieux qu'une GPA sauvage), mais ce qui m'intéresse surtout (ce sur quoi j'aime travailler), c'est que la question se pose, qu'on en soit arrivé là. Étonnant et pas étonnant (fatal).

Traiter la question de l'infantilisation de la société par les joujoux numériques. Explorer cet infantilisme : l'homme sans cesse distrait. Éternel *adulescent* (sic).

« L'humanité a créé plus d'informations au cours des deux dernières années que pendant toute son histoire. » (Isabelle Carcassonne, *Le Figaro*, 27 décembre 2011)

Je suis une collecte d'informations : j'ai fumé n cigarettes aujourd'hui, je minute mes rapports sexuels, je me pèse quotidiennement, je note la durée de mon sommeil, le nombre de lipides que j'ai ingurgités, mon taux d'alcoolémie. Pour améliorer mes performances et ma productivité. Je suis une somme de paramètres. Mon rapport à moi-même est quantitatif. Ouf ! Est-ce que je ne vis pas dans un monde de nombres. Tout est calculable. (cf *L'Emprise numérique* p.356)

La rareté et le manque : des raretés qui nous manquent. « L'homme qui n'est pas content de peu n'est content de rien », comme disait Épicure. Peut-être manquons-nous de temps, à vivre ainsi dans l'urgence (que cause la démesure).

mardi 15 juillet 2014

Que diable Van Hove va-t-il faire dans la galère du roman de cette Ayn Rand ? Nos critiques tiédasses accablés par la chaleur avignonnaise (en chœur dans *Libération* et *Le Monde*) louent mise en scène et scénographie, qui les ébouriffent. Ils semblent trouver légitime, correct, il faudrait dire, l'apologie idéologique de l'individualisme quand elle concerne l'artiste et ferment les yeux sur l'exécrable quand il s'étend aux autres domaines de la vie. Vive le créateur seul contre tous (qu'en connaissent-ils, les critiques?), et tant pis pour les autres. Et la Sécurité sociale ? Que Van Hove ait été respectueux du roman semble devoir être mis à son crédit. Lequel Van Hove ne paraît pas être seul contre tous. Il est vrai que ce n'est pas forcément avec de bons romans qu'on fait du bon théâtre. Basta ; après tout, je m'en fous ; ça ne me concerne plus.

Je n'ai pas fait du théâtre pour réussir, pour qu'on dise de moi que je suis un maître de la mise en scène en Europe.

—c'est d'autant plus suspect ; alors pour quoi en as-tu fait ?

—je n'en sais rien. Pour être en paix avec moi-même. C'est raté, comme le théâtre en question.

Nicky, qui a toujours rentré le spectacle sur Unabomber rappelle à mon bon souvenir la cabane du tueur en série devenue pièce à conviction, photographiée dans un hangar sécurisé du FBI. Cela signifie que l'Américain qu'il est (d'origine, comme il le précise) tient à lier les destins de Jobs et de Kaczynski. Comment faire cela ? Un peu dualiste, l'idée. Mais la cabane d'Unabomber ferait le lien entre Thoreau et Jobs.

À l'heure qu'il est, je n'ai pas le courage de revenir sur *L'Emprise numérique*. Une montagne de citations pour accoucher d'une puce. Ce que je retiens surtout, c'est la critique du puçage des chèvres.

Quand les USA envahirent l'Irak, on imprima 100 000 exemplaires de *Henry V* à distribuer aux soldats.

À propos : La « Negative capability » de Double Véesse dont parle Keats.

mercredi 16 juillet 2014

À propos de curés, dans le poste, Markovicz parle de Shakespeare, du verbe qui se fait chair, et de la voie qui mène à Dieu, et autres fioritures. Mais à ce compte, on peut dire cela de beaucoup d'auteurs et de tout le théâtre. Tout le monde a l'air de gober ça tranquille.

S'éveiller pour obtenir le parfait satori. S'éveiller à sa propre vie, n'est-ce pas Henry-David ?

« Je prêche ce que je ne peux méditer, et je médite ce que je ne peux prêcher. » (Tong-chan, *Cent kôans zen* p.57)

Trouver de la documentation sur la Silicon Valley. Y a-t-il encore des abeilles aujourd'hui ? Comment polliniser des pommiers. Il y a *Apple* mais plus de pommes.

—c'était des abricots.

Selon le cabinet d'analyse Gartner, le téléphone portable est le bien de consommation électronique le plus répandu dans le monde. 7 milliards.

La nécessité de faire comme tout le monde, cette nécessité avançant sous le masque de l'autonomie. Soyez autonome et emportez avec vous votre bibliothèque, discothèque, et toutes les encyclopédies disponibles au monde.

Il ne s'agit pas de répondre à des besoins du consommateurs mais d'offrir des débouchés à une technologie.

Le comédien faisant semblant de téléphoner avec son portable :

—le théâtre est un des derniers lieux où l'on est censé ne pas se servir de son portable. Le théâtre est le dernier lieu du temps mort. Avec les lieux de culte ? Est-ce qu'on demande aux fidèles d'éteindre leurs portables avant l'office ?

Quelle prétention que celle du théâtre de croire qu'il est capable de priver tout un chacun de sa faculté de communiquer.

— T'es où ?

— Je n'ai pas trouvé de place pour garer, et ici ils ne laissent pas entrer les retardataires.

Partons de cela, même si j'en vois qui consultent leurs SMS pendant qu'Hamlet se demande ce que c'est qu'être ou ne pas être.

Vous allez cesser d'exister pendant 1h32 puisque vous ne communiquerez pas. Je communique donc je suis. Et il n'y a pas non plus de caméra de surveillance dans la salle. Pas de chance. Vous avez disparu. J'ajoute qu'il est interdit de prendre des photos. Maintenant vous savez ce que c'est que le théâtre.

La canne à pêche intelligente : elle appelle votre portable si ça mord.

Quelque chose sur la traçabilité des individus.

Difficile de vivre hors de la technosphère, n'est-ce pas ?

Le traité sur le suicide de John Donne, voilà un sujet. La première fois que la question du suicide vient vraiment à expression dans la culture européenne chrétienne. (*Biathanatos*). La mort du Christ est une sorte de suicide.

Se souvenir :

« Nul homme n'est une île, un tout en soi; chaque homme est partie du continent, partie du large; si une parcelle de terre est emportée par les flots, pour l'Europe c'est une perte égale à celle d'un promontoire, autant qu'à celle d'un manoir de tes amis ou du tien. La mort de tout homme me diminue parce que je suis membre du genre humain. Aussi n'envoie jamais demander pour qui sonne le glas : il sonne pour toi. (*Devotions upon Emergent Occasions*, 1624) »

jeudi 17 juillet 2014

Le mythe de la naissance du héros. Steve Jobs est un mythe, mais pas pour nous ici. Comment faire pour raconter un mythe à un public qui ne le connaît pas. L'enfant exposé. Kleist.

« Les humains ne sont pas des choses », nous rappellent à l'envi les adversaires de la GPA. Mais un embryon dans un utérus prêté ou loué n'est pas plus une chose qu'un autre qui vit une vie « normale ». Et on veut nous faire peur avec le mot « commandé » : on commanderait un enfant, comme on commande une voiture. On pourrait dire aussi bien que chez les parents « intentionnels », il y a aussi un désir, aussi fort ou même plus fort que chez les autres.

En vérité, nos bien-penseurs interviennent dans leur lettre ouverte à Hollande pour contrecarrer les effets de contagion que ne manquera pas de produire la décision de la Cour européenne des droits de l'homme de condamner la France parce les filiations des enfants issus de contrats de mères porteuses faites à l'étranger ne sont pas inscrites à l'état civil français. C'est curieux : en général, les conservateurs (appelons-les ainsi)

justifient leur défense du statu quo en s'abritant derrière la défense de l'enfant ; pour le coup, que des enfants soient privées d'identité ne les dérange pas beaucoup. Ils avancent un autre argument, celui de l'argent. Les riches pourront se payer un enfant, tandis que les pauvres en seront toujours privés. Mais si on veut l'égalité pour tous, il faut légiférer ici et donner les mêmes droits à tous. Le choix des mots : la décision de la Cour européenne marque le « triomphe de l'industrie de l'enfantement ».

À propos du poids des mots : la GPA serait une atteinte à « l'ordre public ». En quoi ?

Pourquoi le trafic d'enfants est-il moins *sensationnel* ?

La gestation est une idée à risques, notamment pour les femmes pauvres des pays pauvres qui « donnent la vie » pour vivre. Mais les positions des anti et l'interdiction française actuelle ne répondent pas aux questions posées.

Il faut que pour les femmes la procréation demeure un fait de nature (du corps) alors que la paternité est un fait social. On l'avait vu : on veut que la mère soit celle qui accouche : qui porte et qui accouche, donc qui souffre.

Je regrette de n'avoir pas vraiment réussi *Ex vivo/In vitro*, un spectacle qui pourrait avoir encore un petit avenir.

Ce soupçon de désagrément à être perdu dans les champs alors que le métier devrait m'appeler ailleurs, à Avignon, par exemple. Sur la touche et sans rémission. J'aimerais encore y croire, mais le mal que j'ai à me mettre à *Citizen J* le prouve assez. Faire des spectacles par routine, rien de pire ; cela me semble arriver à pas mal de ceux qui ne sont que des metteurs en scène, drôle de profession.

J'ai de bonnes raisons d'être concerné par ce que remue le cas Jobs, mais est-ce que cela doit prendre pour autant la forme théâtrale ?

Citizen J : idée que nous sommes les cobayes des expériences que l'on fait avec nos machines : si votre iPhone vous fout le cancer, on ne le saura que trop tard. Nous sommes tous complices.

—vous avez gagné votre poids en iPhones.

vendredi 18 juillet 2014

Interview téléphonique ce matin avec Hélène Chevrier qui semble étonnée que je m'intéresse à Steve Jobs. Je la comprends. Difficile d'amorcer la pompe ; ce serait pourtant le moment.

La technologie numérique simplifie tout, notre culture si complexe, mais c'est avec un Mac que je l'écris. *Hype*.

Il faudrait ne pas donner d'explications, éviter les grands discours. La question de savoir où nous nous plaçons pour parler de lui. Pourquoi un comédien s'occupe de Steve Jobs ? Et qui est-il pour le faire ? Statut du texte. Un récit ? Comment on fabrique aujourd'hui (et en Amérique) un héros. Les ingrédients. Une instance de la loi ne veut pas de lui, pas tout-à-fait comme le roi qu'on prévient qu'un fils le tuerait. Ici, c'est le grand-père pour qui un tel rejeton serait un déshonneur ; la mère ne peut donc le garder. Elle l'expose : l'agence de placement comme variante du panier qui flotte sur les eaux. Être élevé par des gens simples. S'apercevoir de son origine supérieure : comment naît le sentiment de supériorité ? Se sentir un être à part. C'est surtout l'enfance (la constitution, dirait Sartre) qui est intéressante à raconter.

Certitude intérieure ou information extérieure (on lui apprend qu'il est le fils du roi -après une enquête- et qu'il a épousé sa mère, par exemple). Notre héros n'a pas besoin de passer par une reconnaissance pour se connaître tel qu'il est, exceptionnel. Cette sûreté de soi : pas d'inhibition.

Portrait du héros en homme désinhibé. Ne pas prendre en compte l'Autre. Ne pas s'arrêter à l'Autre. Le héros poursuit un but. Écarter les obstacles. Infantilisme. Et avec comme effet, l'infantilisation de la clientèle.

L'Amérique favorise l'expérience, puisque dans tout Américain, il y a un type qui réussit. C'est la croyance. Le secret partagé.

Et ton royaume n'aura pas de fin. Ou : son royaume n'aura pas de fin. Le sens de l'entreprise. Bâtir un empire (quelque chose que j'ai du mal à me représenter, je l'avoue). Fondateur d'empire ou d'une religion nouvelle. Le déni de la filiation. Ensuite le héros doit se détacher de l'autorité des parents.

Le sentiment d'avoir été négligé : importance de l'hostilité des parents (naturels) pour la constitution du héros. Ce sont les parents le premier obstacle pour lui. La première chose à surmonter. Opposants.

Lucrece (le premier) compare la naissance d'un nouveau-né avec un naufrage (*De rerum natura* V, 222-227). Bien avant le « fiasco en fleurs » de Beckett.

Attitude hostile à l'égard du père : Steve ne voudra jamais rencontrer son père biologique, alors que très romanesquement ou tragiquement, il a été le client du restaurant de ce père.

samedi 19 juillet 2014

Entrer en matière, belle expression. Est-ce que je m'en tirerais mieux à la main et sur le papier ? Je me sens hors jeu, un peu extérieur à tout : qu'est-ce qui a encore de l'importance puisque les jeux sont faits, pire : la partie est jouée.

Larmes aux yeux en écoutant Schubert transcrit par Liszt: que ne suis-je un tantinet pianiste au lieu d'avoir laissé à d'autres le soin de m'émouvoir.

Un grand innovateur. Innover n'est pas faire la révolution (pour ma génération du moins).

Avoir un biographe pour faire parler de soi. Jobs pensait qu'Isaacson serait capable de faire parler les gens de lui.

Jos trouverait ses informations sur Jobs en consultant Google. Steve Jobs, icône du numérique : cliquons dessus, cliquons son nom.

Ou alors il imagine qu'il faut faire un opéra (soap) sur Jobs ou un scénario biopic. Le comédien se prépare à en jouer le rôle. Construction du personnage. Mais éviter la dramaturgie du *work in progress* dont nous avons soupé.

La notion de manipulation : le comédien manipulateur. Et il commence par manipuler ses machines. Et fait sortir un Jobs imaginaire de son chapeau (machine).

Arrogant, irrespectueux, mal élevé, égoïste, aimé.

Le fantasme d'une vie tranquille ; après la guerre, les Jobs voulaient vivre la vie de la *middle class* américaine. Avoir des enfants et faire en sorte qu'ils s'en sortent un peu mieux que nous. Ce ne serait déjà pas si mal. Ces enfants, dommage qu'on n'ait pas pu les faire nous-mêmes. Steve, s'il était un vrai Jobs n'en serait sans doute pas « sorti », de cette famille. Le père fait de la récupération (vieilles bagnoles) et le fils sera une star de l'innovation. Pas pareil.

—je me demande ce que ça fait d'élever un enfant exceptionnel quand ce n'est pas le sien. Quelle fierté ? D'où la tire-t-on, cette fierté ? Les gènes d'un autre.

—que le père ait un garage, qu'il ait aimé les vieilles bagnoles, ce n'est pas anodin. Le garage est un lieu obligé, un lieu où le mythe se bricole. Un mytheme.

Roman familial : j'ignore ce que Steve savait de son père biologique, d'une famille de rois, en un sens. Son grand-père était riche et puissant en Syrie.

Joanne, la mère biologique, veut que son « fils », le fils qu'elle va « exposer », fasse des études supérieures. Steve fera en sorte de ne pas

réaliser ce désir. Vengeance. La mère tente de se libérer de sa culpabilité en souhaitant que son fils ne tombe pas trop bas. Bourgeoisisme.

—il ne fera pas d'études (il ne faut pas perdre son temps)

—mais il fera mieux,

—certes.

L'abandon délie, désoblige. Surmoi très particulier ou pas de surmoi, comme aurait dit Sartre.

—mais je ne me suis jamais senti abandonné, juste différent. Paul et Clara étaient mes parents à 1000 %. Parce qu'ils m'ont convaincu que j'étais quelqu'un de spécial. Mes parents ? Ma banque de sperme et d'ovules. Ça n'a rien de méchant, la stricte vérité. Des donateurs de gamètes, rien de plus.

—je voulais faire des études littéraires mais j'étais fan de technologie.

Façon de dire que Jobs n'a jamais eu l'intention de faire des études en informatique.

Silicon Valley : des semi-conducteurs à la place des abricotiers.

dimanche 20 juillet 2014

Ne pas éprouver la moindre sympathie (ou même curiosité) pour Steve Jobs ne m'aide pas dans mon travail. Et sur l'ensemble de la question, je ne sais quel point de vue adopter. Cher Nicholas Carr, je n'ai pas le sentiment qu'Internet m'ait rendu (plus) bête. Le mal était déjà fait. Mon âge, ma culture, ma formation plutôt, m'ont sans doute donné des armes pour me défendre. Je n'ai pas le sentiment d'être plus distrait moins concentré qu'avant. Et pourtant je suis quelqu'un qui a poussé le fétichisme du livre jusqu'à la névrose et je n'ai pourtant rien contre le numérique.

Quelque chose (comme un reste d'intelligence) m'empêche de souscrire à des critiques comme celle, laborieuse, de Biagini qui nous rabâche qu'à l'ère numérique nous serons tous abrutis par les méchantes grandes

compagnies d'informatique. Peut-être manqué-je de lucidité que je ne voie pas les ravages de la culture de masse portée par cette révolution avec l'infantilisation générale qu'elle induit. Ou bien c'est que je m'en fous parce que (voir plus haut), je ne risque pas grand-chose. Pour moi, c'est tout bénéfique parce que mon addiction est modérée.

Biagini (comme Carr) suppose que les livres étaient tous bien lus et que les ordinateurs sont mal utilisés. Mais j'entends bien l'argumentaire sur la passivité qu'implique l'image (mais Internet, ce n'est pas seulement de l'image) alors que l'écriture, la vision alphabétique, stimulait l'intelligence analytique et la réflexivité (Raffaele Simone).

lundi 21 juillet 2014

Comment interpréter qu'un certain Marco Layera (metteur en scène chilien) s'en prenne à Allende et à son caprice bourgeois d'un Chili socialiste. Trop coûteux apparemment pour ce jeune homme si ça doit se payer de la dictature de Pinochet. Son spectacle s'intitule *L'Imagination du futur*. Cela ressemble plutôt à une liquidation (générationnelle?) du passé. J'ai du mal à me faire, décidément, aux nouvelles façons de penser. Pourtant il faudrait se demander si se passer d'Allende aurait de toute façon évité un régime autoritaire aux Chiliens ? Mais je n'ai pas vu ledit spectacle.

Tout se passe comme si, pour parler à la Benjamin, la génération d'aujourd'hui refusait, récusait la faible force messianique de la nôtre.

mardi 22 juillet 2014

*Dans l'étude de l'évolution biologique, les **just-so stories** (histoires ad hoc ou histoires comme ça) sont des explications peu convaincantes de l'origine évolutionnaire d'un **trait** (comme un **organe** ou un **comportement**). Cette expression est souvent employée dans un sens critique, essentiellement contre les théories **adaptationnistes** qui essaient d'expliquer l'émergence de telle ou telle caractéristique d'un organisme*

par des spéculations sur la fonction de ce trait dans l'histoire de l'espèce. Faute d'être alimentées par des éléments précis, ces spéculations peuvent en effet se révéler invérifiables, voire irréfutables, et donc peu scientifiques.

Tout comme le fut en son temps la sociobiologie, la psychologie évolutionniste est souvent critiquée pour sa tendance à expliquer les comportements humains modernes par de telles just-so stories. Toutefois, ses défenseurs distinguent la psychologie évolutionniste scientifique de sa version populaire diffusée par les médias, qui serait seule véritablement concernée par cette critique.

On doit probablement aux biologistes Stephen Jay Gould et Richard Lewontin la diffusion de cette expression, via leur critique de l'adaptationnisme « naïf ».

L'expression est inspirée du livre pour enfants de Rudyard Kipling, Just So Stories (Histoires comme ça), contes étiologiques dans lesquels l'auteur raconte avec humour comment des animaux ont acquis leurs traits caractéristiques : le léopard ses taches, l'éléphant sa trompe etc. .

Les spectacles, je les faisais jusqu'ici en me hissant sur les épaules de géants. Mais je ne trouve à Jobs rien d'un géant. Pas mon genre de géant.

mercredi 23 juillet 2014

Quelqu'un qui lirait ces pages et celles qui les précèdent depuis tant d'années serait en droit de s'étonner qu'on n'y lit aucun écho du monde : pas de politique, rien du train du monde. Ce n'est évidemment pas désintérêt de ma part ; j'ai ce défaut, dénoncé par Thoreau, de ne jamais me réveiller d'une sieste sans me demander ce que le monde est devenu pendant que j'étais assoupi. Je ne suis certes pas un acteur de l'Histoire mais j'en demeure un spectateur comme obligé, legs d'un certain humanisme. Rien de ce qui se passe ne m'est étranger même si en vérité tout m'est étranger (mais pas étrange). Ce n'est pas de ma faute si je n'ai pas été confronté à de « grandes circonstances », comme disait l'autre. Et malgré la curiosité que je conserve encore pour l'époque (à mon âge, je devrais dire les époques) je n'écris rien sur elle, et mon lecteur ne trouvera pas ici une chronique de mon temps. Solipsisme ? Ou bien est-ce

parce que les événements de l'Histoire, c'est pour moi des nouvelles dans le journal qui ne me mettent pas en mouvement ; je n'ai jamais bougé de ma chambre. Surtout si ça n'entre pas dans mon petit souci de littérature (ce qui est d'une autre nature que l'action), c'est que je ne pourrais rien en dire d'intéressant qu'un autre, l'universel éditorialiste, n'aurait déjà dit. Et je ne peux rien en écrire parce que ce n'est pas pour moi de l'ordre de l'expérience. Il me faut reconnaître aussi que le champ de mon expérience, de mes expériences est bien étriqué. Je voulais écrire quelque chose sur l'homme épargné (joli titre).

Jeudi 24 juillet 2014

L'algorithme est l'avenir de l'homme. Les précédentes révolutions (industrielles) transformaient l'homme en homme : le paysan devenait ouvrier, l'ouvrier devenait employé. Dans la révolution numérique, l'homme (l'employé, en fait) est remplacé par l'algorithme. C'est la classe moyenne qui trinque.

—les autres, en bas, seront remplacés par des robots.

jeudi 31 juillet 2014

Retour d'escapade à Grabels, Nîmes (Goldenberg), les garrigues du Gard (Gérard Berry, Gégé pour les intimes), Sète (les Deschamps, Eliane et Jacques, et Umlauf). Pas beaucoup de mouron pour mon serin, à part des remarques de Jacques sur la ligne d'horizon.

Les *snippets*, voilà qui devrait m'intéresser.

dimanche 3 août 2014

Je ne travaille pas, je lis des livres, et passe très peu de temps devant mon Mac. Tant pis pour toi, Steve.

Le dénommé Vincent Billard, une espèce d'iPhilosophe bien intentionné, pas très dégourdi, insiste sur le moralisme de Jobs qui aurait mené une

lutte contre les fournisseurs de pornographie sur Internet. Je n'ai pas encore trouvé grand-chose sur la question. Isaacson n'en parle pas, à ma connaissance. Mais ce ne serait pas mal que l'iDole soit un peu bégueule. Je devrais dire iÉvangliste, mais n'annonçant que sa bonne nouvelle à lui.

mardi 5 août 2014

S'obliger à réfléchir au capitalisme culturel. Quand je pense à la niche culturelle que j'occupe (et qui rétrécit) ; quel sens tout cela a-t-il quand on est submergé englouti par l'*entertainment mainstream* ?

mercredi 6 août 2014

Quand le coche est raté...

Paradoxe : le type qui cherche l'illumination intérieure et qui découvre que sa voie est de créer une entreprise.

Intéressante la rencontre de Martel avec Anne Hamburger, présidente de *Disney Creative Entertainment* (une « creative producer »). Elle vient du théâtre d'avant-garde, ce qui est intrigant. « Je dirige le plus grand théâtre des Etats-Unis.(...) Notre public se compte en millions de personnes chaque mois, non pas en dizaines d'individus comme dans le théâtre expérimental. C'est une responsabilité. Je suis là pour rendre le grand public sensible à l'art et non pas pour prêcher à des convertis, comme je faisais dans le théâtre expérimental. »

L'art ?

Leur but est de brouiller la frontière entre l'art et la culture de masse (*entertainment*) : pour se donner bonne conscience ? Mais l'art est-il encore porteur de valeur ajoutée ?

Martel remarque que chez Disney on ne dit jamais consommateur ou client mais on parle de guests (invités).

La ligne créative : la parade (avec présentation des nouveaux personnages), ensuite la comédie musicale, enfin le show pour les bateaux de croisière. Ça pourrait servir.

1955, décidément : le 17 juillet, le premier parc de loisirs Disney est ouvert dans l'exurb d'Orange County. Attractions habituelles (le bateau à vapeur Mark Twain grandeur nature sur une rivière créée de toutes pièces) et un Abraham Lincoln animé qui parle et bouge et proclame les valeurs de la démocratie constitutionnelle. (cf *Mainstream* p. 70)

Passer une journée déguisé en Mickey dans le parc de Disney. C'est ce que fait, conformément à la tradition, le nouveau PDG Michael Eisner. Cela ne l'empêche pas d'être l'homme le mieux payé de l'histoire d'Hollywood. À généraliser. La devise d'Eisner : « think big ». Il dit qu'il dirige Disney comme s'il était dans un magasin de jouets. »

Sa méthode : « back to basics ». Une histoire bien menée (story driven), avec de mignons petits animaux et des intrigues simples avec happy end efficace. Et un pitch facilement résumable. En une phrase de préférence.

Dans le même ordre d'idées, Julie Taymor qui vient elle aussi du théâtre expérimental, un pléonasme, on dirait : « je suis une artiste qui divertit. L'artiste avec un grand "A" ne comprend pas *l'entertainment*, il se contente d'une audience limitée pour ne pas compromettre son art par le commerce. C'est une attitude élitiste, un peu snob. Moi, je me situe dans la lignée d'un Aaron Copland, d'un Leonard Bernstein. J'aime le mélange des genres. »

Que répondre à cela ? Peut-être aussi aime-t-elle l'argent ? Elle est loin de ses débuts au contact du Bread and Puppet. Pourtant elle a monté il n'y a pas si longtemps *La Flûte enchantée* au Met...

Le Roi Lion, du coup ni de l'art ni du divertissement. Ailleurs, dit Julie. Elle a l'idée d'y mettre de la musique africaine.

—ce soir, dit Schumacher un certain soir, il y a douze *Roi Lion* à travers le monde. Nous sommes dans la création, même si nous faisons aussi de

l'entertainment de qualité. Je pense que la création est ce qui nous caractérise principalement. Et quand les gens me disent que la création, c'est seulement l'art, et pas *l'entertainment*, je trouve cela très prétentieux et très snob. Très européen. Vous ne trouvez pas ?

Nous autres artistes de faible portée, nous voici des snobs. La question n'est plus celle de la nature de *l'entertainment*, à qui il n'y pas de raison de ne pas reconnaître de la créativité (qu'est-ce que cela veut dire au juste?), mais celle de l'art. L'arme de destruction : l'élitisme. Les torts sont du côté de l'art. On dirait que cela les embête que nous nous adressions à très peu de gens. Qu'est-ce que cela peut leur foutre ? C'est là la question : depuis quand faut-il s'adresser à tout le monde (donc à monsieur tout le monde -pourquoi est-ce un monsieur ?, et ça risque fort de ne pas être un monsieur du tiers monde, là *Le Roi Lion* ne serait pas rentable, trop cher à monter). S'adresser à la masse n'est pas un gage d'universalité. Ou alors laquelle ? Je ne vois pas pourquoi ces gens-là se sentent encore contestés par l'art. Pourquoi ont-ils besoin de le flétrir ? Ils ne se sentent pas si fiers que ça. Savent qu'ils trahissent quelque chose en amusant les gens. Je ne comprends pas qu'ils ne soient pas tout simplement indifférents.

Chez Sony, à Hollywood, France Seghers : « Nous sommes désormais dans un business international. Nous avons de plus en plus conscience que, lorsque nous faisons un film, nous le faisons pour le monde entier. (...) Partout dans le monde nos produits doivent être désirés, et ce désir se prépare, c'est un métier.(...) Vous autres, Français, vous êtes des artisans. Vous voulez avoir du succès dans le monde, mais vous jouez petit bras. Vous êtes méfiants envers les studios, envers l'argent, envers le public, par peur qu'il compromette votre art. Vous trouvez le succès suspect et vous doutez de la sincérité du public. Nous, on aime le public passionnément, on l'aime tellement qu'on veut le séduire en masse, partout où il se trouve, où que ce soit dans le monde. C'est cela le

cinéma. »(*ibid.* p. 100) Pas show-art mais show-business, comme disait Samuel Goldwyn.

Une formule hollywoodienne : « the audience as co-author ».

jeudi 7 août 2014

L'art menacé de disparition. Tsunami de la culture de masse et du divertissement. Y a-t-il quelque chose à maintenir ?

Le Monde titre sur les smartphones chinois qui bousculent Samsung et Apple. Comment un appareil téléphonique a-t-il pu devenir une telle affaire mondiale ? Il y a là quelque chose dont je ne viens pas à bout... Ce n'est pas seulement une affaire économique. L'article est illustré par une photo de Lei-Jun, cofondateur de Xiaomi, tee-shirt noir, jean et baskets devant l'image d'une courbe des résultats (en hausse) de sa compagnie, parodie de Steve Jobs en pleine keynote. Comme son appareil, le Mi4 paraît une copie de l'iPhone 5. Il paraît que Lei-Jun lance même un « One last thing » à la fin de ses présentations...

Imaginer quelque chose à l'heure, l'ère, de l'hyperconnectivité. Luc Besson dans *Lucy* ne s'est pas trop fatigué : une femme sert de mule pour transporter dans son abdomen, ce n'est pas rien, une puissante drogue de synthèse. Le sachet craque sous la peau de Lucy et libère une dose plus que létale du produit. Mais au lieu de la tuer, la drogue décuple les facultés cognitives de la jeune femme. Il paraît qu'elle devient capable de contrôler son corps et celui des autres, qu'elle peut soumettre la matière à sa volonté, capter en temps réel les multiples flux d'informations et d'accéder à la mémoire génétique de l'espèce. No comment.

Que faire de l'idée du mutant ? Voir ou revoir *Akira* de Katsuhiro Otomo ou *Videodrome* de David Cronenberg.

Je prends (reprends) des notes à partir de la biographie d'Isaacson, en me disant que vraiment, ce n'est pas trop mon affaire que tout ça. Pas mon aliment, comme disait Machiavel des affaires de l'Etat. Pourtant je vois bien l'intérêt du sujet, qu'il n'est pas intempestif de regarder de plus près cette relation que les hommes entretiennent désormais avec un appareil téléphonique (un peu augmenté, il est vrai). Ce que je ne vois pas, c'est ce que mon théâtre peut en faire. Pour le moment, pas de véritables hypothèses, celle de la magie étant au fond assez faible. C'est que je n'ai plus de désir de théâtre ? En attendant, je fous mon été en l'air, ne trouvant pas l'énergie (l'imagination) pour m'exciter sur quelque chose. Je m'informe en lisant des livres (liste), le pensoteur que je suis par moments est sur le coup, mais l'homme de théâtre est en vacances. Dans la nature, dans le décor. Un projet pas habité.

Un *concern*: par où je pourrais être concerné à titre personnel. Oui, la naissance du héros, c'est bien joli, irrécusable, même. Je peux trouver tous les alibis qu'on voudra, toutes les justifications pour expliquer le choix de prendre Jobs pour sujet. Il y a là un mythe de notre temps (comment on fabrique un mythe), le théâtre est fondé à s'y intéresser. Mais il doit bien y avoir des raisons plus personnelles qui, à mon insu, m'ont fait m'arrêter sur le fondateur de la Pomme. Pourtant je n'ai aucune empathie pour/avec lui, rien de commun. On me dira que je ne partageais pas non plus grand-chose avec Turing : pas de ma génération, Anglais, mathématicien, homosexuel, ça n'offre pas beaucoup de prises à l'identification. Mais il ne s'agit pas non plus de s'identifier mais de s'intriguer. D'être pris par quelque chose, et d'autant plus qu'il s'agit vraiment d'un autre, de l'altérité absolue. Jobs, c'est aussi l'altérité absolue, un Californien, vite milliardaire (qu'est-ce que je comprends à quelqu'un qui a de l'argent?), inculte, etc. Assurément nous tenons avec lui un gibier de biopic (une vie héroïque, celle d'un fondateur), une forte personnalité, quelqu'un qui a fait quelque chose, et quelque chose qui me concerne puisque j'écris actuellement sur un Mac, que je suis entré dans

l'ère numérique avec mon Mac +, en même temps tout cela manque de profondeur. En fait, ce qui me gêne, c'est qu'il n'était pas un intellectuel, pas un savant, pas un créateur mais un « commercial » de génie. Il se prenait pour un artiste au motif qu'il voulait fabriquer des *devices* esthétiques, mais il est à un artiste ce que Loewy est à Paul Klee. La référence au Bauhaus ne suffit pas. Ce qui ne signifie pas que le design n'est pas important dans la culture de masse et la consommation ou que l'idée de former un goût est indifférente.

Où je suis mis en cause : ce type sans gêne, qui n'a aucun égard pour personne, qui est indélicat, qui se met au-dessus des règles et des lois, qui manipule cyniquement les autres, qui n'a pas de scrupules, qui n'a aucune timidité pour ainsi dire, ce type me bouscule. Pas de surmoi ? Facile à dire. Pas beaucoup de morale, en tout cas. C'est beau d'être quelqu'un que rien n'arrête, aucune considération pour l'autre. C'est une forme d'intrépidité.

Si je m'allongeais sur un divan, je serais obligé de m'arrêter sur ce fait que Jobs, lui, ne s'est pas laissé briser par l'école ou l'université : j'avoue que j'aurais aimé avoir assez d'aplomb pour refuser complètement de me laisser dresser comme je fis. Quelles certitudes doivent-elles être les nôtres pour connaître son intérêt contre le conformisme ambiant qui est là pour vous convaincre que l'institution sait ce qui est bon pour vous et vous dit ce que vous avez à apprendre. Jobs sait ce qui lui convient ou ne lui convient pas, et rejette l'autorité. Pas mal. Moi, je me suis laissé avoir sans même tirer un profit narcissique (la réussite académique). Ne pas se laisser détruire est un assez bon programme. Au lieu d'être passivement docile, faisant une sorte de résistance passive d'étudiant médiocre, j'aurais mieux fait de tout envoyer promener (mieux fait d'aller me promener). De même, il fallait une espèce de force pour occulter une paternité(apparemment à ses propres yeux d'abord) qui aurait compromis son avenir. Ou une sacrée mauvaise foi (ou égoïsme) pour se

tromper soi-même. Faire en sorte que ce qui est mauvais pour vous n'existe pas. J'en fus bien incapable.

L'affirmation de soi. "Vous ne me ferez pas perdre mon temps." J'aime cette expression.

Toujours savoir ce que l'on veut. Chapeau.

vendredi 8 août 2014

Bref, le personnage n'est pas très engageant. Que vais-je en faire ? Depuis le début de cette histoire, je n'ai pas avancé d'un pouce.

Le pitch : deux types sans argent lancent leur truc depuis leur garage. Ou deux mecs ont créé leur game dans un simple coffee-shop de San Francisco sans argent mais avec le wifi gratuit. Imaginer un jeu.

Mythe : quand on est *smart*, on doit être un outsider, un *underdog* (un mec de base) et connaître le succès en partant de rien.

Dissent...

Peu beckettien en Californie ; un mot d'ordre : *to fail quick !*

Liste : *Change the world*

Is connectivity a human right ?

Never stop hacking

Think bigger

Be amazing

Always challenge the old ways

Innovate or die

Censure chinoise : la date de Tiananmen est systématiquement censurée ; alors tout le monde écrit 35 mai, en ajoutant aux 31 jours de mai les 4 premiers jours de juin. Mais la censure a compris, on a dû se mettre à écrire 65 avril ou 96 mars...

lundi 11 août 2014

S'occuper de savoir si on a vécu sa vie ou non est un privilège.

Des jours à me laisser empoisser par la biographie de Jobs pour qui je n'ai ni sympathie ni antipathie. Rien. De quoi est-il au juste l'icône ? S'occuper ainsi d'un type qui n'est pas son genre.

mardi 12 août 2014

Je me dis que je pourrais acheter la biographie de Bob Dylan par François Bon, mais j'en ai soupé des biographies et de la vie des autres. Et aucune attirance ni pour le personnage ni pour l'œuvre. J'ai dû passer à côté de ma jeunesse.

Me remettre à quelque chose de personnel qui attise le désir (celui d'écrire et accessoirement celui de vivre). J'ai rouvert les *Essais* hier et notulé un brin.

Pour *Citizen J*, il faut que je décide d'un point de vue ; pour le moment je nage dans une espèce d'indifférence. Le comble, puisqu'aussi bien, c'est moi qui me suis lancé là-dedans sans qu'on me demande rien. J'ai perdu de vue l'intuition de départ. Si toutefois il y en avait une.

mercredi 13 août 2014

Certains ont eu l'idée de proposer Internet au Prix Nobel de la Paix.

Logo of "Forum Jihad al-Tawbah"

Image Analysis

The image is the logo of the Indonesian jihadi web forum "Forum Jihad al-Tawbah." The logo consists of a number of common elements: an upward pointed finger, which is a gesture carried out during articulation of the shahada (Islamic testimony of faith holding that there is no god but Allah and that Muhammad is his messenger); a black banner bearing the shahada; and an AK, which, together with the upward pointing finger, flanks the mast of the black banner.

The black banner traces its roots to prophetic times. According to hadith (prophetic tradition or report), the black flag was the battle flag of the Prophet Muhammad and it was carried into battle by many of his companions. The image of the black flag, usually bearing the shahada, has been used as a symbol of religious revolt and engagement in battle (i.e., jihad). In the contemporary Islamist movement, the black flag is used to evoke notions of jihad and of reestablishing the Islamic Caliphate.

Notably, the pointing finger, flag and AK appear behind the top left corner of a black laptop and stand against a red globe. Jihadi visual propaganda uses images of the globe/planet earth in order to globalize localized issues and conflicts, as well as to articulate the global aims/nature of the jihadi struggle and/or particular groups. Here it is the laptop, a metaphor for the electronic arena, that appears against the globe in the background. This highlights that the internet and electronic media are important theaters of jihad and underscores the link of online supporters with the militant jihadists.

Les objets fétiches de ma vie : l'appareil photo (brownie flash), je l'ai déjà dit, le petit magnétophone à bandes, la Remington Rand et les automobiles. L'artifice et le sortilège. Tout cela me renvoie à ma puérité. « Le fétiche est un report de l'affectivité sur un objet unique ou composé, symbolique, en lui attribuant une efficacité supérieure à la sienne sur la réalité », disent les doctes (lesquels?). S'agit-il vraiment de l'efficacité ?

Les esclaves indispensables à ma façon de vivre, communiquer, travailler. Esclaves chinois, esclaves d'Amazon, etc. La posture acritique.

Extrait :

« C'est le fétichisme de la technologie comme force autonome qui nous fait toujours retomber dans la vieille grille « apocalyptiques contre

intégrés ». À la moindre esquisse de critique sur la Toile, on te traite d' « apocalyptique », et on t'accuse d'incohérence et/ou d'obscurantisme. La première accusation, en général, prend la forme de phrases comme : « Tu n'es pas en train d'utiliser un ordinateur en ce moment même ? » ; « Tu ne les achètes pas toi aussi sur Amazon, tes livres ? » ; « Tu n'aimes pas, toi aussi, les Smartphones ? », etc. La deuxième repose sur d'inutiles petites leçons du genre : « Pense un peu si aujourd'hui, il n'y avait pas Internet... » De l'autre côté, tout discours sur les usages positifs d'Internet est accueilli par les « apocalyptiques » comme la servile propagande d'un « intégré ». Rappelons-nous toujours Héron d'Alexandrie. Son histoire nous enseigne que quand nous parlons de technologie, et plus précisément d'Internet, en réalité, nous parlons d'autre chose, c'est-à-dire de rapports sociaux.

En somme, revenons à la question : qui sont les maîtres d'Internet ? Et qui sont les exploités de la Toile et par la Toile ? Le découvrir n'est en fait pas si difficile : il suffit de lire les « normes d'utilisation » des réseaux sociaux auxquels nous sommes inscrits ; de se pencher sur les licences des logiciels que nous utilisons ; de taper sur un moteur de recherche l'expression « Net neutrality »... Et, cerise sur le gâteau, de garder à l'esprit des histoires comme celles des entrepôts Amazon et Foxconn. Ce n'est que de cette manière, je crois, que nous éviterons des bêtises comme la campagne « Internet for Peace » ou, pire, des récits prophétiques horribles pointant le « totalitarisme doux », comme celui émergeant de la célèbre vidéo de Casaleggio & Associati intitulée Gaia : The Future of Politics.» Wu Ming 1

Le travail invisible. Combien de travail va s'incorporer dans une tablette ? Partir du lithium.

jeudi 14 août 2014

J'écoute (merci Youtube et Dailymotion) du Bob Dylan avec une cinquantaine d'années de retard.

vendredi 15 août 2014

Fred Turner remarque (dans le documentaire *La tyrannie du cool*) que l'aile communautariste de la contre-culture californienne se méfiait de la politique et des politiciens, mais pas du business. Ça fait la différence avec nous.

Le discours de la *success story* m'est insupportable, voilà le vrai.

Your old road is

Rapidly aging, comme dirait Bob.

Je parcours quelques textes de Bob Dylan pour trouver éventuellement une entrée.

Du mal à m'appropriier quoi que ce soit cet été, à envisager quelque chose de personnel. Je m'informe un peu de-ci de-là. Sur l'ère numérique. Et je me balade sur Internet quand j'ai la connexion. Repris un peu Montaigne mais avec le sentiment que depuis tout ce temps je suis resté *ante portas*. Plus je le lis moins, je le comprends. Maurice Olender m'avait dit de me relire pour trouver quelque chose à garder ; je ne l'ai pas fait. Bref, un été de découragement. Avec *Citizen J*, j'ai été me fourrer dans la gueule du loup. J'aime m'intéresser à ce qui est très différent de moi, je suis servi. Je n'ai rien contre Jobs, rien en sa faveur. Indifférence ; je n'accroche pas. Ce qui ne fait pas méconnaître la révolution de l'ordinateur et la suite. Comment bâtir la chose ? À partir de deux réalités : le comédien (Jos) et la cabane de Nicky. Je devrais ajouter la magie.

samedi 16 août 2014

Montaigne m'a servi à me consoler de ma médiocrité par son zèle à se définir comme un homme ordinaire, de la voirie du peuple. Tu parles. C'est quand même un grand (G majuscule), pas vraiment personne comme moi qui ne fais partie d'aucune nomenclature. Michel Eyquem de

Montaigne, si. Je me sens lâché quand j'y pense, presque floué. Roquentinisé, one more time. Ici le lieu (La Roque) s'y prête.

Une appréhension devant le livre de Manent sur Montaigne ; peur qu'il m'influence trop ou dise mieux ce que je ne veux justement pas formuler. Et puis ce livre ne me mettra pas en colère comme font ceux de Compagnon (qui vit, l'été, sur la bête et n'a vraiment rien à dire) et risque du coup de me clouer le bec. Compagnon dit par exemple dans l'Observateur que Montaigne, c'est l'anti-Machiavel. Non, Montaigne pense avec et comme Machiavel, mais tente de le « retourner » : la question du « machiavélisme du bien » est donc plus compliquée. Voir aussi Prospero.

Retour à Steve, mais sans joie. Je parlais du point de vue à trouver. Au moins Michael Tompert en détruisant les produits Apple a-t-il trouvé le sien. Un geste. Et ce n'est pas si mal. On compare ce geste à celui de Gainsbourg brûlant un billet de 500 F. Voir un iPad calciné ne me donne pas le sentiment qu'un sacrilège a été commis. Curieusement la destruction fait apparaître la beauté de l'objet détruit. La meilleure publicité pour Apple.

dimanche 17 août 2014

Lu à toute vitesse *Dernières nouvelles de la peste*. Rien à en tirer, sinon peut-être la prosopopée de la peste vers la fin (« on leur apprend le mépris du monde »). Trop décousu. Qu'est-ce que Borgès ou Mao viennent faire dans ce fatras ? Du point de vue du théâtre : performances de mémorisation des comédiens. Ça paye toujours.

« Les meilleurs experts et les plus grands professeurs », nous promet France Culture vont répondre aux questions que nous nous sommes toujours posées ou à celles que nous ne nous sommes pas encore posées. On retient son souffle.

lundi 18 août 2014

« Nous ne sentons aucune secousse quand la jeunesse meurt en nous »
(Montaigne, I, 20, « Que philosopher... » 89).

En quoi une vie comme celle de Jobs me déplaît : parce qu'elle choque mon goût de l'*otium*, j'allais dire ma culture de l'*otium*. Ça ne va pas avec la culture de l'entreprise.

Du travail salarié comme exploit sportif : donnez le meilleur de vous-mêmes. Quelle est la récompense ?

—le salaire. Ou la satisfaction de s'être surpassé en donnant le meilleur de soi-même ?

mercredi 20 août 2014

Au petit matin, je me mets à penser ce que je pourrais écrire sur *Sacré Sacre*. La zone d'éveil est propice à la gamberge. Pourquoi ça s'est remis en marche ainsi ce matin vers 7 heures ? Je l'ignore, mais ça ne se commande pas. Mon cerveau peut être inerte pendant des semaines, des mois. Il faudrait maintenant que ça se décoince pour *Citizen J*.

Décomposer la difficulté si je ne parviens pas avoir une vue d'ensemble de ce que le spectacle pourrait donner. Il faut que je pare au plus pressé qui est de passer l'obstacle de septembre.

Encyclopédie : est-ce que cela rend idiot de pouvoir accéder au savoir d'un seul clic plutôt que d'être obligé d'aller dans une bibliothèque qui risque d'être fermée à l'heure où vous avez besoin de savoir ?

Début du spectacle: Jos tape sur son ordinateur imaginaire cherche sur Google Citizen Jobs et tombe sur un site en flamand de recherche d'emploi.

Ce que ferait le théâtre (la scène à faire) : un huis clos entre Jobs et Gates. La dernière visite de Gates à Jobs mourant. Ça, c'est une idée.

jeudi 21 août 2014

Où il est de nouveau question de l'opéra sur l'identité sexuelle (je dis ça comme ça) avec Fedele.

À ce propos, dans *Libération* d'aujourd'hui : Bradley Manning (devenue Chelsea) exige un changement de sexe.

vendredi 22 août 2014

Jobs. Le pressentiment qu'on va mourir jeune doit être un bon excitant...

—à moins que ça vous déprime salement...

Je n'ai jamais eu ce pressentiment (et de toute façon je ne mourrai plus jeune, trop tard). J'ai toujours pensé que l'important était de durer. Un art de vivre comme un autre.

samedi 23 août 2014

D'abord une espèce de fin de non recevoir. La question du rapport aux Classiques, la question du sens. Le voisinage.

Cher Laurent,

Je suis évidemment sensible à l'invitation qui m'est faite par notre ami Nikolaus de m'exprimer sur ton travail et particulièrement sur *Sacré Sacre*. Pourtant je m'en sens incapable. Je pourrais avancer que, comme dirait monsieur Keuner, je travaille à ma prochaine erreur et que ça m'a dévoré l'été et mangé le cerveau. Ce n'est évidemment pas désintérêt ou désaffection mais je suis fatigué des discours (à commencer par ceux que je tiens, même si je me suis donné pour conduite de parler le moins possible et de mon travail et de celui des autres, si proche qu'il puisse être comme est le tien. Et ce n'est pas désintérêt et en l'occurrence pour ce qui te concerne, désaffection. C'est que je ne sais quoi dire. Je trouve d'une grande vanité tout discours sur le théâtre (probablement sur toute pratique artistique) : le discours universitaire me laisse désabusé, les philosophes obscurcissent les choses avec leurs concepts à tout faire et ont bien du mal à rendre compte de la singularité d'une œuvre, les

critiques, les critiques ? Je ne sais pas s'il y en a encore, je ne les lis plus, surtout quand je suis concerné.

Je me contente du discours du théâtre ou discours du théâtre. Non, je ne devrais même pas parler de discours : je me laisse aller aux œuvres comme expériences, *Erlebnisse*, ça doit se traduire. Et j'ai fait une espèce de vœu de silence. Mieux vaut vraiment ne rien dire plutôt que de parler pour ne rien dire. J'ai perdu cette faculté précieuse parfois de mettre des mots sur les choses. C'est un peu *matter of fact*, je l'accorde. Mais je vis très mal la division entre le langage et l'action. Je mets la pratique artistique (le fait de proposer finalement)

Il y a quelque chose de générationnel : ma génération a parlé, beaucoup parlé, et dans le vide de l'Histoire. Je peux te le dire à toi, une des raisons pour lesquelles, je me suis décidé, assez tardivement, à faire du théâtre, c'était d'une certaine manière pour me taire, et faire, fabriquer quelque chose qui échappe à la rhétorique. Le théâtre, quel qu'il soit, est matériel. Et la sanction est autre que celle qu'on réserve à la pensée.

Donc une grande méfiance à l'égard de ce qu'on peut dire (moi). Une sorte d'effet Bartleby : *I would prefer not to*. Je préférerais ne rien dire. Le bavardage, qu'il soit philosophique, universitaire (au nom de je ne sais quelle *Wissenschaft*) ou critique m'assomme ; il y a belle lurette que je ne lis plus rien de tout ça ; j'ai eu ma dose, il faut dire, question de génération, la mienne a été passablement bavarde (non?). J'ai donc fait une sorte de vœu de silence, et je me passe de commentaire (et c'est réciproque les commentaires se passent de moi). À la demande très officielle d'avoir à m'exprimer, je me vois contraint d'opposer une sorte de fin de non recevoir. Je ne voudrais pas que ça passe pour de la muflerie, tu penses bien. C'est que je ne sais pas quoi dire ; je n'ai rien dire. Je suis de plus en plus sensible, mon côté montaignien, à l'écart entre le langage

et l'action, et l'art est d'abord action. Donc pour parler à la Brecht, j'ai renoncé à être un *Formulierer*. Et je crois que

Quand je dis que je ne sais pas quoi dire, ce n'est pas une façon de parler. Du mal à penser le nouveau. Et j'aurais du mal à rendre compte de l'expérience qui m'a été donnée de vivre devant *Sacré Sacre...* J'ai bien peur d'être incapable de penser le nouveau à nouveau frais. Je suis bien certain que je penserai le nouveau paradigme dans les termes de l'ancien. En vérité, je te fais l'aveu que je ne sais plus non pas quoi penser mais comment penser depuis 1989, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et de ses conséquences, comme disait Müller.

dimanche 24 août 2014

Que faire de ou avec les chefs d'œuvre ? Une sorte de bon voisinage. En finir avec eux ? *L'entertainment* global s'en charge. Ou la culture de masse.

mardi 26 août 2014

Journée à la déchetterie hier. Quelques objets, chers disparus, comme dirait Beckett. À la benne. Objets privés dans la décharge publique. Mais en revenant de la décharge, un soulagement, un allègement aussi. Catharsis.

jeudi 28 août 2014

Ce ridicule qu'il y a à vieillir.

dimanche 31 août 2014

Déjeuner avec Nicky hier au Libanais (éviter le "Chien qui fume"). La question de l'éloignement progressif du théâtre. Pourtant Nicky écrit sans arrêt sur les spectacles qu'il a faits. Catharsis active ? Cela me fait me demander pour quoi je m'obstine, m'accroche, à l'encontre de tout bon sens. Nicky est déprimé mais pas déprimant. Intéressant. Il ne voit pas

très bien non plus comment fabriquer se spectacle (laisser Jos au service, je dis) et se demande si un comédien seul sur le plateau cela fait du théâtre. La bonne question. Si un comédien entre en scène, on attend le second.

La marque ou le produit ? Jobs homme du passé : il croit aux machines qui changent le vie des gens (téléphone, automobile, avion), alors que, historiquement, son travail a été de créer une marque : Apple.

Mon rapport aux marques : les voitures, Alfa-Romeo puis Citroën. En informatique, rien que Mac. Pourquoi? Par facilité d'usage, confort, le truc *friendly*, aucunement du fétichisme. Alors que pour les bagnoles, oui. Pour le reste, indifférence. Mocassins Sebago et imperméables Burberry, peut-être. Mais sans grande passion. La paresseuse négligence ; ou l'indifférence ?

lundi 1^{er} septembre 2014

L'absence de point de vue : je ne peux être contre le numérique (donc contre Jobs) mais j'ai conscience de tout le négatif de tout ça. En gros j'apprécie le *design in California* mais je n'ignore pas tout-à-fait ce qui se passe en Chine. Autrement dit, cela n'a pas beaucoup de sens de pratiquer la dénonciation (obsolète), de bouder la machine, pour ainsi dire) comme on boude son plaisir (drôle d'expression au passage) ; on n'arrêtera pas le mouvement. Nos luddistes ont des mots très durs pour ceux qui voient la technique comme une fatalité donc qui avouent leur impuissance face à elle. Mais ils ne fournissent jamais beaucoup d'arguments pour penser le contraire, à savoir qu'on pourrait vraiment (avec vraisemblance) freiner le mouvement et arrêter les dégâts. Il est difficile de penser qu'il y a une marche arrière. Entre nous.

Les deux faces de la médaille, et on joue à pile ou face. Penser les deux choses à la fois ; foutre le tournis avec ça.

Le type qui cherche avec son iPhone sur internet des informations sur les conditions de travail des ouvriers chinois. L'iPhone livré avec des photos des usines chinoises. Belle ruse.

mardi 2 septembre 2014

Symptôme habituel devant l'obstacle d'écrire quelques lignes sur le *Sacre* de Chétouane. Recourir à l'astuce dont je suis familier, astuce *prétéritive* pour ainsi dire, de la lettre (ici un mail pour faire jeune) dans laquelle j'explique que je ne parlerai pas du spectacle, façon d'en parler quand même mais sans en parler vraiment.

Mon cher Laurent,

Je t'ai déjà dit précédemment dans quel embarras me mettait l'aimable invitation que m'a fait Nikolaus d'écrire quelque chose sur *Sacré Sacre*. S'il ne s'agissait que d'exprimer l'espèce de piété qu'un ancien peut avoir pour le travail d'un plus jeune et qu'il a vu grandir ; si je n'avais qu'à rendre compte d'affinités électives qui se change en amitié personnelle, bien sûr, mais artistique aussi ; si je me sentais capable surtout de mettre des mots justes sur la curiosité qu'excite chez moi ton travail, même si l'éloignement fait que je n'ai pas pu voir tous tes spectacles (quand je dis curiosité, je veux parler de cette curiosité qui est utile pour mon propre travail, comme graine à prendre par un juste retour des choses ou retournement des générations, ce sont toujours les vieux qui ont à apprendre des jeunes, à condition que vieux et jeunes se choisissent bien), s'il ne s'agissait que de tout cela, c'est volontiers, et comme par une ardente obligation de l'amitié que je prendrais la plume (le clavier) pour rendre compte de l'expérience, l'émotion, comment dire ?, l'événement qu'assister à un de tes spectacles est toujours pour moi. L'allemand a un mot pour ça, si je ne me trompe, *Erlebnis*.

L'embarras est double. Il y a d'abord que je ne vois pas ce qui m'autoriserait à parler de ce travail chorégraphique « à partir » du *Sacre du printemps*. Tu sais que la question de la danse (je devrais dire du

danseur et de la danseuse, évidemment) a depuis longtemps hanté mon théâtre (« vieux style » dirait Beckett, et un peu pompeux), et encore récemment je me suis fait taper sur les doigts par une critique sans doute autorisée, elle, pour m'être « improvisé chorégraphe » (tu dois connaître ça), mais le seul mot de ballet me fait monter sur mes grands chevaux et plonge mon imagination dans un gouffre de tristesse. Enfin et surtout, depuis pas mal de temps, je m'impose une sorte de diète, de cure de silence, et quand je parle, c'est en essayant de le faire pour ne rien dire. Tout le discours sur l'art, discours sur le théâtre, nommément, tout ce bavardage, d'académique, -ach ! Les spécialistes !- à narcissique (« mon dernier spectacle, c'est bien moi, vous ne trouvez pas »? me répugne et j'ai décidé de la boucler, ne répondant qu'aux figures imposées par la communication/promotion de mes propres spectacles, ce qui est déjà presque au-dessus de mes forces.

Dans le cas présent, cette espèce de fin de non-recevoir comme réponse à l'invitation, au-delà de mon incompetence pourrait s'expliquer par ma mauvaise connaissance de l'œuvre : je n'ai vu *Sacré Sacre* qu'une seule fois et d'où je t'écris, je ne parviens pas à voir la vidéo sur Vimeo. Sauts et arrêts de la connexion réécrivent vraiment l'œuvre ! Encore une fois, outre que le Herrdoktorismus, comme disait encore Beckett, n'est pas non plus mon fort, c'est surtout que je ne sais plus quel discours tenir sur les œuvres, sur celle des autres, fussent-ils des amis, comme sur mon travail. Mon pauvre, je ne sais pas quoi penser et dire, voilà mon drame. Je me passe de commentaire et j'apprends à comment me taire (intraduisible, tant pis). Je n'ai jamais autant ressenti l'écart tragique qu'il y a entre le discours et l'action (j'appelle action, aussi bien celle de ressentir quelque chose devant dans une œuvre, que celle d'essayer d'en fabriquer une). Cela signifie seulement que je suis un piètre *Formulierer*.

mercredi 3 septembre 2014

Je n'aurais pas dû m'interrompre ; j'ai perdu le fil et l'envie. J'en étais à l'idée que je ne pense plus rien. J'essaie de coller à l'expérience, et dans

mon travail, je ne me confie plus qu'à l'intuition (ce qui peut jouer des tours). Je fais un pari qui en vaut un autre : c'est que le travail de mon cerveau dont j'ai conscience (ou la part consciente du travail cérébral) est bien peu par rapport à la part inconsciente (c'est peut-être présomptueux).

Pire : je n'ai pas envie de penser quoi que ce soit. Je me sens à lié à une œuvre si elle excite en moi l'imagination, c'est-à-dire d'abord l'envie de travailler. C'est une espèce d'euphorie, d'enthousiasme que je ne ressens pratiquement jamais au théâtre qui est devenu si lugubre (*dismal*).

Donc je n'ai pas d'outils assez neufs pour penser à nouveaux frais justement une expérience que je ne veux pas rapporter au passé. Quelqu'un de ma génération sera enclin de poser à *Sacré Sacre* le vieux problème du rapport aux Classiques. Tu imagines mon espèce d'inquiétude que le contexte de la commémoration du chef-d'œuvre (un centenaire, ça s'arrose) a pu susciter chez moi. Une sorte de « *Tu quoque, mi fili* ». Fallait-il vraiment (mais je sais bien qu'il faut travailler, qu'il faut bien vivre) rejoindre la cohorte de celles et ceux qui y sont allés de leur *Sacre*. Je sais bien que des chefs d'œuvre ont été créés sur commande et d'autres en dormant, comme dit Proust. Mais quand même... Peut-être aussi que la nécessité intérieure ou biographique n'est pas toujours de mise, et après tout, je ne sais rien des conditions qui t'ont fait te confronter à ce sacré *Sacre*. *Damned* ! C'est donc avec une certaine appréhension, voire prévention, que je me suis retrouvé à Montreuil. C'est que s'agissant des chefs d'œuvre, il était courant chez les gamins de mon âge de vouloir s'en prendre à eux, sinon d'en finir avec eux, la question de savoir comment s'y prendre est somme toute secondaire. Ce n'est pas toi qui me diras le contraire puisque nous nous sommes connus dans mon séminaire sur *Faust* (le *Second* de préférence) à Paris 3, il y a déjà pas mal de temps, que je faisais en marge de la préparation de mon spectacle *Un Faust-Histoire naturelle*. Je cherchais ce qu'il pouvait y avoir de vivant dans ce qui était pour moi déjà un *Lesebuch*. Et ce n'est pas sans une

certaine Schadenfreude que nous étions schumpéteriens et adeptes d'une certaine « destruction créatrice ». Ou müllérien, avec l'idée du *Kommentar* ou au moins de l'anatomie du chef-d'œuvre, anatomie, c'est-à-dire autopsie. Avec un brin d'inquiétude, me demandant ce que tu allais faire dans cette galère, mais avec cette curiosité que je rappelais *supra* avoir pour ce que tu fais, tout spécialement pour le geste que tu allais trouver pour te tirer d'affaire, ce qu'il faut bien appeler ainsi. Je ne sais pas ce qui m'a distrait de ces vieux problèmes, mais je dois avouer, quand je reviens là-dessus, et encore une fois, dans ce petit mot je ne peux me fier qu'à ma mémoire et à mes impressions, je dois avouer donc que je n'y ai plus pensé. Est-ce à cause de l'introduction de Schmidhals, j'ai eu tout de suite la certitude d'être dans une œuvre de Chétouane, et j'y suis resté (assez heureusement) quasi indifférent au monument Stravinski. Ce qui est tout de même un tour de force. C'est là-dessus que je réfléchis après coup.

L'air de rien et sans y toucher.

jeudi 4 septembre 2014

Insister sur l'obsolescence de mes manières de penser, des catégories dans lesquelles je pense les choses, de mes outils...

Du bon usage des Classiques. Nous voulions en finir avec eux (je crains que *l'entertainment* global s'en charge mieux que nous). Cette problématique est probablement obsolète : maintenant on revisite, c'est à dire : on actualise. Peut-être une manière d'en finir en les violentant ainsi. Ou on se cache derrière l'alibi du répertoire.

Donc j'arrivais dans la salle avec un brin d'appréhension, et je ne sais pas pourquoi, pris par l'œuvre je n'y ai bientôt plus pensé. Il y avait ce plateau vide, ces trois écrans (qui ne se rempliraient pas beaucoup, j'aime assez). Puis je me dis quelqu'un va venir (entrer, faire une entrée), puis d'autres, et j'étais accaparé par la curiosité de ce que ces... ces quoi ? du reste, ces

corps, allaient faire ensemble à l'intérieur de cet espace contraint. Et devant des spectateurs ; car ces *performers* se savent regardés, et savent qu'ils peuvent regarder. Ce mélange d'étonnement et d'évidence : évidence qu'on est jeté là et qu'il faut y aller, quelque chose va commencer, va se mettre en mouvement, c'est le cas de le dire, quelque chose de neuf. Je dis mélange d'évidence (il n'y a pas de crise de ce côté-là) et d'étonnement. Un trouble intéressant, comme celui qui existe entre le calcul et l'improvisation. L'écrit (donc le reproduit) et l'improvisé. Je ne sais quelle part, quelle liberté est laissée à l'improvisation, mais ce qui est excitant, c'est qu'on ne sait pas, que pour le spectateur, c'est indécidable. Voilà ce à quoi j'étais, si on peut dire. En fait bien loin du *Sacre*. À vrai dire, c'est après-coup que ma vieille question de l'usage des Classiques m'est revenue, comme une vieille lune. Encore une fois, ce n'est pas pendant le spectacle, mais de retour, et devant un ordinateur, en revenant sur la journée écoulée, comme je fais usuellement. Je trouvais l'astuce assez forte : au lieu de vaine polémique, au lieu des pièges habituels, consacrés, pour ainsi dire, déglinguer le chef-d'œuvre ou mine de rien en profiter (le nain sur les épaules du géant), une espèce d'indifférence. Car pendant la représentation (pas un bon mot pour l'affaire), j'avais bien entendu la musique de Stravinski, mais j'étais occupé à regarder autre chose, quelque chose qui prenait la liberté de ne pas la suivre. Fort. Mais ces libertés prises, commencer par une autre musique (celle de S), faire durer le plaisir trois fois (?) le temps canonique du ballet, cette indifférence n'est pas agressive ni polémique. C'est un geste presque amical, un geste de bon voisinage. Ni respect ni irrespect, sans y toucher. Après coup, je me suis dit, c'est comme si dans une salle à côté, on « donnait » le *Sacre*, et que ça ne dérangeait pas trop, et qu'il ne s'agissait pas non plus de le déranger. Aucun sacrilège dans tout ça. Le Classique, un grand voisin. Pas mal. Construire une maison neuve à côté d'un château ouvert aux touristes qui revisitent... Une maison neuve ou un campement ? Ce n'est qu'une impression, puisque j'ignore comment vous avez pris en compte le *Sacre*, comment il a contaminé votre travail.

Reste autre chose, qui est aussi de l'ordre de l'expérience du spectateur que je suis. Je ne voudrais pas employer des mots en -ismes, comme minimalisme, formalisme, etc. qui me semblent inadéquats pour rendre compte de l'expérience dont je parle et ressortissent sans doute au lexique de la période critique (époque de la Critique, ère du soupçon) dont nous sommes sortis. Il y a une sorte d'hygiène, de réduction de l'expression, alors que le ballet peut pousser à la surexpressivité (tous, jusqu'à Sasha Waltz), d'évitement du sens, d'évidement plutôt qui me paraît salubre ; non, salubre est du registre moral ; je parlerais d'un plaisir, du plaisir spécifique d'un spectacle tel que celui-ci. Un régime sec ou une cure de silence, nécessaire (un peu trop jugement de valeur, ce que je dis là), un moment privilégié, « sacré » alors que les TIC nous saturent de bavardage à quoi s'ajoute celui-ci présentement. Il y a là une radicalité de l'insignifiance qui fait réfléchir. Et qui est originale par rapport à ceux de ta génération qui se voient volontiers en pourvoyeurs de sens. La langue de bois de l'époque voudrait que l'artiste soit un déchiffreur, décrypteur du monde. Tu parles.

Je vais peut-être dire une horreur, mais c'est pour cela que *Sacré S* est pour moi du théâtre, concerne le théâtre. C'en est comme *Quad* de Beckett en est ; une expérience théâtrale à la limite pour parler autrement. Le rêve d'un théâtre qui dirait sans rien vouloir dire, quelque chose comme ça. Et c'est quelqu'un dont le théâtre est très bavard (c'est moi qui le dis) qui parle... Comment faire ? Faire se mouvoir des danseurs silencieusement (avec ou sans musique, indifféremment, « actes sans paroles ») ou faire parler les comédiens en les immobilisant le plus possible. Je n'en sais rien. Du mouvement et de l'immobilité, la vraie question.

Trouble de dernière minute, et comme coup de théâtre :

Sacré Laurent !

A toi

vendredi 5 septembre 2014

Je ne crois plus en ce que je pourrais penser. Ni au théâtre.

dimanche 7 septembre 2014

Maison à fermer, cette corvée, et le décompte des saisons. Je serre les livres mal lus de l'été et sans mes gloses. Pas eu mes Muses, comme disait ma mère. Les figues qui mûriront pour rien.

jeudi 11 septembre 2014

Du surplace. Je ne vois pas ce que Jos pourrait dire. Raconter. Qui est-il et à qui s'adresse-t-il ? Dramaturgie de la construction du personnage. S'il avait à jouer ce rôle dans une pièce genre biopic.

samedi 13 septembre 2014

Peut-être la fausse bonne idée.

Comment commencer, reprendre mardi matin ?

Quelque chose autour de quelques dates : de 1955 jusqu'à 2011. Quelles dates à retenir ? Mais la date est une bonne entrée...

dimanche 14 septembre 2014

Dématérialisation du livre : un épouvantail ?

L'argument technophobe veut que l'on nous fourgue des gadgets dont nous n'avons pas besoin. Mais s'agit-il de besoins ? Et qui décide de ce dont nous avons besoin. On dirait que les Biagini ne peuvent pas supporter le plaisir des autres. Rabat-joie. Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'accès ou d'*e-book* ? La bibliothèque municipale ne vous suffit pas ?

—le livre numérique participe d'un processus de liquidation du type de lecture linéaire profond et concentré, qui est propre au livre papier.

—vous auriez dû faire avec nous le voyage Gourdon-Paris, et vous auriez vu mon petit fils de 10 ans ne pas lever le nez de sa tablette, tout à la lecture de je ne sais plus quel roman d'aventures.

Facilité avec laquelle les enfants passent de l'écran au livre papier. Le même, interdit de tablette le soir, lisait son livre papier avant de s'endormir ; rien de problématique là-dedans.

Dans tout ce débat sur la lecture profonde et concentrée que seul le livre papier rendrait possible, on voit bien qu'il n'y a pas le moindre argument qui tienne. Carr nous apprend qu'il ne peut plus lire un livre un peu épais, mais cela prouve quoi ? D'autres nous disent que *Guerre et Paix* est devenu illisible à l'ère numérique. Possible, mais celui qui tient un tel discours n'aurait sans doute pas lu non plus *avant*. À en croire certains, avant qu'il y ait eu des *e-books*, tout le monde lisait de gros livres, sérieusement et de manière concentrée. Qui peut gober ça ? On peut dire avec autant de bon sens, exactement le contraire, que tout un chacun a plus de chance (facilité) de tomber sur *Guerre et Paix* sur sa tablette que dans une librairie ou bibliothèque pour peu qu'il ne vive pas dans un centre urbain. Je ne sais pas si l'*e-book* va révolutionner nos manières de lire (est-ce qu'il y a tant que ça, des manières de lire?), mais on ne voit pas comment on pourrait démontrer que cette nouvelle technologie ne va pas démocratiser l'accès au savoir, franchement !

Biagini, un moralisateur, en vérité, cite Carr qui affirme que même les livres au contenu les plus vulgaires contribuèrent à propager l'éthique du livre, « à savoir la lecture profonde et attentive ». Donc si je lis sur une tablette ou si je m'informe grâce à mon ordinateur, c'est comme si j'étais un dévergondé.

Je disais rabat-joie :

« Nous changeons de monde, et celui qui se dessine attise la soif de divertissement et de loisirs, exacerbe les pulsions consuméristes, atomise et désoriente les individus, voue un culte à la vitesse, détruit les facultés de se concentrer, de mémoriser et de penser, tue la créativité et l'imagination... Il se produit le contraire de ce que les grands discours qui accompagnent le déploiement de l'*e-book* voudraient nous faire croire. » (Biagini, 62). Rien que ça.

Pouvoir accéder à la même information plus rapidement et facilement grâce à Internet ne la disqualifie pas. Aurait-elle plus de valeur s'il m'avait fallu prendre le métro, aller en bibliothèque, attendre le livre, et s'en aller à la fermeture, etc ? Faut-il souffrir pour mieux connaître ? Payer physiquement de sa personne ? Besoin de punir.

—il n'y a qu'à apprendre à ne pas être superficiel.

« C'est une des grandes forces du capitalisme industriel que de pouvoir laminer des pans entiers de l'activité humaine en persuadant ceux qu'il détruit qu'ils n'ont aucun autre choix, et que la meilleure solution pour eux est de participer à ce mouvement de décomposition. » (Biagini, *ibid*, 65)

Un peu conservateur, non ? Et au sens strict. Impuissant surtout. Comme de dire qu'avec le livre matériel, ce seront des savoir-faire et des « savoir-être » qui vont disparaître. Bien sûr, les métiers du livre sont malheureusement en danger mais est-ce que pour autant livre matériel égale lien social ? Pendant que j'écris ceci, on me parle à la radio du second écran que l'on regarde quand on est devant son poste de télévision. Vous regardez un truc pendant que sur votre autre écran on vous donne autre chose à consommer, je cite. Sauver la lecture profonde au coin de feu et en fumant la pipe va être difficile.

Pendant une émission (je n'ai pas compris laquelle), il y a en gros 60 000 tweets. La social-télé nous promet de pouvoir faire intervenir en direct des réactions de tweeters.

Il est consternant de voir que le principal argument contre la lecture sur écran tient au fait que Frédéric Beigbeder ne parvient pas à lire plus de 30 pages sur son *e-book* ! Ou que Kundera, un perdreau de l'année, craint la disparition des bibliothèques.

Le grand mot : les usages.

jeudi 18 septembre 2014

Les journées au 104... Comment une souche et une hache donnent des appuis de jeu. Surréalisme belge : l'autoroute américaine et les voitures. Les garages sont vides. Joseph Poutine.

lundi 22 septembre 2014

Steve Jobs est présenté dans tous les récits épiques où il apparaît comme un personnage hors du commun, de par sa stature et par les exploits qu'il accomplit. Il est grand, beau et fort, et sa seule apparition dans les bureaux de sa compagnie suffit à effrayer ses salariés. Steve est tantôt « Celui qui surpasse tous les autres » ou « Celui qui a tout vu d'avance ». Il est même capable de séduire une déesse, Joan Baez.

jeudi 25 septembre 2014

104, terminé. C'était mon actu... Piètre.

vendredi 26 septembre 2014

Et voilà le travail !

<http://www.bscnews.fr/201409244106/Theatre/citizen-jobs-de-la-pomme-de-steve-jobs-a-celle-de-blanche-neige.html>

Vraiment sonné après cette semaine au 104 et le cauchemar des deux soirées vraiment trop improvisées. Migraines et les yeux qui se brouillent. Pourquoi je n'arrive pas à travailler sur ce projet ? Le sujet est peu excitant et Jos n'est pas facile à manier.

Est-ce que l'hypothèse de l'opéra fictif tient le coup ? Jusqu'à « l'invention » de la pomme (grâce à Thoreau), c'est possible. Tout ça ne fait pas vraiment théâtre comme Nicky me l'a fait savoir sans frais. Ou Ariel qui dénonce le cabotinage du comédien...

Pour me distraire, je lis *Heidegger et l'antisémitisme* de Peter Trawny. Est-ce vraiment si important de s'intéresser à la fantasmagorie heideggérienne et à la fiction de l'histoire de l'estre (Sein) ? Savoir que

l'antisémitisme est inscrit dans cette histoire nous sert à quoi ? Il n'y a pas à faire de coquetterie avec cet Allemand pesant et son antisémitisme de base. Bien la peine. Les Juifs qui ont l'esprit du calcul dans le sang sont responsables de la *Machenschaft*, fermez le ban. Vous voyez le niveau.

Dans *Le Monde*, Badiou s'illustre encore dans ce qui est probablement un playdoyer pro domo du « grand maître » : au-delà du cas Heidegger qui a « la petitesse d'un antisémite vulgaire, il importe absolument de faire admettre partout que quelqu'un peut être ou avoir été anticomuniste, stalinien, philosémite, antisémite, monarchiste, démocrate, militariste, nationaliste, résistant, nazi ou mussolinien, internationaliste, colonialiste, égalitaire, aristocratique, machiste, élitiste, et j'en passe, et être un philosophe de la plus grande importance. » À ce compte, c'est à douter de l'importance de la philosophie. Surtout si on pense en même temps aux exploits du péquenaud de la Forêt-Noire quand il prétend nous éclairer sur la technique. Laissons-le à ses jeux de mots. On se demande, après les conneries d'Épiméthée, ce que nous serions devenus si nous nous étions contentés de jouer les gardiens de l'Être.

lundi 29 septembre 2014

Ai-je noté dans mon fichier 1989 que Medvedkine était mort cette année-là ? Et né en 1900, c'est plus que parfait.

mercredi 1^{er} octobre 2014

De toute éternité, rentrée des classes.

Le scénario : l'opéra *Citizen Jobs*. Jusqu'où peut-on aller avec cette formule. Jos peut raconter l'opéra, effet retable des merveilles, et faire aussi en marge des commentaires savants. Sur la mythologie, etc. Ce serait une première partie, assez dominée par la biographie. La deuxième partie : l'histoire de la pomme (introduite par Thoreau et menant à Turing ?). Troisième moment : le citizen dans sa cabane numérique, une cage ?

lundi 6 octobre 2014

Retour de Venise où il ne ferait pas bon mourir. Je vois une photo dans le JDD de Hollande, plus piètre que jamais (vraiment pas d'allure) assis tel le premier venu (qu'il est probablement) dans un fauteuil de théâtre. J'apprends ainsi, pour saluer mon retour au pays et me requinquer, que le président de la République (c'est lui!) est allé presque incognito, le presque est d'importance, voir *Europe* de BHL à l'Atelier et qu'il a partagé un couscous (européen, probable) avec l'auteur. Déjà qu'il était le copain de Ribes...

Il faut ajouter que le président, comme tout autre de la nomenclature socialiste, n'aurait pas été le bienvenu ailleurs, dans un théâtre public, par exemple. C'était notre rubrique : la sortie au théâtre.

mardi 7 octobre 2014

Phèdre 2014

(la tragédie grecque chez les prolos)

Un ex-beau-fils et son ex-belle-mère se marient, après un combat judiciaire

AFP 4 octobre 2014 à 13:32

Un ex-beau fils et son ex-belle mère, qui ont bataillé pendant des mois devant la justice et jusqu'à l'Élysée pour avoir le droit de se marier, devaient finalement convoler samedi dans leur petit village de Moselle, a-t-on appris auprès des intéressés.

«Enfin, c'est le grand jour! J'espère simplement que notre histoire pourra être utile à d'autres couples dans notre situation, car je sais qu'il y en a un certain nombre», a dit à l'AFP la mariée, Elisabeth Lorentz, 48 ans.

La justice avait longtemps empêché ce mariage au motif que Mme Lorentz avait été précédemment mariée avec le père de son compagnon actuel, Eric Holder, 45 ans. Ce dernier, né d'une précédente union, n'a aucun lien de sang avec sa compagne. Mais la loi interdit les unions entre ascendants et descendants en ligne directe.

Le couple était allé plaider sa cause jusqu'à l'Élysée, mais n'avait obtenu, en juin 2013, qu'un rappel de la loi qui interdit ce type de mariages, signé de la main de François Hollande.

En juin 2014, le couple a finalement obtenu du tribunal de Metz le droit de se marier. Le procureur, qui s'y était opposé, n'a pas fait appel de cette décision.

Samedi, une centaine de personnes devaient assister au mariage, civil et religieux, dans le petit village de Dabo, à la lisière de l'Alsace et de la Lorraine.

L'ex-époux de la mariée, qui est aussi le père du marié, sera présent. «Il nous a toujours soutenus», souligne Mme Lorentz.

AFP

Je sèche mon voyage à Lausanne. Lassitude et migraine. Je m'excuse sur mon état de santé. De toute façon, il est bien possible que je n'ai déjà plus aujourd'hui la moindre aide publique (commission de la Drac se réunit ces deux jours). Oui, j'ai l'impression de sécher l'école.

Je regarde *Zabriskiepoint* sur mon ordinateur. Je n'en avais aucun souvenir (peut-être la scène d'amour dans le désert?). Mais dans cette Amérique-là (celle d'un Italien, il est vrai) le mot révolution a encore un sens politique. Ce à quoi je pense surtout, c'est à la fuite du temps. Car les deux protagonistes ont à peu près mon âge (je vérifie sur Google ; ils

sont même plus jeunes que moi, nés en 1947), et je ne peux pas ignorer que Mark Frechette mourra peu après en prison, après un casse, je crois. Mais Daria doit être une petite vieille bien blanche ; ses yeux doivent toujours être aussi beaux.

Reste que ce n'est pas le meilleur film d'Antonioni. Le vol de l'avion n'est guère plausible. Ce que je retiens de fort et simple : la sexualité se déroule toujours dans un désert. Elle suppose un paysage désolé. Et elle est fondamentalement stérile.

mercredi 8 octobre 2014

Mots clé : Amérique, Révolution, changer le monde. Je regarde cette nuit *Loin du Vietnam*. Oui, c'est loin. Il faudrait pouvoir tout rembobiner. Voir « Du Repentir » de m2m.

Prestige :

« Our place in the universe is special but not significant, unique but not exceptional » Qu'est-ce que je vous disais ! (*Nature* 512 28 august 2014)
Détail des baffes : celle de Copernic, bien sûr, puis en 1920 Harlow Shapley qui montre que le système solaire n'occupe pas le centre de la Voie Lactée, et puis Edwin Hubble qui enfonce le clou en découvrant qu'il y a pléthore d'autres galaxies, quelques centaines de milliards, je crois, d'après ce que nous apprend le télescope Hubble, justement. Et même notre matière (« the stuff we are made of », pour le dire plus shalespeariennement) ne représente que 5 % du « budget énergétique » de l'Univers. Pas de quoi pavoiser. Et je ne parle pas de la théorie des cordes qui suggère que notre Univers peut faire partie d'un Multivers (quelque 10 puissance 500 univers – du mal à me représenter la chose, un peu comme la fortune de Gates). D'un autre côté le satellite Kepler que des étoiles comparables à notre soleil peuvent abriter et orbiter des planètes de la taille de notre Terre et où il pourrait y avoir de l'eau. Donc... hein ?

Question de la signification (et importance) de la vie sur terre, et des formes qu'elle prend. Il faut sans doute mettre les microbes au sommet de la hiérarchie de ces formes. Le corps humain contient 10 fois plus de cellules microbiennes que de cellules humaines.

On peut ajouter que grâce aux nombreux et puissants télescopes, on pourra se faire une idée sur l'existence ou non de la vie extraterrestre.

Un dernier mot en faveur de notre cerveau : nous sommes insignifiants mais c'est grâce à notre cerveau que nous le savons.

Moralité musilienne : il faudrait que je lise *The Copernicus Complex : The Quest for Our Cosmic (In)Significance* de Caleb Sharf.

Margaret Atwood : *Stone Mattress : Nine Tales*.

jeudi 9 octobre 2014

J'attends le verdict de la Drac. Je ne sais même pas quand il me sera communiqué.

Je lis des choses sur le héros (d'Achille à Zidane...)

Les pipoles comme nos demi-dieux à nous.

Là où il y a du héros, il y a de la lutte, dit à peu près Foucault. Le héros est toujours peu ou prou (preux ou pou) un guerrier. Malheureux le pays qui a besoin de héros.

—est-ce que le héros renonce toujours au bonheur immédiat au profit d'un avenir, d'un bénéfice à venir ?

Bravoure guerrière ou force de caractère ?

Réussir des actions qui tiennent du miracle. Mettre Internet dans notre poche.

vendredi 10 octobre 2014

Parcouru *petite poucette* de Serres. La fin du savoir, oui. La fin aussi du modèle du camp romain. Ce qu'avait compris Boucicaut.

La jeunesse ne peut pas hériter de grand-chose. Ce n'est pas Thoreau qui me dira le contraire.

« Une des ruptures les plus fortes depuis le néolithique. » (7)

Déjà après « l'invention » de la bibliothèque, Montaigne préféra une tête bien faite qu'une tête bien pleine. Plus la peine d'accumuler du savoir grâce à la mémoire. « Économie : se souvenir de la place du volume sur le rayon de la librairie coûte moins cher en mémoire que retenir son contenu. Nouvelle économie, radicale celle-là : nul n'a même plus besoin de retenir la place, un moteur de recherche s'en charge. » (29)

Réfléchir sur la page. L'écran reproduit encore la page.

samedi 11 octobre 2014

Curieux quand Nicky me dit que la question du cinéma, son défi au théâtre, c'était plutôt l'obsession de Engels, pas la sienne. Il ajoute que ni l'un ni l'autre ne fait signe à l'autre. « Je pense que je ne le reverrai jamais. » Étrange, comme dirait Modiano.

dimanche 12 octobre 2014

Depuis hier, je lis *Tête d'Or* pour trouver un modèle dramaturgique (*rires*) pour Jobs. Je devrais dire relire puisque mon exemplaire est annoté par moi. Je ne me souvenais de rien ou presque.

mardi 14 octobre 2014

« Jetzt sind wir allein Krebs mein Geliebter. »

mercredi 15 octobre 2014

Nous apprenons que la ministre de la culture, qui n'a pas encore pu mettre les pieds dans un théâtre est allée fêter le cinquantième anniversaire de l'Association pour le soutien du théâtre privé (ASTP).

jeudi 16 octobre 2014

Ainsi j'aurai voulu mourir intelligent.

Du journal de travail au journal de maladie (ça se dirait?).

Zone de transit, zone grise, entre deux : je ne sais pas encore si tf2 est morte et si je suis malade. Ce sont des vacances. Mais la vie fait bien les choses : le cancer faisant passer la pilule de l'interdiction professionnelle (car c'est un peu de cela qu'il s'agirait). Ou pour être plus cru, le cancer faisant oublier l'échec artistique (obligé de penser à autre chose).

vendredi 17 octobre 2014

Crémation de Jean Dautremay au Père Lachaise. Disparition d'un comédien, la voix qui demeure dans nos machines. On nous la donne à entendre un peu bien cérémonieusement... *La Pince à linge* de Francis Blanche au milieu de tout ça. Pas beaucoup de jeunes, à dire vrai aucun. Des sociétaires et des Administrateurs généraux, mais même pas d'éloge funèbre. Et les autres, Vincent, Jourdheuil, etc. brillaient par leur absence. Peut-être étaient-ils excusés. Kimon, bien sûr, et Monique... Desarthe était là, il est vrai, toute rosette dehors. Pourquoi n'est-il pas sociétaire, celui-là ? Et je ne dis rien de l'oraison funèbre de Lassalle, plus Lassalle que jamais : « Jean est mort et moi-même je ne me porte pas bien non plus. »

À la sortie du crématorium, après une aimable conversation avec Braunschweig, sur mon iPhone un message du docteur Mallet indiquant que la biopsie est négative. Rien de méchant. Pour une autre fois.

À propos, Braunschweig me dit qu'il montera l'an prochain *Les Géants de la montagne* et, à l'opéra, *Norma*. Dur métier.

samedi 18 octobre 2014

Désemparé depuis que je sais que je ne suis pas malade. Je m'étais vite construit comme tel et je savais parfaitement quel j'allais être. Évidence de la conduite à tenir : c'eût été une circonstance obligeante. Il eût fallu se tenir. Me voici de nouveau à écopier ma barque qui prend l'eau depuis des lustres. Dans les eaux tièdes du doute.

dimanche 19 octobre 2014

La question de l'innovation. Le marché s'essouffle. « Apple saura-t-il prendre le tournant ? ».

mercredi 22 octobre 2014 (La Roque)

Installé dans Jean Feyt, rare en automne. Beau soleil encore prometteur de chaleur, mais feu de bois dans la cheminée. Julia qui travaille devant. Je dévale vers mon anniversaire, l'horreur après cette *annus horribilis*. Mais je ne me prends pas pour la reine d'Angleterre. La vie, la mort, l'amour, on est servi.

jeudi 23 octobre 2014

Les fantômes posthumains comme les vieux rêves d'abolition de la finitude humaine. Sans blague.

—Untel est un égoïste

—Dans telles circonstances et à l'égard de telle personne, Untel s'est comporté d'une manière qui, selon mes façons de voir, me paraît égoïste.

dimanche 26 octobre 2014

Envoyer le projet sur la peste à Denis.

Une histoire :

Fkt Beranimbo- CR Ampatakamaroreny

11605160/16001609160 160:160 160L160e160 160c160a160s160 1601160
 160(160f160i160l160s160 160d160u160 160c160a160s160 1606160)160
 160e160s160t160 160D160C160D160 160e160n160 160f160o160r160êt160
 160s160a160n160s160 160a160v160o160i160r160 160e160u160 160d160e160
 160c160o160n160t160a160c160t160 160a160v160e160c160 160l160e160s160
 160g160e160n160s160 160d160u160 160v160i160l160l160a160g160e160.160
 160C160e160s160 160g160e160n160s160 160o160n160t160 160s160u160
 160s160e160u160l160e160m160e160n160t160 160c160e160t160
 160év160èn160e160m160e160n160t160 160a160u160
 160m160o160m160e160n160t160 160d160e160
 160l160'e160n160t160e160r160r160e160m160e160n160t160 160e160t160
 160i160l160s160 160o160n160t160 160a160s160s160i160s160t160é
 160c160e160t160t160e160 160f160a160m160i160l160l160e160.160 160
 11603160/16011600160 160:160 160L160e160 160c160a160s160 1602160
 160e160t160 160s160o160n160 160ép160o160u160x160

161q161u161i161t161t161e161n161t161 161l161e161
 161v161i161l161l161a161g161e161 161t161o161u161s161 161l161e161s161
 161l161u161n161d161i161s161 161p161o161u161r161
 161a161s161s161u161r161e161r161 161l161e161u161r161
 161c161u161l161t161u161r161e161 161d161e161 161r161i161z161 161e161n161
 161f161o161r161êt161 161e161t161 161r161e161v161i161e161n161t161 161a161u161
 161v161i161l161l161a161g161e161 161l161e161 161s161a161m161e161d161i161.161
 161C161e161 161c161a161s161 1612161 161e161s161t161 161u161n161e161
 161f161e161m161m161e161 161e161n161c161e161i161n161t161e161 161d161e161
 161j161u161m161e161a161u161x161,161 161e161l161l161e161 161a161
 161b161e161a161u161c161o161u161p161 161s161o161u161f161f161e161r161t161
 161l161e161 161j161e161u161d161i161 161(16111610161/16111610161)161
 161e161n161 161f161o161r161êt161 161e161t161
 161r161e161v161e161n161u161e161 161a161u161
 161v161i161l161l161a161g161e161.161 161E161l161l161e161 161a161
 161a161c161c161o161u161c161h161é 161d161e161 161s161e161s161
 161j161u161m161e161a161u161x161 161(161f161i161l161l161e161 161&161
 161g161a161r161ço161n161)161 161l161e161 16111613161/16111610161,161
 161e161s161t161 161d161éc161éd161ée161,161 161p161u161i161s161
 161l161e161s161 161j161u161m161e161a161u161x161
 161d161éc161èd161e161n161t161 161l161'u161n161 161a161p161r161ès161
 161l161'a161u161t161r161e161 161a161u161 161c161o161u161r161s161
 161d161e161 161l161a161 161m161êm161e161 161j161o161u161r161n161ée161.161
 161
 C161a161s161 1613161 161(161f161r161èr161e161 161d161u161 161c161a161s161
 1614161)161:161 161p161a161s161 161d161e161 161n161o161t161i161o161n161
 161d161e161 161v161o161y161a161g161e161.161 161
 11611161/16111611161 161:161 161L161e161 161c161a161s161 1614161
 161(161t161r161a161d161i161p161r161a161t161i161c161i161e161n161 161d161u161
 161v161i161l161l161a161g161e161)161 161t161o161m161b161a161i161t161
 161m161a161l161a161d161e161.161 161L161a161 161f161a161m161i161l161l161e161
 161a161 161d161e161m161a161n161d161é 161s161e161c161o161u161r161s161 161à
 161u161n161 161t161r161a161d161i161p161r161a161t161i161c161i161e161n161
 161d161'u161n161 161a161u161t161r161e161 161v161i161l161l161a161g161e161
 161(161A161m161b161o161d161i161v161o161a161h161a161n161g161y161)161.161
 161A161 161l161'a161r161r161i161v161ée161 161d161e161 161c161e161
 161d161e161r161n161i161e161r161,161 161l161e161 161c161a161s161 1614161,161
 161s161a161 161f161e161m161m161e161 161(161c161a161s161 1615161)161
 161e161t161 161s161o161n161 161f161i161l161s161 161(161c161a161s161
 1616161)161 161s161o161n161t161 161t161o161u161s161
 161g161r161a161v161e161m161e161n161t161
 161m161a161l161a161d161e161s161.161 161L161e161s161 161c161a161s161
 1614161 161e161t161 1615161 161o161n161t161
 161s161u161c161c161o161m161b161é 161l161'u161n161 161a161p161r161ès161
 161l161'a161u161t161r161e161.161 161L161e161 161c161a161s161 1616161 161a161
 161d161û 161êt161r161e161 161d161ép161l161a161c161é 161d161a161n161s161

162l162a162 162m162a162i162s162o162n162 162d162u162
 162v162o162i162s162i162n162 162p162o162u162r162 162l162e162
 162s162ép162a162r162e162r162 162d162e162s162 162d162e162u162x162
 162c162o162r162p162s162 162s162a162n162s162 162v162i162e162.162
 162S162e162s162 162v162o162i162s162i162n162s162 162l162'o162n162t162
 162l162a162i162s162s162é 162d162a162n162s162 162l162a162
 162m162a162i162s162o162n162 162e162t162 162o162n162t162 162p162r162i162s162
 162l162a162 162f162u162i162t162e162.162 162C162e162 162c162a162s162 162G162
 162a162 162a162u162s162s162i162 162s162u162c162c162o162m162b162é.162 162
 C162a162s162 162D162C162D162 1622162,162 1623162,162 1624162,162
 1625162,162 162G162 162h162a162b162i162t162e162n162t162 162l162e162
 162m162êm162e162 162c162o162i162n162 162d162u162
 162v162i162l162l162a162g162e162 162(162v162o162i162r162
 162p162h162o162t162o162)162 162
 C162'e162s162t162 162à 162p162a162r162t162i162r162 162d162e162
 162c162e162s162 162c162a162s162 162q162u162e162
 162l162'i162n162f162e162c162t162i162o162n162 162s162'e162s162t162
 162p162r162o162p162a162g162ée162 162d162a162n162s162 162l162e162
 162v162i162l162l162a162g162e162,162 162f162k162t162,162
 162c162o162m162m162u162n162e162 162e162t162 162m162êm162e162
 162r162ég162i162o162n162 162p162r162o162c162h162e162.162 162

C'est le mot peste qui est le déclencheur. L'Occidental qui croit qu'on en a fini avec la peste, que ce fléau, le fléau des fléaux, a été éradiqué et a disparu de la surface de la planète. S'ensuit une espèce de curiosité conséquente de la honte à n'avoir pas su.

Charge symbolique, lien au tragique occidental. De la peste d'Athènes à Artaud, le théâtre et la peste ont partie liée, même si le théâtre est plus inoffensif.

C'est triste à dire mais le mot d'ébola ne fait pas le même effet.

lundi 3 novembre 2014

Tenir les deux bouts : j'y pense, il est curieux, curieux, puisque ce n'est pas une affaire délibérée, d'être à la fois dans la Silicon Valley et à Madagascar dans les villages pesteux. Équilibre? Soupçons sur l'unité du genre humain.

mardi 4 novembre 2014

Acheté hier un livre ahurissant d'inutilité : *Steve Jobs figure mythique*, aux Belles Lettres ! Ils se sont mis à deux pour lire la biographie d'Isaacson. Pas le moindre point de vue sur rien. J'ai seulement appris que Lagerfeld faisait collection d'iPods... Paraît aussi qu'André Citroën était notre Steve Jobs...

mercredi 5 novembre 2014

Je suis un peu sévère avec les deux auteurs de *Steve Jobs figure mythique* : ils insistent sur le fait que Jobs n'aimait pas le sport. Tableaux de Norman Rockwell.

Le côté Maverick de Jobs. Samuel Augustus Maverick, éleveur texan à l'esprit indépendant, refuse le marquage de son bétail. Non conformisme. L'idée américaine de « successful failure ».

« The journey is the reward ».

jeudi 6 novembre 2014

Je vois hier soir apparaître sur l'écran un message de Frédérique Ehrmann qui répond à mon énième appel sinon au secours du moins à information sur mon sort et celui de tf2, et depuis (il est 11h du matin), je ne parviens pas l'ouvrir (ce n'est pas technique, je n'ose affronter le verdict).

(Connaissance prise du mail de FE : rien de précis encore..., évidemment). Supplice chinois. Mais je reprends goût à la vie, c'est-à-dire au travail parce qu'il y a peut-être des ouvertures suisses.

vendredi 7 novembre 2014

Les journalistes décryptent l'*actu*, les artistes questionnent le monde, à ce qu'on me dit. Comme antidote à ces âneries, je lis *Mourir de penser de PQ*. J'aime bien son idée de lancer le mot de *paucité* en français. J'écris ceci pendant qu'on me parle des millions de spectateurs que réunit *Lucy de Besson* de par le monde. Pan sur le bec.

Entre Silicon Valley et village malgache pesteux : ça fait de l'espace pour penser.

Est-ce que j'ai touché le fond et que je peux prendre un appel et remonter à la surface, penser encore un projet en grand ? Être un peu protégé, cajolé. Ah ! Ce besoin de reconnaissance : boire du petit lait (suisse) parce que Baudrillard dit du bien de moi à Ansermet. Vous voyez que je ne demande pas grand-chose. Mais le frémissement de Lausanne va me permettre d'avalier la pilule de la Drac. Frédérique Ehrmann ne veut toujours pas me dire, mais ça sent le cramé. Mais si je puis rebondir dans les cantons, je leur fais un bras d'honneur à mes « pairs » (ceux de la commission). Qui a parlé de culture administrée ?

Si le théâtre me lâche (s'éloigne, dirait Nicky), je suis intellectuellement fort dépourvu. La vie de mon cerveau est complètement tributaire de ma méthode de travail théâtral. Je ne peux lire, comme je l'ai déjà dit, que relativement au plateau. Curieuse perversité ou perversion.

lundi 10 novembre 2014

Retour de Vidy. Vengeance.

L'américain a ce mot : *togetherness*. Une communauté de personnes *self-sufficient*.

mardi 11 novembre 2014

Comme un livre vous marque : je range hier soir dans la bibliothèque la version poche de *Demain les posthumains*, à côté de la version brochée, lue et annotée il y a plus de deux ans. Ou le livre s'oublie vite (ce que je crois) ou j'ai le cerveau comme de la sauce blanche.

John Murray Spear, activiste et spiritualiste américain du XIXe siècle qui a tenté d'accéder aux plans d'un prototype de machine à coudre alternatif, modèle onéreux breveté par Elias Howe par l'intermédiaire d'une chorégraphie réalisée dans un état de transe. Lors de séances spirites, les

participants entraient en transe pour accéder à ces plans qui existeraient dans le royaume immatériel des esprits. Chacun incarnait une pièce de la machine dans une chorégraphie mécanique. Le savoir acquis par les séances a mené à un prototype au fonctionnement incertain.

Evan Williams, a founder of Blogger, Twitter and Medium, and his wife, Sara Williams, said that in lieu of iPads, their two young boys have hundreds of books (yes, physical ones) that they can pick up and read anytime.

“Every evening Steve made a point of having dinner at the big long table in their kitchen, discussing books and history and a variety of things,” he said. “No one ever pulled out an iPad or computer. The kids did not seem addicted at all to devices.”

mercredi 12 novembre 2014

Victor me dit que Quesne affirme : Jobs, on s'en fout. Mais on peut se foutre de tout.

Contreculture : ils retournent (?) dans les bois mais avec leurs machines (*small scale technology*) : hache, binette, amplis, lumières stroboscopiques, projecteurs diapo, LSD

L'homme intégral contre le spécialiste. Autonomie contre division du travail. Intégral, complet, inentamé. Auto-suffisant aussi.

Sur les conseils d'Agnès, j'écoute une conférence de Pierre Cassou-Noguès sur Wiener. Pas brillantissime. Mais il confesse un intérêt pour Walter Pitts, un personnage romanesque. Le type incapable d'écrire et qui ne supporte pas de voir son nom utilisé. Incapable d'accepter une position officielle. Un bon client pour moi.

jeudi 13 novembre 2014

Hier soir *Julia d'après Mademoiselle Julia* de Christiane Jatahy au 104. Intelligent parce que la question de la débile actualisation est écartée., au profit de celle de savoir ce qu'on fait de cette fable aujourd'hui ? Même au Brésil, on ne se tuerait pas pour une histoire pareille. Je dis même au Brésil parce que la question raciale vient à point nommé surdéterminer le rapport de classe.

Un titre trouvé avec Denis au téléphone : *Le Docteur, Antigone et la Peste*.

L'idée qui me vient de faire par écrit le point, comme dirait le capitaine Haddock, pour Vincent B.

Pourquoi Steve Jobs et pourquoi *mourirnepasmourir.com*. Ou *faust3@*.

dimanche 16 novembre 2014

Coupures de presse locale : la peste entre à Tananarive. Incidents à propos de l'inhumation des pestiférés. C'est le sujet. Question de savoir avec qui je vais à Madagascar en janvier et mars pour la première étape du travail. Avec Denis, nous nous disions que ce serait expédient de venir avec une comédienne plutôt qu'un comédien. Je ne sais plus très bien pourquoi, mais ce doit être juste. Il y aurait côté malgache une jeune comédienne et un vieux comédien. La jeune comédienne peut jouer avec la figure d'Antigone (distance entre la comédienne, jeune malgache éclairée et le rôle dans lequel elle doit se fondre -vieux style-, distance..., non, une espèce de contradiction, de déchirement.) Le tragique pour elle, ce n'est pas celui de la jeune fille qui se heurte à la loi moderne qui l'empêche de se conformer à la loi traditionnelle qui lui demande de donner sépulture à ses morts dans le tombeau de la famille, etc. Le tragique, ce n'est pas d'avoir à jouer ce personnage -aucun intérêt- mais ce déplace à la comédienne elle-même prise, pour le dire banalement, entre tradition et modernité. Comme comédienne, elle ne peut pas complètement adhérer à son personnage mais pas non plus

complètement ne pas être en empathie avec elle. Le tragique de l'entre-deux.

Le vieux comédien pourrait être le rhapsode : il raconte la peste aujourd'hui, *Panic in the Streets*, en malgache et en français. C'est le personnage le plus empathique, puisque je parle d'empathie. Il raconte énormément.

Créon ? C'est le directeur de l'Institut Pasteur mais aussi le docteur malgache (que j'ai rencontré) et qui a contribué à mettre sur pied la loi qui interdit pour les morts la sépulture traditionnelle. Il parle dans un mégaphone. Ou à la radio. En tout état de cause, il n'est pas sur la scène. Je pensais d'abord emmener une jeune comédienne (en fait, je pensais à Lyn), une Antigone plausible. Cela risque de créer une inutile concurrence. D'où l'idée de choisir une comédienne plus âgée dont on pourrait dire qu'elle a naguère, pas jadis quand même, joué Antigone. Je pensais à Didi mais je m'aperçois qu'elle est à ce moment prise par Langhoff pour son remake de, ou suite au *Mépris*. Drôle de projet, au fait, qui me paraît fleurir bon la naphtaline.

Reste le cas de Julia. Elle peut être libre dans les dates de janvier/mars... Mais je ne la vois pas dans le motif Antigone. Pour la suite du projet, je l'imaginai plutôt en anthropologue de la mort, si l'on peut dire. La fille bien vivante qui s'intéresse, mais académiquement à la mort. Elle vient faire du terrain.

lundi 17 novembre 2014

—Il vaut mieux parler tout seul que pas du tout.

—Tu crois ?

Ou : ce qu'on ne peut taire, il faut le parler.

mardi 18 novembre 2014

Franchi l'obstacle Cochin : le nénuphar de 6cm extrait sans que je m'en aperçoive. Cependant la BNP me propose de personnaliser mes obsèques sans frais supplémentaires. C'est que ça coûte, de mourir !

Rauschenberg : « I don't want painting to be just the expression of my personality ».

mercredi 19 novembre 2014

Est-ce que Faust est une matrice possible pour *faust3* ?

Frontispice malgache ? Ce qui meut, motive le spectacle, le mot de peste qui me claque à la figure quand, à ma question de savoir ce qu'il se passe en ce moment à Madagascar, Denis me répond sèchement : la peste. C'était il y a plus d'un an, et ce fut pour moi comme une convocation (plus qu'une invitation ou invite puisqu'il y avait déjà comme une ardente obligation d'aller y voir et d'en faire quelque chose de théâtral).

Terrain glissant car il ne faut pas qu'une malsaine curiosité vienne se mêler à cette investigation. Ajoutons que la condescendance hautaine de l'Occidental qui découvre que des pauvres gens sont encore victimes d'un fléau auquel sa science lui a permis d'échapper il y a déjà pas mal de temps serait plus qu'un manque de tact... Mais qu'on puisse mourir aujourd'hui de la peste justifie un petit effort littéraire.

Il faut aussi répondre à une objection de bon sens : pourquoi la peste aujourd'hui ? Si vous vous intéressez aux épidémies, il y a plus actuel : ebola par exemple ; le paludisme n'est pas mal non plus, et le sida tue davantage que la peste.

Mais je ne veux pas faire de théâtre documentaire ; et puis il y eut surtout l'intuition, le pressentiment que j'allais trouver quelque chose... Flairer quelque chose ; flairer, c'est déjà penser, ou penser, c'est encore flairer. Tout cela dit sans cynisme. C'est comme les coups de foudre. Juste avant ce coup de téléphone, je ne m'attendais pas à m'intéresser à la peste, même si je l'ai trouvée souvent sur mon chemin de lecteur. À Athènes, certes, et chez Lucrèce et aussi elle obsède Galilée, ne fait pas honneur à Montaigne, paraît-il. Je dis paraît-il parce que ce jugement est en général formulé par de braves professeurs dont on ignore quelle aurait été leur réaction face à une telle situation. Et je ne parle pas du

Decameron ni de la peste à Londres dont Defoe fait le récit circonstancié. Tout cela finissant en beauté, si l'on peut dire, ou en métaphore plutôt, chez Artaud.

Un mot fait signe (ce n'est pas toujours un mot), et il faut s'y coller. Un mot, et me voilà mobilisé ; c'est étrange quand même, mais pour un signe, c'est un bon signe.

jeudi 20 novembre 2014

Sans cahier des charges, sans mandat, rien dans les mains, rien dans les poches, quelquefois les mains dans les poches. Un poche dans la poche, bien souvent.

H+ *Humanity Plus*

NBIC (nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives)

Ce que j'ai à dire sur le post-humanisme et les post-humains ? Pas grand-chose ; ce ne sont pas des mots que j'utilise. Ce qui se cache : le soupçon voire l'accusation d'inhumanité.

Ne pas naître biologiquement, ne pas mourir. Ou télécharger son cerveau sans oublier de cryogéniser son corps.

Ah ! La honte prométhéenne

-donnons le droit de vote aux robots ; laissons des algorithmes régler le conflit israélo-palestinien.

Quête d'immortalité dès Gilgamesh...

Augmentation=amélioration ?

Benjamin Franklin, qui rêve de pouvoir interrompre et relancer le cours de la vie en temps voulu : ça me plaît car ça nous débarrasse des moments de lassitude.

Idée d'extropie

Raymond Kurzweil: le rythme du changement technologique est en train de s'accélérer et les cinquante prochaines années verront apparaître non seulement des avancées technologiques radicales, mais aussi une

singularité technologique, un point d'inflexion qui changera la nature même de l'homme.

Une formulation extrême de cette idée peut-être trouvée dans la proposition de Frank Tipler du point Omega. En s'inspirant d'idées du digitalisme, Tipler a avancé l'idée que l'effondrement de l'Univers dans des milliards d'années pourrait créer les conditions pour la perpétuation de l'humanité dans une réalité simulée à l'intérieur d'un mégaordinateur, et achèverait ainsi la forme du « Dieu post-humain ». Bien que n'étant pas un transhumaniste, la pensée de Tipler a été inspirée par les écrits de Pierre Teilhard de Chardin, paléontologue et théologien jésuite qui a vu une cause finale évoluant dans le développement d'une noosphère, une conscience globale.

Le travail de l'artiste australien Stelarc se centre sur l'altération de son corps par la robotique et les greffes de tissu. D'autres artistes ont vu leur travail coïncider avec l'apparition et l'épanouissement du mouvement transhumaniste et explorent des thèmes reliés à la transformation du corps, par exemple l'artiste de scène yougoslave Marina Abramovic et l'américain Matthew Barney.

Jean-Claude Guillebaud voit dans le projet transhumaniste une haine de la chair et du corps qu'il dénonce comme une nouvelle forme de pudibonderie : « Un peu partout, le corps est ainsi présenté comme une vieillerie encombrante, symbole de finitude, de fragilité et de mort. À mots couverts, c'est bien une nouvelle pudibonderie scientifique qui s'élabore. Elle renoue très curieusement avec le rigorisme de la Gnose des premiers siècles que les Pères de l'Église avaient combattu. Cette néo-pudibonderie scientifique ajoute ainsi ses effets à la rétractation, elle aussi puritaine, perceptible dans le champ religieux.

Fatigue d'être soi ! Tu parles.

La machine n'est pas humaine, certes, mais la question, dit à peu près Lacan, est de savoir si l'homme l'est ou non.

Kojève et la mort de l'homme. L'amour, le jeu, le snobisme.

Demain les chiens de Simak. Extinction.

Pavese : *Trilogie de la machine*.

Charte des robots d'Asimov

Kurzweil : je veux être une femme (cf *Humanité 2.0*)

1984 interdit en Thaïlande (loi martiale)

Internet rend idiot : mais nous n'avons jamais été profonds.

Montée de l'insignifiance, dit-on : mais était-ce mieux avant ?

Toujours le point de vue du moralisme : que l'homme accepte si facilement d'être « diminué », dit à peu près Lévinas, c'est de l'immoralité.

samedi 22 novembre 2014

L'Encyclopædia Universalis dépose son bilan, concurrencée par Wikipedia.

L'édition papier avait déjà été supprimée en 2012.

« Nous sommes, sans aucun doute, des naufragés sur une planète vouée à la mort. Mais même dans un naufrage, les règles et les valeurs humaines ne disparaissent pas toutes nécessairement et nous avons à en tirer le meilleur parti possible. Nous serons engloutis, mais il convient que ce soit d'une manière que nous puissions dès maintenant considérer comme digne de notre grandeur. » (Norbert Wiener, *Cybernétique et société* p. 72)

Traquer toute trace de pessimisme intellectuel.

Tout ce temps que j'aurai passé à chercher dans les livres les phrases qui disaient ma pensée (que je reconnaissais comme formulant ce que je ne

pouvais dire moi-même). Mais pourquoi n'ai-je pas essayé de m'exprimer à titre personnel plutôt que par citations ? Et par le théâtre.

Infantilisme : « l'éducation de l'enfant américain de la classe moyenne supérieure est conçue de façon à le protéger avec sollicitude de toute conscience de la mort et du destin. Il est élevé dans une ambiance de croyance au Père Noël et lorsqu'il apprend que le Père Noël n'est qu'un mythe, il pleure amèrement. En fait, il n'accepte jamais que l'on supprime de son Panthéon le Père Noël et il passe une bonne partie de sa vie ultérieure à la recherche de quelque substitut émotionnel. » (ibid. p72)

S'assurer un progrès éternel (grâce à l'innovation). Vénération pour l'innovation. Le dieu de la Nouveauté.

—mais vous ne saviez pas que vous viviez dans un paradis terrestre ?

dimanche 23 novembre 2014

Que le travail n'ait pas été valorisé, c'est une évidence.

La franche simplicité de Paul Veyne. Il cite la plus belle formule de 68 : la concierge de la rue Christine qui va dire dans un amphithéâtre de la Sorbonne : « Messieurs les étudiants, merci ; je m'ennuyais depuis 1789. »

Au lieu de travailler à mon Jobs (quelle agonie!), je buissonne chez Veyne. Une espèce d'ami, comme en creux plutôt, puisque à peu près tout nous oppose, sauf l'incroyance. On a dit que l'école républicaine était naguère un ascenseur social ; c'était surtout une école qui fabriquait des incroyants. J'ai bien peur que ça change. Veyne ne croyait pas au communisme, mais un chrétien peut-il croire à la transsubstantiation ? Il voit bien que l'hostie reste de la farine. Qu'est-ce que le devoir de croire ? Comment être lucide quand on subit l'injonction de croire ? À propos de lucidité qui se colore presque de délectation morose, Veyne a cette

formule, puisque je parle de formule : « j'étais communiste sous protection américaine. » Franche et lucide simplicité.

Je dis que tout nous oppose, ce n'est pas vrai : il est en accompli ce que je suis en puissance, pour ne pas dire en inaccompli. J'ai toujours vécu (ma névrose d'échec) ma vie de raté comme quelqu'un qui n'a pas réalisé quelque chose. Je ne sais pas trop quoi : un livre ? Du coup, je me suis occupé, j'ai occupé mon désœuvrement au théâtre. Bien persuadé qu'il n'en resterait rien. C'est le charme de cet art, surtout quand on n'y fait rien de mémorable. Tout ne nous oppose pas : j'aurais pu, voulu écrire moi aussi que j'ignore quel sentiment éprouve le croyant pour sa divinité. Je me suis toujours demandé ce qu'un non-charbonnier (j'ai évidemment le plus grand respect pour les charbonniers, s'il en reste) croit vraiment, même à son insu ? Veyne cite les exemples Henri-Irénée Marrou ou René Rémond, esprits tout-à-fait respectables et remarquables. L'envie de vivre une spiritualité dont je me passe allègrement ?

Au passage, ce livre me donne envie d'en lire un autre, *Contre les Gentils* de saint Thomas d'Aquin.

Le récit de cette vie (je la lis comme un roman -il m'a mis dedans-) est une descente aux enfers : ça commence confortablement par l'évocation de l'irrésistible ascension d'un intellectuel très français mais provincial, et la fin du livre, le dernier tiers nous précipite dans le gouffre d'une vie insupportable : vie conjugale invivable, Estelle dont le fils se prostitue, attrape le sida, finit par en mourir, le ménage à trois avec Françoise, le fils se suicide, sida, alcoolisme de l'épouse, le ménage à trois, le fils qui se tire une balle dans la tête, et la mort imminente.

Qu'est-ce qu'une vie vaine, forcément ? Vaine n'est pas le mot juste. Nulle, Relire *L'Éducation sentimentale*. En recherchant la citation de la dernière phrase du roman de Flaubert, je tombe sur celle d'un des chapitres de Veyne : « Qu'il est vulgaire, répétitif de maudire son temps. » (p.24)

Je trouve dans l'original cette fameuse dernière phrase : « Oui, peut-être bien ? C'est là ce que nous avons eu de meilleur ! dit Deslauriers. » (Il s'agit de la virée au bordel qui a tourné court).

À propos de la Grande Doctorisation : « Certains de mes amis prétendent qu'un doctorat est la plus grande œuvre scientifique que puisse accomplir un homme, et qu'elle ne devrait être entreprise que lorsque cet homme est en pleine possession de ses moyens. Je ne les suis pas sur ce point. Je prétends simplement que, si la thèse n'est pas en fait une tâche si écrasante, elle pourrait être au moins, en intention, la porte d'entrée vers un solide travail créateur. Dieu sait qu'il y a encore assez de problèmes à résoudre, de livres à écrire et de musique à composer ! » (Norbert Wiener, *op.cit.* p. 160)

lundi 24 novembre 2014

Non, il faut être précis : le livre de Veyne ne se lit pas comme un roman mais comme de la littérature. C'est précieux.

Touché le fond.

Comment reprendre cette affaire Jobs. Sûr que je ne me sens pas chez moi... et que je ne vois pas trop quel théâtre gît là-dedans. La formule que j'ai appelée du public fictif (les artistes qui vont participer au grand opéra *Citizen Jobs*) me paraît la bonne. Il faut une adresse au public mais pas au bon (vrai) public. Parodie d'un opéra à la John Adams. Cette première séquence doit permettre de « délivrer » (*deliver*) pas mal d'informations biographiques dans la mesure où Jobs ici en France ne fait pas mythe. Il faut donc le créer.

mardi 25 novembre 2014

Le problème, c'est celui de la vanité de la critique idéologique. De la dénonciation.

mercredi 26 novembre 2014

Bertrand Russell: «L'amour de la vérité est obscurci en Amérique par l'esprit du commerce dont le pragmatisme est l'expression philosophique».

Woodrow Wilson (président de 1913 à 1921) «Je crois que Dieu a présidé à la naissance de cette nation et que nous sommes choisis pour montrer la voie aux nations du monde.»

Rêve américain : il n'y a pas de réussite sans enrichissement. Il faut faire fortune.

Et la poursuite du bonheur comme droit inaliénable ?

jeudi 27 novembre 2014

Je dois voir Quesne cet après-midi et ne sais trop quoi lui dire. Il est branché climat et réchauffement, ce qui ne m'inspire guère. Pas envie d'exalter de bons sentiments. Cela n'invalide pas la question (y croire ou ne pas y croire, au réchauffement ?) mais je ne vois pas ce que ça peut donner artistiquement (théâtralement). On ne va quand même avoir recours à un dialogue *pro et contra*. Ce à quoi je serais enclin serait de dénoncer la religion de la nature et ses nouveaux croyants.

Et dans le projet *faust3*, si je le construis par parties détachables, qu'est-ce qui peut l'intéresser ? Le côté californien, post tout ? Par delà la nature.

La fabrique du vivant. *Anti-physis*. Le bricolage.

Le Docteur, Antigone et la peste. La nature, c'est les rats et leurs puces. *mourirnepasmourir.com*. Qu'est-ce qu'on fait du corps ? Part en fumée. Qu'est-ce qu'on fait du mort. On travaille un petit coup à son deuil et puis on oublie ; reste un peu de mélancolie. Ma petite fille qui me demande où est ma mère (« j'aurais bien aimé la connaître ») : je ne sais quoi lui

répondre. Je ne peux dire : elle est au ciel. La petite n'aurait qu'à lever les yeux pour se rendre compte qu'elle ne voit rien. Dans nos mémoires, devrais-je dire, mais c'est bien abstrait. Au cimetière, serait la formule la plus exacte mais quand on a dit cela, on n'a rien dit.

samedi 29 novembre 2014

Aperçu Jos hier après une petite décongélation du cerveau. (Cette impression d'avoir un bloc de ciment dans le crâne). Première partie, effet Chanfalla : le comédien fabrique l'illusion du grand opéra américain (un peu bi-dimensionnel), Adams et Sellars. Avec quand même aussi le côté *Vol au dessus de l'océan* avec cette idée du chœur des Jobs (qui annonce l'idée du « ciitzen »). Cette première partie nous permet de raconter le mythe Jobs puisque les Français ne le connaissent pas. Surtout le public de théâtre, apparemment. Cela conduit à un climax, on fait avancer d'un cran la roue de l'univers, rien moins. Après une telle exaltation, le chœur des Jobs s'endort. Rêve de Thoreau. Comme dans *Faust*, on lit dans le cerveau des Jobs (qui est peut-être réduit à un seul), le texte de *Walden* qui nous mène à l'expression « apple of the eye ». Trop beau. Apparition de la hache. Demander une souche au régisseur : « et j'en fais quoi ? » Commence le film du rêve. Sur le cyclo ? La pomme dans tous ses états de déplacement et condensation. Eve, Guillaume Tell, Johnny Appleseed, Blanche-Neige, Turing... Cet intermède du film, après la première partie, doit faire le trajet de Thoreau à Turing, autre mythologie. Ça tourne donc au cauchemar, la pomme empoisonnée. Réveil d'un coup : Jobs conçu le jour de la mort de Turing.

L'homme à la cabane ou l'homme du sous-sol ? Même protestation ? Chez Thoreau, nul romantisme.

dimanche 30 novembre 2014

Déjeuner familial à Lamorlaye. Je crois que je n'ai pas dit grand-chose.
Paisible

—Ce que serait une vie bien remplie ?

À propos de remplissage : on demandait à Michel-Ange comment il avait exécuté son *David* : « je n'ai fait qu'enlever tout ce qui n'était pas *David*. »

Si nous devenions immortels ou si du moins nous parvenions à allonger significativement la durée de la vie, les 500 ans de Descartes, à quoi occuperions-nous tout ce temps qui risquerait d'être un gigantesque temps mort ? Si je me pose la question, je répondrais que je passerais ce temps à écrire un livre sur la mort. L'autre risque serait de ne penser qu'à la mort, de passer cette vie à la craindre puisqu'aussi bien nous vivrions sous la menace d'une mort accidentelle.

Réactiver la mémoire des morts en analysant leur cerveau. Explorer cette mémoire. Se promener dans la mémoire de quelqu'un, ce n'est pas mal. Les morts qui transmettent leur mémoire depuis l'au-delà. L'au-delà..., c'est où ?

mercredi 3 décembre 2014

Je ne peux pas travailler dans une telle insécurité. Après la déprogrammation à Chaillot, l'affaire de la Villette et maintenant les atermoiements blessants de la Drac, la coupe est pleine.

Hier, atroce journée à la BnF, dans la « cage de fer » de la bureaucratie culturelle (thema : quelles médiations pour la science, de quoi faire bander les rats de laboratoire), moi dans le rôle de l'albatros déplumé au milieu des hommes d'équipage embarqué dans leur galère qui prétend mener à bon port culturel la science. Entre apparatchiks et scouts. Ah ! les ravages de la bonne volonté intéressée. Bref, il semblerait que la science soit culturellement transmissible. Il y a des gens payés pour ça. Et je fais l'odieux là-dedans, à leur dire qu'au fond je suis sans mandat, etc.

etc. Il ne faut pas désespérer les médiathèques. Je parle et vois bien (ça se voit) que je n'intéresse personne.

Pour mes petites affaires, je ne garderai que les remarques du type de Rouen au sujet de la restitution d'une tête maori (maorie?). Question du statut juridique des restes humains. Qu'est-ce que la dépouille ?

Écrire sur la science : *De te fabula narratur.*

On se débarrasse de notre vieille culture littéraire (les humanités) comme on s'est débarrassé de la scolastique. Quand a-t-on vu dans l'histoire disparaître une culture ?

Ariel, me demandant des nouvelles, a toujours le mot pour rire. C'est l'histoire du type qui sort de chez le médecin, et qui a oublié ce que ce dernier lui a dit. Il revient le voir :

—docteur, c'était quoi ? Capricorne, verseau, scorpion ?

—non, cancer.

Livre (écrire sur le livre, sa fin...)

Tombeau pour le livre.

Un article dans *Nature* rappelle que pour les Monty Python, la fin ultime (j'ignore quel mot ils utilisaient au juste) de l'existence était de lire « a good book every now and then ».

En quoi le livre a-t-il façonné mon sens de l'identité, mon identité, ma mémoire organique, mon sens critique. Et les jeunes générations nées dans le numérique, en quoi seront-elles différentes ?

Tout ce que nous n'avons plus besoin de savoir, c'est-à-dire d'apprendre et retenir, d'apprendre en vue de le retenir ? J'ai une encyclopédie dans la poche. Et si j'en suis, pour une raison ou une autre, privé ? Avoir une tête bien faite puisque j'ai une machine bien pleine.

Le rapport au livre (le mien, de rapport) : je n'aime pas que l'on corne les pages d'un livre. Je n'aime pas qu'on coche des passages à l'encre ou au crayon bille. Je le fais, mais au crayon à papier.

Écrire ne vaut qu'à des fins de littérature. Le reste est trop périssable. La littérature et le papier.

jeudi 4 décembre 2014

Saint-Just se demandant ce qu'une « froide postérité » penserait de la monarchie.

Optimisme de Huxley qui pensait que nous autres humains allons devenir les organes sexuels de la machine du monde. Je ne sais pas trop ce qu'est la machine du monde, mais elle n'aura sans doute pas besoin de nous comme organes sexuels.

À la Wiener : usage mécanique des êtres humains versus usage humain des êtres humains et vice versa (ce qui ne veut pas dire grand-chose).

Notre problème : le consentement à la machine. C'est déjà dans *Le Meilleur des mondes*.

Un horizon à la Marcuse : une technologie de la libération, « fruit d'une imagination scientifique libre désormais de concevoir et de réaliser les formes d'un univers humain d'où seraient exclus le labeur et l'exploitation. » (c f *Vers la libération. Au-delà de l'homme unidimensionnel*). Ici technologie égale technique.

Dystopisme.

Mai 68 : « le progrès sera ce que nous voulons qu'il soit. »

L'humeur dystopique (*mood*) ; en France particulièrement. Si l'on verse spontanément (sic) là-dedans comme font les intellectuels français (genre Besnier), on ne comprend rien à la Silicon Valley. Nous cultivons la rhétorique dystopique contre la « menace » technocratique. On me dira que ce n'est pas nouveau et pas précisément français puisque l'expression « satanic mills » (filatures maudites) est de Blake (*And Did Those Feet in Ancient Time*). Toujours ce Blake. Blake vs Newton, one more time.

Retour des utopismes ? Avec les post- ou transhumanismes ? Nous serons tous des transhumains bio-ingéniérisés, augmentés par des médicaments (nos pharmacopées ?), en réseau dans le cerveau universel, bientôt téléchargés dans du matériel (support) plus durable que le corps humain, bien périssable.

Le Mac ou l'iPhone (appareils, *devices* génériques en l'occurrence, comme briseurs de dystopie. En tant qu'ils mettent Internet dans nos poches, comme disait Obama. Mon iPhone apaise mes angoisses dystopiques. La peur de la dystopie naît de l'expérience d'une organisation sociale à grand échelle et donc de la peur de Big Brother ; mais mon iPhone est amical (*friendly*), et pas seulement aliénant comme une certaine rationalité peut le faire craindre. Les médias de masse, voilà la domination technocratique, mais les réseaux d'ordinateurs ont fait éclater le modèle. Devant ma télévision, j'étais passif, mais depuis que je suis un sujet en ligne, un-sujet-en-ligne, je suis sans cesse sollicité, poussé à interagir, à faire des choix ou à réagir à des messages. Formidable, non ? Attendez, je réponds. Mon interaction avec le médium est libératrice, non ? Elle est non-hiérarchique. Depuis la voiture individuelle, on n'avait pas fait mieux. La voiture créait un monde, mon ordinateur en crée un aussi mais qui a l'avantage sur l'autre d'être virtuel. Avec une logique d'action participative et d'initiative individuelle, alors que la bagnole, c'est la compétition. Ford et Jobs.

Ce sont ses utilisateurs qui ont transformé Internet, le réseau, et ont augmenté son potentiel de communication et transformé Internet en un médium de la communication personnelle.

Bourrichon monté :

Le XXI^è siècle ? Sera celui du rêve réalisé d'une société libertaire parfaitement transparente, où chacun pourra travailler à domicile, publier son livre soi-même, choisir plusieurs identités ou genres, trouver en ligne son compagnon ou sa compagne (ou ses), acheter en ligne toutes les marchandises dont il a besoin ou envie, faire ses études grâce aux moocs sur son ordinateur personnel.

De même que la révolution industrielle a chassé les paysans de chez eux pour les jeter dans les villes, Internet chasse tout le monde de la réalité pour les plonger dans le virtuel.

—c'est un peu exagéré.

—oui, mais je peux dire que j'ai migré dans le cyberspace.

Capacité d'agir en ligne (*agency*). Emergence de nouvelles formes de participation dans toutes sortes de communautés en ligne.

Habermas distingue système et monde vécu. Cela peut-il nous servir pour penser la technique ? Le dystopisme conçoit la technique exclusivement comme un système de contrôle et reste aveugle au rôle qu'elle joue dans le monde vécu.

Mon iPhone m'assujettit à un pouvoir impersonnel dont je ne connais pas bien la source (mais qui a des noms de marque) ; pourtant il est aussi un instrument qui vise à satisfaire certains de mes besoins.

À utiliser à propos de Jobs : Chateaubriand dit que « la grandeur de Napoléon vient de ce qu'il était parti de lui-même : rien de son sang ne l'avait précédé et n'avait préparé sa puissance. »

Acteur consommé aussi : « à la fois modèle et copie, personnage réel et acteur représentant ce personnage, Napoléon était son propre mime. » (*Mémoires d'outre-tombe*, chapitre 24).

vendredi 5 décembre 2014

Crève-cœur. J'ai envoyé ce matin des mails de détresse au 104 et à Baudriller, lequel m'a aussitôt répondu : je le vois demain à Montparnasse. Bouteille au lac et non à la mer ?

Faust3 : de même que la question de la PMA (et conséquemment de la GPA) était le motif principal de *Ex vivo/In vitro*, l'horizon politico-légal de *faust3* est l'euthanasie. D'où l'intérêt que le spectacle soit entre la Suisse et la France. Histoire d'une qui va se faire euthanasier en Suisse. Beau roman...

La science comme terrain de chasse. Hospitalité des livres.

samedi 6 décembre 2014

Petite trilogie. Projet *faust3*. Mourir ou non. La mort et l'Occident. Notre science n'aime pas la mort ; sa Raison s'y attaque. Ce serait sa plus belle victoire que de la vaincre. L'Occident n'a jamais accepté le scandale de la mort. Voir celle de Socrate ; celle de Jésus. La vie vaut bien une résurrection.

Premier volet : *Le docteur, Antigone et la peste*.

Lieu : les hauts plateaux de Madagascar.

Il y a l'anthropologue française, spécialiste des rites funéraires, qui a choisi cette spécialité pour des raisons de convenances académiques (mais elle est très vivante et peu affectée par son objet de recherche), et la comédienne malgache qui s'essaye à Antigone et qui fait faire irruption de l'actualité (la peste à Madagascar) dans le mythe d'Antigone (c'est le tragique selon Carl Schmitt) ; il y a le chœur (un ou deux comédiens malgaches) qui ont aussi la charge de raconter ce qu'il se passe (récits de la peste) en empruntant des formes du théâtre Hira Gazy. Créon (le directeur de l'Institut Pasteur de Madagascar mais aussi le législateur) est une voix enregistrée qui passe dans un transistor (à voir...).

Un musicien Rajery avec sa harpe (valiha).

Cœur thématique : la force de la croyance, pas seulement choc de la religion traditionnelle avec la science moderne (occidentale).

Deuxième volet : *Faust dans la Valley ou humains encore un effort pour être immortels*

Lieu : la Silicon Valley.

Le posthumanisme expliquée à Faust. Faust (en costume d'époque) et Méphisto (il ne sait plus quel costume revêtir) visitent les laboratoires (cf *Le Second Faust*) où l'on concocte la posthumanité (ou transhumanité, au

choix). Les savants un peu Folamour expliquent à nos deux personnages ahuris ce qu'ils sont en train de fabriquer. Méphisto ne sait plus à quel Diable se vouer (question : quelle est la figure du Diable aujourd'hui?). Faust en fait a la nostalgie de l'amour et d'une femme bien mortelle).

Cœur thématique : vaincre la mort et fabriquer du vivant. La mort de la mort, c'est la mort de l'amour (un peu mièvre). Autrement dit : quel pacte passe-t-on et avec qui, quand on ne veut plus mourir.

Thème adjacent : qu'est-ce qu'on fait de nos corps, c'est-à-dire de nos morts. Ils sont où, nos morts ?

Troisième volet : *Alan on the beach (du lac)*

Lieu : les rives du lac Léman.

On explique à Alan Turing (ou à son fantôme) le Human Brain Project. Le cerveau est une machine numérique : on va se débarrasser de la bidoche. Du reste, on a viré les neuro-biologistes qui protestent dans un coin. Turing discute avec Prochiantz.

À la fin, Turing (ou son fantôme) se resuicide.

Cœur thématique : immortalité machinique (formelle) et mort physique. L'horizon éthique (François Ansermet): la question de l'euthanasie. Il est donc important que la scène se passe en Suisse : il y a un autre personnage (une femme, candidate au suicide assisté) qui vient se faire euthanasier en Suisse (c'est la même que celle dont rêvait Faust en Californie).

Épilogue à la trilogie : *Le Survivant*

Lieu : Rolle

Le survivant, c'est Roxy, le chien de Godard... Voix de Mary Shelley.

Cœur thématique : par-delà le sexe et la mort.

dimanche 7 décembre 2014

It is the evening of the day...

Façons de penser : si Prospero a peur que Caliban viole Miranda, c'est qu'il désire lui-même incestueusement sa fille.

La même chose : « Le Nègre, c'est la peur que le Blanc a de lui-même. » (O Mannoni).

Façon de penser : relation de dépendance entre le colonisé malgache et le Blanc. On rend service à un Malgache ; il ne remerciait pas mais instaure une relation de dépendance.

Caliban :

*You taught me language, and my profit on't
Is, I know how to curse : the red-plague rid you,
For learning me your language. (I,2)*

« Vous m'avez enseigné le langage, et tout le profit que j'en ai tiré, c'est de savoir maudire. La peste rouge vous emporte pour m'avoir appris votre langage. »

Livre :

Caliban : *...Remember,
First to possess his books ; for without them
He is but a sot, as I am ; nor hath not
One spirit to command. (III,2)*

Apple :

Caliban : *I prithee, let me bring thee where crabs grow (II,2)*
Crabs, non les crabes mais les pommiers sauvages.

lundi 8 décembre 2014

Théâtre et son trouble : une section, la librairie et la scène. Faire s'animer s'agiter les fantômes ou se dégourdir les jambes. Montaigne qui déplore que la lecture anéantisse le corps.

Je vois que Frédérique Ehrmann (Drac) m'appelle sur mon portable : je ne réponds pas ni n'ai le cran d'écouter son message. Aussi difficile pour moi que d'ouvrir un courrier de la banque. Se préparer au pire. Difficile à avaler, tout de même. J'esquive encore quelques instants. Finalement on me dit qu'on n'a toujours rien à me dire...

mardi 9 décembre 2014

Pas de cancer.

mercredi 10 décembre 2014

*Au fond, Stacy Leigh travaille pour une juste cause: «Les hommes et les femmes utilisent les poupées en remplacement d'une compagnie humaine, par choix ou par nécessité. Je pense qu'il n'y a aucun mal si cela rend la vie de quelqu'un plus supportable», explique-t-elle au Daily Mail, philosophant avec enthousiasme sur le fait que, comme «le monde devient plus digital et moins personnel, les poupées et les robots deviennent des compagnons de substitution de plus en plus banals». Ah oui. «Je ne peux qu'espérer que mes photos déclencheront une émotion ou une connexion chez le spectateur», dit-elle encore. Ou des idées, comme, tiens, si on photographiait des godemichés habillés parce que les gens qui les utilisent sont des gens comme les autres ? (Emmanuèle, Libé de samedi à propos de *Average Americans*, Américains Moyens.)*

jeudi 11 décembre 2014

« L'iPhone 6 est un très bon exemple car il montre que même Apple n'est plus en mesure d'innover en dehors de l'aspect. Le nouvel iPhone doté d'un écran plus grand est certes réussi esthétiquement mais en termes de technologie, il arrive tout juste à niveau de ce qui se fait aujourd'hui sous Android. »

« Le lecteur d'empreintes digitales introduit sur l'iPhone l'an passé fait son apparition, il fonctionne toujours aussi bien même si son utilité est moins

évidente que sur un téléphone. C'est surtout l'écran qui est en progrès, Apple ayant fusionné la vitre tactile et la dalle. »

« Dernier exemple en date, la montre connectée. Certes, il est utile d'être informé d'un message entrant sur son smartphone sans avoir à le sortir de sa poche mais de là à appuyer sur un bouton pour lire l'heure et d'être obligé de recharger la montre tous les soirs... »

« Pour ceux qui pratiquent la course à pied, disposer d'une montre GPS avec cardio-fréquencemètre permet de se faire vraiment du bien et de prévenir l'accident cardiaque en partant à fond. Du sport à la santé, il n'y a qu'un pas, et là encore l'objet connecté est d'une réelle utilité. Le thermomètre, la balance et le tensiomètre ne sont que les premières étapes. Tous ces appareils vont renseigner un carnet de santé sur smartphone, chez Apple il existe déjà. A partir de là, il sera déjà possible de faire plus attention à soi mais aussi de transmettre au médecin, voire de renseigner les secours en cas d'urgence. Reste à s'assurer que les données ne seront pas utilisées à l'insu de leur propriétaire. »

« Le Vivosmart ressemble d'ailleurs réellement à un bracelet, tant l'électronique est parfaitement intégrée. Il est envisageable de le porter en permanence. Discret et sobre, il ne cache pas son aspect sportif. Mieux vaudra quand même éviter l'association à un smoking ou à une robe de soirée. On le portera d'autant plus facilement qu'il est très léger, étanche et autonome, avec une semaine entre deux recharges. L'écran monochrome est invisible tant qu'il n'est pas allumé ce qui se fait en tapotant dessus. Il affiche l'heure et les notifications du smartphone auquel il est associé sans fil, comme un appel entrant, un mail, un message, une alerte... Il vibre aussi à la demande. Comme tout bracelet d'activité, il enregistre les pas et en déduit l'activité de la journée, ainsi que les calories brûlées. Le bracelet surveille le sommeil aussi. Il est même capable de fixer des objectifs automatiquement en fonction des progrès. Tout cela se retrouve sur l'application smartphone et même intégré à l'application santé de l'iPhone. »

« Prenons l'exemple du smartphone : impossible de l'agrandir davantage sinon il se transforme en tablette. Il ne peut plus s'affiner sinon il se brisera entre les doigts. Les performances dont il dispose sont déjà surdimensionnées. Certes, l'appareil photo du smartphone peut encore progresser, tout comme son autonomie, mais fondamentalement, les fabricants sont arrivés au bout de ce qu'il est possible de faire. »

Formidable, la montre : il suffit d'appuyer sur un bouton et vous avez l'heure...

vendredi 12 décembre 2014

« À part en médecine, le spécialiste, voilà l'ennemi », a dit Boulez (dont j'ai rêvé cette nuit...) à propos du répertoire baroque.

L'Institut culturel de Google fête la première année de sa « résidence » pour artistes.

« On ne travaille que sur les outils, pas sur les contenus », insiste Laurent Gaveau. « Quand un partenaire fait appel à nous, nous lui fournissons le matériel, les 'templates' et la possibilité d'utiliser la plateforme de développement d'application, mais les musées font tout le travail eux-mêmes ».

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/economie/article/2014/12/12/l-institut-culturel-de-google-fete-la-premiere-annee-de-sa-residence-pour-artistes_4539394_3234.html#xuywUCfGOHQUCEM4.99

Smartphone, tablette, ordinateur... les jeunes privilégient les écrans connectés et délaissent la télévision au profit des émissions en replay.

Les jeunes lycéens d'Argenteuil qui ne comprennent pas qu'on leur demande de laisser leur téléphone portable dans leur poche pendant les heures de cours. Ils préfèrent le laisser ouvert sur leur table : ça fait partie de la vie, non ?

Aujourd'hui, les premiers pourvoyeurs d'infos sont les réseaux sociaux. Un adolescent que j'ai rencontré lors d'une enquête m'a dit, très justement : « S'il y avait la guerre, je l'apprendrais sur Facebook. »

Voir : *The Hour of Code is here*. Obama nous recommande d'apprendre le code.

samedi 13 décembre 2014

Dans la série : « nous sommes archaïques, contemporains, avant-gardistes. »

J'apprends dans le fameux appel du 10 décembre que je suis, avec d'autres le « cœur battant de la société .» Je suis aussi porteur de l'histoire de l'homme, et tout à l'avenant. J'ai signé, bien sûr, mais je me demande qui a écrit ses lignes. Heureusement que « l'art est une brèche dans le cours du temps ». J'oubliais que « notre désir d'élévation et notre quête de sens sont insatiables. »

Quant à la ministre, elle nous traite « d'acteurs culturels ». Mais elle est comprend notre inquiétude, prête à « échanger » avec nous, eux.

Quant aux nouveaux édiles verts de Grenoble, ils se foutent de ce qui rayonne au-delà de l'Isère (et encore) et rabotent la subvention de Minkowski. Les Grenoblois d'abord. Pour un rassemblement Vert Marine ? Sous couvert de populisme, c'est simplement l'incroyable provincialisme qui perdure.

dimanche 14 décembre 2014

Théâtre et son trouble : faire comprendre ce que signifie être sans mandat, rien dans les mains, rien dans les poches. Cela est difficile à entendre : il faut à tous une mission à accomplir, un travail social à accomplir.

Le bon à rien. Plus tragique que « bon qu'à ça ». C'est comme savoir ce qu'on fait.

Ce qui m'a « manqué : un modèle, un idéal pour mon ambition. Certes je n'ai pas cherché à faire carrière dans le métier théâtral, c'est-à-dire dans l'institution. Incapable de briguer un poste, une infirmité. Mais qu'est-ce qu'aurait été réussir ? Je suis bien en peine de répondre. Ai-je toujours voulu échouer parce que très tôt les jeux étaient faits ? *Fail better*. Non : *simply fail*.

Donald A. Norman (*Living with Complexity*) critique l'idée que l'on voudrait toujours plus de simplicité. Au contraire on recherche comme un standard, élément de standing, la complexité. Il raconte que les Coréens aiment les machines (arts ménagers) complexes, ou qui apparaissent complexes (alors que nous aimerions ici les machines qui semblent d'un usage simple)/ « It is a symbol : complexity indicates status. » (p.54)

« Why do we deliberately build things that confuse the people who use them ? Answer : because the people want the features. Because the so-called demand for simplicity is a myth whose time has passed, if it ever existed. » (ibid. p. 55)

S'il y a des machines intelligentes (smart), est-ce à dire qu'il y en a de stupides ? En tout cas on ne pardonne pas à une machine sa panne : certains injurient une machine qui ne fonctionne pas. L'erreur est humaine, mais elle est seulement humaine : seul l'homme a le droit à l'erreur. On trouve normal pourtant de sauvegarder ce qu'on risque de perdre à cause d'une défaillance de la machine.

lundi 15 décembre 2014

Voilà que j'apprends grâce à Internet que le garage des deux Steve était un mythe, c'est le cas de le dire. Wozniak vend la mèche ; il a en réalité bricolé son ordinateur chez HP dont il était un employé...

Le démarrage d'une Ford T. (John Steinbeck *A l'Est d'Eden*).

L'horreur de l'époque : je lis pour mon malheur *Deux pouces et des neurones*, un produit de notre ministère de la culture, signé Sylvie Octobre. Novlangue : on parle de « mise en couple » à propos de jeunes gens qui décident de vivre ensemble : tout à l'avenant. S'il n'était pas si tard et si je n'étais pas fatigué, je relèverais toutes ces incongruités. URSS pas morte. La bidoche de la sociologie barbotant dans la sauce de la bureaucratie. La vulgarité. L'Octobre s'est aperçue qu'on était passé de l'ère médiatique à l'ère numérique. Payée pour ça. Filons au bord de l'étang de Walden. Je commence à comprendre ce que je hais. J'ai quand même appris qu'il y avait d'un côté la culture légitime et de l'autre celle des industries culturelles. Simple. Bonsoir.

Heureusement, je suis en train de lire Walter Mehring, *La Bibliothèque perdue* : ce que c'est que la grande culture. Je suis bluffé.

mardi 16 décembre 2014

Répétition : le petit monde du théâtre parle au petit monde du théâtre. La grandiloquence ne peut masquer la petitesse. Le théâtre ne se voit si beau qu'en son miroir. Je préfère m'enfermer dans mon bureau, tombeau de la littérature. Nous n'avons plus un théâtre d'écrivains mais de comédiens. Le théâtre fait par les comédiens pour les comédiens. Un comédien : définition, jeune fille ou jeune homme sortis d'une école de comédiens.

Mehring (suite) : j'en suis à la rue de Tournon et l'hôtel Foyot, et à Roth en train d'assister à la démolition de celui-ci. Roth, mais aussi Rilke, et donc Mehring ont hanté ces lieux. Je ne sais pas pourquoi, j'en ai le cœur pincé. J'aurais dû avoir moins de vanité (Mehring écrit très justement sur la vanité littéraire) et devenir spécialiste de cette époque et de ces écrivains. Je serais peut-être avec un peu de chance professeur émérite des universités. Mais on n'échappe pas à son destin, bien que, dans mon cas, le mot de destin sente trop son emphase.

L'homme faisait ses machines à son image. C'est désormais le contraire.
—un peu hâtif
—oui, tu vas encore me dire que ce sont les hommes qui font les machines. Ça ne les empêche pas de les fabriquer selon leur logique à elles.

Expériences : le XXème siècle a cruellement expérimenté la bestialisation de l'homme. Le XXIème sa mécanisation ? Être pris au piège de la Toile est moins violent que celui du camp d'extermination.

Jobs : « *Je ne sais de qui il est le fils : sans passé, sans avenir. Ainsi commence le Tao-Te-King.* » C'est Mehring qui cite cette phrase. Mais Jobs n'était pas taoïste : il songeait à se faire un avenir. À voir.

« Nul animal ne vient à une source morte », cite encore et pour finir Mehring (c'est dans *I-Ging*). Ce n'est pas si certain des hommes. Variante : voir tous ces esprits bien intentionnés, chercheurs zélés, qui se noient dans le puits de leur science (sic). Difficile parfois de ne pas boire la vase de la source.

Dans l'épilogue américain de *La Bibliothèque perdue*, une autre citation, de Tolstoï, cette fois : « Il existe une distance effrayante du nouveau-né à l'enfant de cinq ans ; de l'embryon au nouveau-né il y a un gouffre ; du non-être à l'embryon il n'y a plus de gouffre mais l'insondable. »

Est-ce que l'amour peut vous consoler de la perte d'une bibliothèque ?

Jeudi 18 décembre 2014

Ce que le cancer n'a pas réussi, la Drac le fait ; là où le cancer a échoué, la Drac réussit.

Mary Shelley qui parle du vol aérien de son imagination ; je l'envie.

Les idées toutes faites qui roulent dans nos têtes.

vendredi 19 décembre 2014

J'étais convaincu qu'on voulait ma peau, on, je ne sais trop qui, ces bureaucrates qui nous gouvernent.

Ce qui s'appelle toucher le fond ; ces trois mois d'agonie à attendre, chose dérisoire, le verdict de la tutelle, vanité en berne. Je ne suis donc pas complètement exécuté. Le dois-je à une intervention de Baudrillard ? Mais conventionnement maintenu et la subvention aussi, grosso modo. Et la délectation masochiste, comme je l'appelle, à voir le spectacle reporté (un soulagement aussi, vu la fatigue et l'accablement, cela aurait fait des vacances. Mauvaise synchronisation aussi : c'est au moment où le 104 décide de reporter qu'arrive la décision positive de la tutelle. Pourrai-je rattraper le coup ? Hier, je ne l'aurais pas voulu (j'avais même plus ou moins consciemment été au devant du report), et je vivais comme une aubaine d'être provisoirement déchargé de la corvée. Mais le déjeuner aujourd'hui avec Jos m'a requinqué, grand Quinquin.

Dans la discussion s'entrouvrent quelques possibilités pour la IIIe partie, après l'opéra et le rêve (film). Il faut véritablement troubler le spectateur. Et le trouble peut reposer sur l'ambiguïté de savoir si les « actions » sont réelles (je photographie le public, ma mère est en train de me skyper, etc. Il faut que le citizen puisse s'abstraire de la scène, se perdre dans la consultation de son iPhone ou de son iPad, tomber sur des textes ou répondre à des alertes, la question alors se posant de savoir non pas seulement si ce que fait le comédien est simulé ou réel (s'il est réellement connecté ou non) mais si c'est improvisé ou non. Bonne piste, je crois.

samedi 20 décembre 2014

Curieux automne : fausse alerte, avertissement sans frais, échappée belle ? Trois mois qu'on (la tutelle) me fait tartir pour finalement revenir au statu quo. Est-ce à cause de l'intervention de Vincent B ? Mais à

l'heure qu'il est, je ne connais toujours pas la décision de Gonçalves : report ou pas ?

Je vois sur mon écran que Deguy a écrit un texte pour saluer le livre (agaçant de provincialisme français) d'Alain Borer, *De quel amour blessée*, et voici ce qui s'affiche : The requested page "/?q=content/babel-tower-et-l'h%C3%B4tel-de-l'europe-par-michel-deguy" could not be found. Voilà ce que c'est. Ce n'est pas uniquement à cause de la prééminence globale de l'anglais que l'on massacre le français ; je veux dire qu'on ne parle pas mieux anglais parce qu'on massacre le français. Vieux jeu, tout ça. A préciser, probablement.

dimanche 21 décembre 2014

Sans mandat ni modèle. (Pour le *Le théâtre et son trouble*) Il courait, volait d'échecs en échecs.

Le XXI^e siècle sera virtuel ou ne sera pas.

Algorithme : recette du crumble aux pommes

Préchauffer le four à thermostat 7 (210°C).

Peler, évider et découper les pommes en cubes grossiers, les répartir dans un plat allant au four, verser dessus le jus du citron, la cannelle et le sucre vanillé.

- mélanger dans un saladier la farine et la cassonade
- ajouter le beurre en petits cubes
- mélanger à la main de façon à former une pâte grumeleuse.
- émietter cette pâte au dessus des pommes de façon à les recouvrir.
- mettre au four une bonne 1/2 heure.
- servir tiède avec de la crème fouettée ou de la glace à la vanille.

Internet comme réponse à l'ennui. Si je m'ennuie je sors mon iPhone. On peut dire que les livres avaient le même usage.

J.G. Ballard : « Cela représente le plus grand événement dans l'évolution de l'humanité. Pour la première fois, l'espèce humaine sera capable de nier la réalité et de lui substituer sa vision préférée. »

La violence du geste de Herman Asselberghs démontant un Mac, méticuleusement. Pas la même chose que de le faire brûler ou le lancer du 3^e étage ... Si je démontais un moulin à café...

Je visionne, comme on dit, une conférence « Secret History of the Silicon Valley » de Steve Blank. Une histoire militaire : WWII et guerre froide.

Est-ce que je peux dans les circonstances actuelles (l'âge et tout) recomposer une équipe nouvelle. Lassé des crépages de chignon entre les unes, les disparitions des autres (l'assistante, elle est où?), et les manquements à l'amitié de ceux que j'ai fait travailler, comme Alexandros ou Pierre. Ils se soucient de moi comme d'une pomme, aurait dit de Gaulle. Thierry est à part. Et Nicky, of course. La compagnie a fait son temps. Mais où trouver du sang neuf ?

mercredi 24 décembre 2014

Turing :

The Imitation Game, director Morten Tyldum and screenwriter Graham Moore

For Hodges, this death was clearly a suicide; intriguingly, Jack Copeland, his more recent biographer, isn't so sure. More on that later.

Steinbeck : relire *A l'Est d'Eden* rien que pour retrouver le passage sur le démarrage de la Ford T (une espèce d'algorithme), ce n'est pas mal, et ça vaut la peine qui n'en est pas une.

Autre citation : *"Someone should write an erudite essay on the moral, physical, and esthetic effect of the Model T Ford on the American nation. Two generations of Americans knew more about the Ford coil than the clitoris, about the planetary system of gears than the solar system of stars. With the Model T, part of the concept of private property disappeared. Pliers ceased to be privately owned and a tire pump belonged to the last man who had picked it up. Most of the babies of the period were conceived in Model T Fords and not a few were born in them. The theory of the Anglo Saxon home became so warped that it never quite recovered."*

Pourquoi utilise-t-on à tout bout de champ l'idée de construction : il faut se construire, se reconstruire. C'est qu'on peut être démolé. Moi, je ne me suis jamais construit. Le smart-phone, instrument de destruction individuelle (et massive aussi, comme dit l'autre, les autres, plutôt). Fin de l'intime ou extension du domaine de l'intime ? (cf une psychanalyste qui a écrit un *Du Côté de chez soi*, joli titre).

jeudi 25 décembre 2014

La dimension anecdotique, matière à jeu aussi : expliquer l'algorithme par la recette du crumble, du démarrage de la Ford T. Pommes d'un côté, bien dans le sujet, et le Ford T, c'est un peu un objet fétiche comme l'ordinateur personnel.

Pour l'infantilisation, revenir à Wittgenstein voyant des westerns à bout portant...

Quelle dose de critique introduire dans le spectacle ? Cruauté des rapports sociaux. Discours de Stanford aux ouvriers de Shengzen.

Cool et sans pitié : qu'est-ce qu'il y a sous le cool ? La domination. Cool, un mot clé aussi. Qu'est-ce qu'il se cache sous la gentillesse ? L'âpreté du capitalisme. Mais comment en parler quand on en profite ? Le numérique, c'est plutôt bon pour moi. L'ordinateur me rend savant (met le savoir à

ma disposition), me donne une certaine ubiquité, et surtout un dialogue avec les morts. Me désennuie aussi (mais je préfère les livres).

Excursion du côté de la mort pour me distraire un peu de Jobs et compagnie : « Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic : mais ceci !... Il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle. » Pascal

La mort s'oppose non à la vie mais à la naissance.

—n'empêche qu'on meurt quand même et que ça ressemble pas à une cessation de la vie.

samedi 27 décembre 2014

Terminé la (re)lecture d'*A l'Est d'Eden. Timshel.*

dimanche 28 décembre 2014

Sur Simon Leys dans l'émission de Philippe Meyer. Peut-être devrais-je lire son livre sur *1984*.

«L' Humeur, l'honneur, l'horreur » (Prince de Ligne qui ne veut pas revenir en France).

Simon Leys : *Les Idées des autres, idiosyncratiquement compilées pour l'amusement des lecteurs oisifs*, Paris, Plon, 2005 : je ne connais pas ce livre mais je m'en sens proche (dramaturgie de mes spectacles). Comment je n'ai jamais eu la moindre idée (asymptotique). Ou celles que j'habite (ou qui m'habitent) sont des sécrétions sociologiques.

Que faire ? Lire des romans. Je me sens toujours coupable d'avoir « abandonné la littérature » et cédé, panurgiquement et bien vainement, aux sirènes de l'idéologie, c'est-à-dire au dogmatisme (marxiste). J'aurais mieux fait de continuer à lire des romans, faute d'en écrire. Mais c'est aussi cette impuissance romanesque, littéraire, s'entend, qui m'a enfourné dans l'idéologie, sous le masque parfois, professionnellement, de la théorie. Un théoricien, un intellectuel français est quelqu'un qui ne sait

pas ouvrir un parapluie. Mieux valait rester ce que Leys appelle un « incorrigible amateur ».

Et ceci aussi, le « studio de l'inutilité », comme figure de la cabane (suite). Une phrase thoreauvienne : « Les gens comprennent tous l'utilité de ce qui est utile, mais ils ignorent l'utilité de l'inutile. » (Zhuang Zi)

Sur Chesterton : Il est intéressant de noter en passant qu'à l'autre bout du monde, il y a de cela un millier d'années, les grands mystiques de la Chine et du Japon (dont Chesterton lui-même n'a jamais rien connu) avaient développé exactement les mêmes idées : je pense ici aux maîtres du bouddhisme chan (mieux connu en Occident sous son nom japonais de zen) — ces maîtres qui n'enseignaient qu'au moyen de poèmes, de peintures, de paradoxes, de plaisanteries et d'énigmes. Ainsi, par exemple, un jeune disciple demande à un vieux moine : « Qu'est-ce que le Bouddha ? » Et le maître de répondre : « Le Bouddha est un navet de deux livres acheté au marché de Chaozhou. » La leçon à retenir est celle-ci : accrochez-vous à la réalité. Si vous pouviez absolument saisir ne fût-ce qu'un fragment de réalité, si modeste soit-il, dans son irréductibilité concrète et singulière, vous prendriez enfin appui sur le solide terrain du vrai. Accrochez-vous donc à la réalité — tout comme Robinson Crusoe qui, pour sauver sa vie s'accroche aux choses qu'il a pu récupérer du naufrage : « deux fusils, une hache, trois sabres, une scie, trois fromages de Hollande... »

Rien que pour son texte sur Barthes retour de Chine nous devons être reconnaissants à Leys. Barthes qui a passé sa vie et son œuvre à faire l'intelligent, à façonner la statue de l'Intelligent (comme il y a le Penseur), le voici humilié par plus intelligent, c'est-à-dire plus courageux que lui.

Dans un entretien avec *Libération*, Modiano revenu de Suède parle de son enfance, pas différente de celles d'avant-guerre. Nous, je dis nous parce que nous avons le même âge, n'avons pas beaucoup d'objets. « C'était

encore des enfances comme il y en avait avant la guerre. Tout ce qui nous fascinait, les cabines téléphoniques, l'odeur des garages, celles des voitures à l'intérieur. » Bien vu. Quels étaient les objets de mon enfance ? Je ne me souviens pas avoir été fasciné par les cabines téléphoniques, mais il y avait la télévision dont nous fûmes équipés dès 1950, il me semble, et les voitures (oui, moi aussi j'étais sensible à l'odeur des garages), sans oublier les appareils ménagers. Un hommage particulier à ma bicyclette, mes bicyclettes.

Pour Modiano, ce qui est important c'est l'imaginaire qui peut se développer à partir des objets, mais aussi à partir des lieux. « Mais il me semble qu'un imaginaire peut se développer avec les téléphones portables, toutes ces nouvelles techniques, alors qu'on aurait tendance à croire que cela coupe l'imaginaire. Même d'un point de vue romanesque, peut-être qu'Internet va provoquer tout un monde bizarre. »

Modiano : chercher à savoir quelque chose et être conscient qu'on n'y arrivera pas. Etrange : « En faisant des recherches sur Internet, j'ai senti que même les technologies tellement perfectionnées comme celle-là rencontraient une résistance, un blocage. Du moins, c'est ce que j'imaginai. Je sentais que ce que j'aimerais savoir, je n'y arriverais pas. Pourtant, si on trouve un biais, si on sait mettre deux noms ensemble, je suis sûr qu'il y a un moyen de savoir. C'est peut-être ça qui est romanesque, avec Internet. »

lundi 29 décembre 2014

La question de la troisième partie de *Citizen* est celle du rapport au public. Lui poser des questions : Internet vous a-t-il rendu plus bête ? Ou pourquoi Internet vous a-t-il rendu plus bête ? Ou comment êtes-vous devenu dépendant ? À quoi vous sert votre dépendance ? Mais pourquoi voulez-vous arrêter ? Vous pourriez vivre sans ? À partir ce combien d'heures par jour vous vous considérez comme dépendant.

L'idée, c'est que le citizen, c'est celui sur le plateau, confiné et isolé dans son iCabane, mais c'est aussi le public. Ce qui pose plusieurs questions :

celle de la dépendance (matériau là-dessus), celle de l'abêtissement (mon iPhone me rend-t-il stupide?) Suis-je un *addict* sans drogue ? Notion de toxicomanie sans drogue...

Ou bien : Jos a devant lui une bande de dépendants (consommation, sexe, jeux en ligne, bavardage, violence et Cie).

—vous aimez vous faire passer pour quelqu'un d'autre sur la Toile. Schizo, va !

Les faire imaginer quelque chose ; leur foutre la trouille : on vous prive de vos smartphones. Vous les avez éteints au début du spectacle et vous ne les rallumerez jamais. (No-mobile-phone-phobie).

L'interpellation permet d'éviter la dénonciation obsolète. En appeler à une certaine complicité. Complice, le citizen, de l'exploitation des ouvriers chinois, de la mauvaise ambiance « inside Apple ». Complices du terrifiant au nom du cool.

Citizen (le public) au moi quantifié, citizen connecté, dépendant, infantilisé.

—je suis la somme de mes données. L'homme mesure toutes choses et il est la somme de ces mesures, de ses mesures.

Entretien avec le citizen qui s'est soigné. C'est un ectoplasme. Le premier venu.

—traîtres, vous êtes des traîtres ; vous aimez la magie. Vous ne voulez rien savoir, vous ne voulez pas savoir comment ça fonctionne ; vous vous en foutez. Vous remuez le petit doigt, et vous êtes les rois du monde, de vrais Pic de la Mirandole.

(ici il faudrait de la technique : sur la programmation, ce que c'est que le numérique, etc.)

—vous êtes des pervers. Des obsédés du cul, au mieux des joueurs invétérés ; ah ! Oui, vous n'aimez pas vous ennuyer. Ou vous n'aimez pas la vie ? *No life*, c'est votre idéal ?

—des partageux aussi.

Smart : vases communicants. Chaque part d'intelligence que la machine conquiert (grâce à nous, jusqu'à présent), c'est autant qui est enlevé à la mienne. Désadaptation progressive. Grand transfert d'intelligence. Grande perte de mémoire. Grande externalisation.

Le moi algorithmé. Loin du karma.

Mots-clé : algorithmes, code (programme), innovation, smart

Lecture de Fred Turner (suite) : permet de comprendre comment la contre-culture américaine (californienne surtout) produit (en partie) la cyberculture à travers le portrait de Stewart Brand. Une de ses idées : apprivoiser le temps long en faisant construire une horloge monumentale fonctionnant en autonomie au cours des 10 000 prochaines années.

Comment le hippie Stewart Brand est devenu le chantre de la liberté d'entreprendre. Raccourci de l'histoire d'Internet.

Principes de décentralisation, de réciprocité et d'auto-organisation codés par les pionniers dans la structure du réseau et ses protocoles.

CHŒUR : révolte

contre la guerre du Vietnam

contre Nixon

contre la ségrégation raciale

contre le paternalisme et les costumes gris

contre le sexisme

contre la technoscience

contre la grande entreprise bureaucratique et pyramidale

contre la discipline fordiste

L'hostilité à la technologie est constitutive de la révolte étudiante mais Fred Turner distingue deux attitudes : la critique sociale et politique (orientée vers la justice) et la critique artiste (orientée vers la quête d'authenticité). D'un côté, cela donnera naissance au Students for a

Democratic Society (SDS), au mouvement du *free speech*, instaurant un rapport de force avec les pouvoirs dominants, l'Etat, les entreprises et le complexe militaro-industriel et se méfiant de la technologie. De l'autre la critique artiste dont le mouvement hippie a été l'avant-garde : elle n'a pas pour horizon la politique et les institutions mais l'individu, son esprit et sa créativité.

15 octobre 1965, manifestation anti-guerre : Ken Kesey, le fondateur des Merry Prankster monte à la tribune et déclare vouloir « mettre une tablette de LSD dans le ventre de l'Amérique pour faire à la nation ce que le LSD nous a fait à titre individuel. » Puis il prend son harmonica et joue *Home on the range*. Début de l'exode d'une partie de la jeunesse américaine vers la vie communautaire. C'est le *New Communalism*.

mardi 30 décembre 2014

Relu à toute pompe *Antigone* dans la traduction des Bollack.

—quel usage les Dieux ont-ils fait de moi ?

Madagascar : la question n'est pas du tout la même, ce n'est pas celle de l'intégration d'un ennemi de la ville... Être enseveli assure une présence dans la cité, celle d'un ennemi ?

Créon et Antigone ont la même arme, la mort. Pour rien.

L'ensevelissement des morts ; les morts font-ils partie de la cité, de la communauté (ce n'est pas la même chose) ? Et à quelles conditions ?